



600005916R
31.
12.





PETIT THÉATRE

DE LA JEUNESSE.

LONDRES:
IMPRIMÉ PAR G. SCHULZE, 13, POLAND STREET.

PETIT THÉÂTRE

DE LA JEUNESSE,

COMPOSÉ

POUR MES ÉLÈVES,

PAR

MME. BACKKER,

AUTEUR DU SOUTERRAIN, DES SOIRÉES DE LONDRES, ET
DU CHATEAU DE ST. VALERIE.

On corrige en amusant.

LONDRES:
DULAU ET CO. 37, SOHO SQUARE.

1831.

A SON ALTESSE ROYALE

LA PRINCESSE SOPHIE.

Madame,

La permission que Votre Altesse Royale a bien voulu m'accorder de lui offrir ce petit ouvrage, quelque peu digne qu'il soit de lui être présenté, pénètre mon âme de la plus vive gratitude ; et si j'en croyais ce sentiment, je publierais tout ce que je sais de la bonté, de la bienfaisance, et de toutes les qualités du cœur, que Votre Altesse Royale possède au degré le plus éminent ; mais ma plume est trop faible pour faire l'éloge d'une aussi grande Princesse. Je dois donc me borner aux protestations de la reconnaissance et du plus profond respect avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

Madame,

De votre Altesse Royale,

La très-humble et très-obéissante servante,

M. Backker.

AUX PARENS

ET

AUX INSTITUTRICES.

Depuis plus de vingt-huit ans que je m'occupe de l'éducation des demoiselles, l'expérience m'a démontré l'inutilité des dialogues qu'on leur fait apprendre dans la vue de les habituer à parler français.

Ces dialogues quoique très-bien faits, sont sans attraits, et par conséquent oubliés aussitôt que la leçon est finie. Pour remédier à cet inconvénient j'ai pensé qu'il fallait joindre le plaisir à l'instruction; et que si ce plaisir était vif et long-temps attendu, l'impression d'une pareille leçon serait ineffaçable, et le succès assuré. J'ai donc composé de petites scènes, suivant l'âge, la mémoire, et la capacité de mes élèves; et je les leur ai fait apprendre, non comme une tâche, mais comme une récompense de leur bonne conduite. C'était pour sur-

prendre agréablement, les parens, pour célébrer le retour d'un bon père, qui arrivait de voyage, ou bien l'anniversaire d'une naissance, ou quelqu'autre événement *de cette importance* dans la famille.

Aussitôt qu'il a été question *d'une fête* chacun s'est empressé d'apprendre son rôle, et s'est donné toute la peine possible pour en saisir l'esprit.

On pense bien que c'était un *secret* entre mes élèves et moi. Ce secret établissait la confiance et l'amitié entre nous ; nous rapprochait sans cesse ; toutes nos heures de récréation étaient employées en répétitions et en préparatifs ; et comme l'attente d'un plaisir est souvent plus que le plaisir même, on était heureux pendant six semaines ou deux mois avant la représentation.

En été une des alcoves du parc, un pavillon ou une salle de verdure, dans le parterre de la chère maman était choisi pour le lieu de la scène. Des guirlandes de fleurs sauvages, des arbustes odoriférans, des géraniums, et des rideaux de mousseline, disposés, parmi le lierre et le laurier-rose, nous fournissaient des décorations qui ne manquaient ni de fraîcheur ni d'élégance.

En hiver deux paravents, des draperies, quelques plantes de la serre-chaude, et beaucoup de lumières, dans un des salons dont on ouvrait les portes battantes, remplaçaient les décorations champêtres. Notre auditoire

n'était composé que de la famille ; parce que si je désirais inspirer le goût de la langue française à mes élèves, je ne voulais point faire naître celui de l'admiration qui ne se développe que trop tôt !

Les parens ont éprouvé quelque satisfaction à voir le talent, et les progrès de leurs enfans ; ils ont admiré l'intelligence avec laquelle ils se sont acquitté de leurs rôles, et la pureté de leur prononciation. Enfin le charme a été tel, qu'ils ont fait grâce aux vieux portraits que j'ai revêtus de nouveaux cadres ; et ils m'ont engagé à les offrir au public, dont je réclame l'indulgence, en faveur du désir que j'ai d'être utile aux progrès des jeunes personnes qui apprennent le français.

Cendrillon, Barbe Bleue, l'Emportée, les Masques ont été composées pour sept sœurs qui ne pouvaient se résoudre à parler français. La facilité qu'elles ont acquise en peu de semaines, après avoir eu appris une ou deux de ces petites comédies, et l'aisance avec laquelle elles se sont exprimées dans une langue qu'on croyait qu'elles ne parleraient jamais, ont prouvé l'utilité de cacher l'aridité de l'étude sous le voile enchanteur du plaisir.

J'ai souvent répété un mot ou une phrase plus de cent fois avant que la prononciation, le sens et la finesse de la pensée en fussent saisies par l'écolière ; et il ne fallait pas moins que le plaisir qui était en vue pour faire

oublier l'ennui de ces fréquentes répétitions. Aurait-on pris toute cette peine pour Bon jour monsieur, comment vous portez-vous, &c. &c. d'un livre de dialogues ?

Enfin je supplie le Public, dont j'ai éprouvé la bienveillance pour le Souterrain, les Soirées de Londres et le Château de St. Valéri d'agréer cette nouvelle offrande, et de faire grâce à la simplicité de ces petits ouvrages.

Fanfan et Colas, l'Habitant de la Guadeloupe sont des comédies sans amour, et qui entrent parfaitement dans le plan que je me suis proposé, de ne présenter aux jeunes personnes que des tableaux faits pour cet âge heureux, exempt des passions et des orages de la vie ! Ces deux dernières pièces quoique très anciennes sont peu connues à Londres ; et j'ai cru faire plaisir en joignant quelques *roses étrangères* à mes *fleurs sauvages*. Tout en conservant le langage villageois à mes paysans j'ai cru devoir l'épurer pour qu'il fut mieux compris des étrangers auxquels cet ouvrage est destiné.

TABLE DES MATIÈRES.

Page.

CENDRILLON 1

BARBE BLEUE 31

ALINE, OU L'EMPORTÉE 63

LES MASQUES, OU LA FONTAINE DE LA RAISON .. 103

FANFAN ET COLAS 165

L'HABITANT DE LA GUADELOUPE 223

The Authoress continues to give lessons in the French Language *at home* and abroad. Terms very moderate. Address 41, Grafton Street East, Tottenham Court Road.

CENDRILLON,

COMÉDIE FÉERIE

EN DEUX ACTES.

Personnages.

CENDRILLON.

LA FÉE BIENFAISANTE.

ROSINE } *Sœurs de Cendrillon.*
FLORE }

LE PRINCE DE L'ILE ENCHANTÉE (*Personnage muet*)

DEUX JEUNES PAGES.

La Scène est dans un Château situé au milieu d'une Forêt.

CENDRILLON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever de la toile Rosine et Flore sont assises, l'une à droite et l'autre à gauche du Théâtre, devant une table de toilette.*)

ROSINE ET FLORE.

ROSINE.

Suis-je bien coiffée, ma sœur ?

FLORE.

A merveille; cependant vos fleurs sont mal posées elles sont trop en avant.

ROSINE.

Je crois que vous avez raison; c'est cette petite sotte de Cendrillon qui fait tout de travers; elle n'a pas le moindre goût. *(Elle appelle)* Cendrillon! Cendrillon! Cendrillon! *(elle sonne avec violence)*.

CENDRILLON *sans être vue.*

Tout à l'heure; j'y vais dans l'instant.

FLORE.

Et moi, Rosine, comment me trouvez-vous?

ROSINE.

Belle comme un ange, ma chère Flore; mais un peu pâle; cela vous fait paraître délicate. *(Elle appelle)* Cendrillon, Cendrillon! *(elle sonne avec violence).*

SCÈNE DEUXIÈME.

ROSINE, FLORE, ET CENDRILLON.

CENDRILLON.

Me voilà, me voilà; je ne pouvais pas venir plus vite, je vous assure.

ROSINE.

Il y a une heure que je vous appelle.

CENDRILLON.

Pardon, ma chère sœur; mais que voulez-vous?

ROSINE *avec humeur.*

Remettez cette guirlande plus en arrière, impertinente.

FLORE.

Ne vous déférez-vous jamais de la mauvaise habitude de nous appeler votre sœur? en vérité ce n'est pas supportable.

ROSINE.

Est-ce que nous ne vous avons pas défendu de nous donner ce nom, Péronelle?

FLORE.

Apportez-moi l'eau de rose.

ROSINE.

Où est ma bonbonnière ?

CENDRILLON *à* FLORE.

Voici l'eau de rose. *(Cherchant la bonbonnière de Rosine)*, je ne sais où j'ai mis cette malheureuse bonbonnière, ah ! heureusement la voilà.

FLORE.

Où est la pommade pour les lèvres ? dépêchez-vous donc ; il faut tout vous dire.

ROSINE.

Donnez-moi mon eau de suave.

CENDRILLON.

Il n'y en a plus.

ROSINE.

Comment il n'y en a plus ? Vous verrez que cette sans-soin a cassé la bouteille.

CENDRILLON.

Mais non, ma sœur, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit avant-hier qu'il n'en restait plus ?

ROSINE *la repoussant*.

Ma sœur, ma sœur ! quand cesserez-vous de me donner ce nom ? combien de fois faut-il vous le défendre, mademoiselle ?

CENDRILLON.

Pardon, mille fois ; j'ai tort sans doute puisque vous me l'avez défendu, mais enfin n'êtes-vous pas véritablement mes sœurs ? Votre père n'est-il pas le mien, pourquoi ne voulez-vous pas me reconnaître ?

ROSINE.

Voyez un peu cette souillon qu'il nous faudrait appeler du nom de sœur, avec cette laide figure ?

FLORE *la regardant avec dédain.*

Il faut convenir qu'il y a une grande ressemblance entre nous !

ROSINE *avec une compassion affectée.*

Approchez, pauvre créature ; regardez-vous dans cette glace. Pouvez-vous croire que nous soyons sœurs ?

CENDRILLON *se regarde, et sourit.*

Vous êtes vêtues en demoiselles, et moi comme une pauvre servante.

ROSINE.

Sans doute; mais rendez-vous justice; vous êtes sans esprit, sans grâces, et votre gaucherie nous ferait rougir si l'on savait que vous nous appartenez sous d'autres rapports.

CENDRILLON.

Hélas! la nature ne m'a donné en partage qu'un bon cœur!

ROSINE.

Joli présent, et qui ferait un bel effet dans une salle de bal.

FLORE.

Allons, allons pas tant de raisons; vous finiriez par m'endormir. Préparez-moi des gants, un mouchoir parfumé, cherchez ma lorgnette et mon évantail; dépêchez-vous.

CENDRILLON *donnant tout ce qu'on lui a demandé.*

Que j'aimerais à voir un bal! dites-moi, y a-t-il beaucoup de demoiselles aussi parées que vous?

FLORE *s'admirant dans la glace.*

Je ne le crois pas sans vanité, je puis dire qu'au derniers personne ne nou surpassait.

ROSINE.

A l'exception de quelques dames qui étaient couvertes de diamans.

FLORE.

A la bonne heure, mais elles étaient très-vieilles et horriblement laides.

CENDRILLON *d'un air fin.*

Vous êtes au contraire jeunes et jolies.

ROSINE *d'un air satisfait.*

Fort bien, Cendrillon ; voilà ce qui s'appelle raisonner avec justesse.

FLORE.

Oui, cela n'est vraiment pas dépourvu de sens.

ROSINE.

Si je fais un bon mariage je te prendrai avec moi, ma pauvre Cendrillon ; tu seras ma première femme de chambre ; je veux te rendre heureuse.

FLORE.

Et moi, si je deviens princesse ou reine, je te ferai présent d'une nouvelle robe ; tu peux y compter.

CENDRILLON *faisant la révérence.*

Grand merci. En attendant tout ce bonheur, permettez-moi de vous parler d'une pauvre femme qui a manqué de se casser la jambe tout-à-l'heure en tombant à notre porte.

ROSINE.

Eh bien ! Qu'est-ce que cela nous fait ?

CENDRILLON.

Elle dit que la plus petite pièce de monnaie lui sauverait la vie ; qu'elle est dans la plus affreuse détresse, et qu'elle n'a pas mangé depuis deux jours.

FLORE.

Rien de vulgaire comme de toujours manger.

CENDRILLON.

Oui, mais ne pas manger du tout, et avoir grand' faim, sans aucun moyen de la satisfaire, doit faire compassion à tout être sensible.

ROSINE.

Comment donc? voilà de grandes phrases. J'espère au moins que vous n'avez rien donné à cette créature.

CENDRILLON.

Pardonnez-moi; comme elle ne pouvait se soutenir je l'ai fait entrer, et lui ai donné un verre d'eau pour la calmer: car elle tremblait si fort que je craignais qu'elle ne s'évanouit.

ROSINE.

Vous êtes bien hardie, mademoiselle, de faire entrer quelqu'un ici sans notre permission.

FLORE.

Vous mériteriez que nous vous missions à la porte vous, et votre protégée. Introduire une inconnue une misérable, chez nous! si c'était une princesse, on pourrait vous le pardonner, mais une mendiante?.... Otez-vous de devant moi, mademoiselle, je ne puis souffrir tant d'impertinence.

CENDRILLON *d'un air suppliant.*

Oh, mes chères sœurs.... mes chères maîtresses pardonnez-moi, et je vous en conjure, daignez voir cette infortunée; son air vénérable vous inspirera de la pitié.

ROSINE.

Quoi! vous voudriez que nous vissions cette vieille sorcière? fi donc, l'horreur!

FLORE.

Vous n'y pensez pas mon enfant, mettez-la promptement à la porte. Que ferait-elle ici, je vous prie?

CENDRILLON *d'un air caressant.*

Elle vous admirerait sans doute: car vous êtes si belles, vous avez l'air si noble, vous êtes si bien mises . . . . oh, permettez que je la fasse entrer.

FLORE *se regardant avec un air de complaisance.*

Qu'en dites-vous Rosine? Cendrillon est si pressante, elle y met tant d'importunité que je ne puis lui refuser cette petite satisfaction.

ROSINE.

Comme vous voudrez, ma sœur; j'imagine que vous voulez voir l'effet que votre brillante parure produira sur cette pauvre femme?

CENDRILLON.

Oh! elle sera toute ébahie et vous prendra pour des princesses, pour le peu que vous soyez généreuses.

FLORE.

Ordonnez d'abord la voiture, ensuite vous pourrez faire entrer votre protégée.

CENDRILLON.

Je vous remercie. *(A part en s'en allant)*, elles lui donneront certainement quelque chose.

SCÈNE TROISIÈME.

ROSINE ET FLORE.

ROSINE.

On dit que le Prince de l'Ile Enchantée sera ce soir au bal.

FLORE.

Oui; je brûle de faire sa connaissance. N'est-il pas fils de la Fée Bienfaisante, l'ancienne amie de notre père?

ROSINE.

Certainement; de plus très aimable, selon ce qu'on m'a dit.

FLORE.

Pourquoi mon père a-t-il perdu les bonnes grâces de Bienfaisante?

ROSINE.

Pour avoir refusé de prendre les armes contre la Fée Caprice, qui était en guerre avec Bienfaisante.

FLORE.

Caprice est notre alliée; comment mon père aurait-il pu armer contre elle? mais quelle fût la suite de ce démêlé?

ROSINE.

Bienfaisante fût vaincue, et perdit son pouvoir sur l'Ile Enchantée; la souveraineté en fût transférée à son fils, qui ne peut en prendre possession que le jour qu'il fera choix d'une épouse; il y a, dit-on, quelques conditions fort singulières à cet égard; mais c'est un secret que je ne vous dirai pas.

FLORE.

Oh, pourquoi? ma chère Rosine, vous savez que je suis discrète. Je vous en prie, dites-moi quelles sont ces conditions?

ROSINE.

Premièrement, ma chère sœur, on ne doit jamais révéler un secret; et secondement.... pour dire la vérité, je ne le sais pas moi-même.

FLORE.

La dernière raison est certainement la meilleure et la plus sûre garde. Oh, comme je voudrais savoir qui sera Reine de l'Ile Enchantée !

ROSINE.

Je crois avoir entendu dire à mon père que la Fée Caprice, pour le récompenser de sa fidélité, lui avait secrètement révélé que cette Reine serait de sa famille.

FLORE.

Réellement ?.... il est vrai que nous avons bien des cousines, qui sont fort jolies.... mais il ne serait pas impossible que ce choix tombât sur l'une de nous, il me semble !

ROSINE *se regardant au miroir.*

Je suis de votre avis.

FLORE *regardant aussi dans sa glace et séparant ses cheveux sur son front.*

Une couronne ferait un assez joli effet sur ce front.

ROSINE *riant.*

Vous n'y pensez pas, ma chère Flore, il faut qu'une Reine puisse représenter la majesté ; et avec votre petite taille, c'est impossible.*

FLORE *d'un air moqueur et faisant la révérence.*

Si la taille et l'embonpoint sont l'apanage de la royauté, je vous cède, et je rends hommage à votre *Majesté.*

* La jeune personne qui jouait Rosine était très grande et avait beaucoup d'embonpoint.

SCÈNE QUATRIÈME.

ROSINE, FLORE, CENDRILLON, UNE VIEILLE FEMME.

(*Cette dernière entre en faisant la révérence*).

LA VIEILLE FEMME.

Le ciel vous protège, mes belles demoiselles.

ROSINE.

Eh bien ! bonne femme, que désirez-vous ?

LA VIEILLE FEMME.

La moindre charité ; je suis exténuée de fatigue et de faim.

FLORE *sèchement, et sans la regarder.*

Cette maison n'est pas une auberge.

LA VIEILLE FEMME.

Je le vois bien.... mais j'ai pensé qu'à votre âge on était sensible, c'est pourquoi j'ai désiré implorer votre compassion.... Je n'ai pas mangé depuis deux jours.

ROSINE.

J'en suis fâchée ; et malheureusement je n'ai pas le temps d'écouter votre histoire ; car il se fait tard ; la voiture est à la porte et nous sommes pressées.

FLORE *à part.*

Cette femme ne témoigne ni surprise, ni embarras et pas la plus légère admiration ; elle ne m'inspire pas la moindre pitié.

ROSINE.

Nos chevaux s'enrhûmeront, ma chère Flore, il faut avoir compassion des pauvres animaux.

FLORE.

Vous avez raison, ma chère sœur, partons. *(A la bonne femme)*, contez votre histoire à Cendrillon c'est une fille très sensible, et qui a le temps de vous écouter; mais je vous conseille de poursuivre votre route: car nous ne pouvons rien faire pour vous, et il ne faut pas vous attarder. *(Elle sort avec sa sœur)*

ROSINE *sur l'escalier*.

Cendrillon! ne vous amusez point à jaser; pliez nos robes, ayez soin du feu, mettez cette vieille femme à la porte, et ne vous endormez pas; entendez-vous?

CENDRILLON.

Oui, oui, ma sœur; cela suffit, soyez tranquille.

SCÈNE CINQUIÈME.

CENDRILLON, LA VIEILLE FEMME.

LA VIEILLE FEMME.

Quoi! ces belles demoiselles sont vos sœurs?

CENDRILLON.

Hélas! oui; elles sont filles d'un premier hymen, et moi le fruit du second.

LA VIEILLE FEMME.

Qui était votre mère?

CENDRILLON.

La Princesse Sincérité, qui mourut en me donnant le jour.

LA VIEILLE FEMME.

Où est votre père?

CENDRILLON.

Il voyage dans l'Ile des Chimères, dont il se propose

de faire le tour; et comme c'est un pays immense je ne sais quand nous le reverrons.

LA VIEILLE FEMME.

Comment! vous vivez seules dans ce château, toutes les trois; sans guide, sans mentor?

CENDRILLON.

Nous sommes sous la sauve-garde de la Fée Caprice, et nous devons y rester jusqu'au retour de mon père, à moins que Bienfaisante ne rentre dans son royaume et ne nous prenne sous sa protection; mais il y a peu d'apparence que ce bonheur nous arrive!

LA VIEILLE FEMME.

Eh! pourquoi vos sœurs vont-elles au bal sans vous?

CENDRILLON.

Parce qu'elles sont de grandes favorites de Caprice qui haïssait ma mère. Je suis condamnée au travail, à l'obscurité et à servir mes sœurs. Bienfaisante seule peut changer mon sort, en nous rendant ses bonnes grâces.

LA VIEILLE FEMME.

Avez-vous quelqu'espoir à cet égard?

CENDRILLON.

Très peu! car mon père m'a dit que Bienfaisante y avait mis des conditions fort difficiles à remplir, ou pour mieux dire impossible.

LA VIEILLE FEMME.

Voyons, mon enfant, expliquez-les moi; mon expérience vous sera peut-être utile.

CENDRILLON.

Elle exige que l'une de nous trois réunisse à la beauté, un cœur excellent, un esprit juste, une douceur et une

patience angéliques, une humeur inaltérable, des manières nobles, élégantes, et simples, des grâces naturelles, des talens, et une modestie parfaite qui ne soupçonne même pas ces avantages.

LA VIEILLE FEMME.

En effet, Bienfaisante me paraît exiger beaucoup; vos sœurs n'ont-elles pas quelques-unes des qualités requises?

CENDRILLON.

Sans doute elles en ont; mais il faudrait être la Fée même pour les réunir toutes.

LA VIEILLE FEMME.

Et vous, ma fille, n'en possédez-vous point?

CENDRILLON.

On dit que j'ai un bon cœur, voilà tout.

LA VIEILLE FEMME.

C'est l'essentiel. Quel est votre nom?

CENDRILLON.

La Fée qui fût ma marraine me nomma Zulma; mes sœurs, cependant, ne m'appellent que Cendrillon.

LA VIEILLE FEMME.

Et pourquoi ce nom? N'allez-vous jamais dans le monde?

CENDRILLON.

Jamais. *(Elle chante)*

Je suis modeste et soumise,
Le monde me voit fort peu,
Car je suis toujours assise
Dans le petit coin du feu :
Cette place n'est pas belle,
Mais pour moi, tout paraît bon :
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

LA VIEILLE FEMME *à part.*

La charmante enfant! qu'elle est intéressante! *(Tout haut)* vos sœurs vous secondent sans doute dans les soins du ménage?

CENDRILLON.

Cend.—Mes sœurs, du soin du ménage
Ne s'occupent pas du tout.
C'est moi qui fais tout l'ouvrage,
Et pourtant j'en viens à bout.

LA VIEILLE FEMME, *avec compassion.*

Pauvre petite!

CENDRILLON.

Attentive, obéissante,
Je sers toute la maison.
Et je suis votre servante,
La petite Cendrillon.

LA VIEILLE FEMME.

Aimable enfant, que de peines! Vos sœurs devraient vous adorer.

CENDRILLON *soupirant.*

C'est en vain que je m'empresse;
Mon zèle est très mal payé;
Car jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.

LA VIEILLE FEMME.

Oh les cruelles!

CENDRILLON.

Mais n'importe, on a beau faire,
Je me tais, et j'ai raison.
On protégera j'espère.
La petite Cendrillon.

LA VIEILLE FEMME.

N'en doutez pas, ma fille, la bonté, la douceur, la patience finissent toujours par être récompensées, et quelque chose me dit que vous serez bientôt heureuse.

CENDRILLON *souriant.*

Je vous remercie de cette prédiction, ma bonne mère. Mais tout en causant avec vous j'oublie que vous avez besoin de rafraîchissemens; pardonnez-moi, je vais vous en chercher.

LA VIEILLE FEMME.

Que vous êtes bonne, ma chère fille!

CENDRILLON *qui s'en allait, revient sur ses pas.*

Je n'ai que du pain, et une poire à partager avec vous: car mes sœurs ont les clefs des provisions.

LA VIEILLE FEMME.

J'accepte, avec joie, tout ce que vous pouvez me donner. *(Cendrillon sort).*

SCÈNE SIXIÈME.

LA VIEILLE FEMME *seule, elle tire un livre caché sous son manteau et lit.*

Le temps est accompli; mon fils doit recouvrer la souveraineté de cette île et faire choix d'une épouse!...... L'intéressante Zulma me paraît réunir toutes les qualités requises pour être reine. Cependant il lui reste une épreuve à subir; si elle en sort victorieuse, Vanité et Caprice ne pourront jamais troubler la félicité que je lui prépare.

SCÈNE SEPTIÈME.

LA VIEILLE FEMME, CENDRILLON.

CENDRILLON *apportant un petit panier de provisions qu'elle pose sur la table.*

J'ai heureusement trouvé trois noix, quatre noisettes, et deux châtaignes, avec notre poire, cela fera un assez joli souper ! Allons, ma bonne mère, approchez-vous de la table, et venez partager mes friandises.

LA VIEILLE FEMME.

De grand cœur, j'ai bon appétit. *(Toutes les deux mangent)*.

CENDRILLON *prenant une carafe d'eau verse à boire.*

L'eau est excellente ici ; prenez-en.

LA VIEILLE FEMME.

Avec plaisir. *(Elle boit)*. Ainsi vous ne sortez jamais.

CENDRILLON.

Jamais ! je n'en ai pas même l'envie, excepté pour une seule chose : ce serait de voir un bal.

LA VIEILLE FEMME.

D'où vous vient cette fantaisie ?

CENDRILLON.

Mes sœurs m'ont fait un portrait enchanteur du spectacle d'une pareille assemblée.

LA VIEILLE FEMME.

Et vous voudriez voir un bal ?

CENDRILLON.

Oui, un seul, cela me ferait plaisir.

LA VIEILLE FEMME.

Eh bien ! il faut vous satisfaire, vous irez au bal.

CENDRILLON *se lève, et regarde sa robe en riant.*

Avec cette tournure, il y a beaucoup d'apparence. Mais je babille sans penser à mon ouvrage et le temps passe ; il faut d'abord que je range cette chambre. Vous permettez ?

LA VIEILLE FEMME.

Sans doute.

(*Cendrillon emporte tout à l'exception des miroirs, qui sont sur les tables de toilette ; pendant qu'elle est dans la coulisse supposée à plier les robes de ses sœurs, on lui ôte sa robe de pauvre fille.*)

CENDRILLON *sans être vue.*

Tout est sans dessus dessous ici, on n'a pas d'idée d'une pareille confusion. *(Très haut)* reposez-vous, ma bonne mère, j'aurai fini dans un moment.

LA VIEILLE FEMME.

C'est bien, c'est bien, faites votre ouvrage. (*A part*) je vais faire le mien.

(*A ces mots elle jette son manteau, et paraît richement vêtue, elle étend sa baguette magique du côté où se trouve Cendrillon qui pousse un cri de surprise, rentre précipitamment, court à l'une des toilettes ; se re garde, et s'écrie.*)

CENDRILLON.

Quelle métamorphose, est-ce un songe ! *(elle aperçoit la Fée, se précipite à ses genoux.)* Ah ! Madame, vous ne pouvez être que Bienfaisante elle-même ; j'embrasse vos genoux.

LA FÉE *la relève, et l'embrasse.*

Oui, Zulma, je suis votre marraine. Enchantée de votre bon cœur, et de votre modestie, je veux vous accorder le premier désir que vous avez formé. Vous irez au bal ce soir même. Je ne vous recommande que l'obéissance la plus stricte à mes ordres.

CENDRILLON *admirant sa robe, ses diamans et toute sa parure.*

Comme me voilà mise ! tout cela est d'une magnificence qui surpasse certainement celle que j'admirais tant dans la toilette de mes sœurs ;

LA FÉE.

Allez au bal, ma fille ; mais n'oubliez pas d'en sortir avant que minuit soit sonné ; c'est l'heure fatale à laquelle je suis sans pouvoir ; tandis que Vanité et Caprice règnent avec le plus d'éclat, et font souvent bien du mal !

CENDRILLON.

Vous savez, ma chère marraine, combien je désirais voir un bal ! maintenant je crains d'y paraître, je suis si gauche !

LA FÉE *souriant.*

J'entends ; vous ne savez pas danser.

CENDRILLON.

Je n'ai jamais appris.

LA FÉE.

Cela est fort aisé ; faites exactement ce que je vais vous montrer, ensuite ne craignez pas de paraître au bal, vous y danserez sans avoir l'air gauche. Voyez. *(Elle lui montre quelque pas, lève sa baguette magique ; on entend l'air de la gavotte qu'elles dansent ensemble.)*

LA FÉE.

A merveille! vous êtes une excellente écolière.

CENDRILLON.

Je vous remercie, ma chère marraine.

LA FÉE.

Allez, ma fille, allez jouir des plaisirs de votre âge; mais souvenez-vous que si vous êtes dans la salle du bal après que minuit sera sonné, vous serez au pouvoir de mes ennemies sans que je puisse vous en retirer.

CENDRILLON *lui baisant la main.*

Je ne me pardonnerais pas de vous désobéir.

LA FÉE.

Il vous faut un équipage. *(Elle lève sa baguette du côté de la fenêtre, Cendrillon suit des yeux ses mouvemens).*

CENDRILLON.

Quelle superbe voiture! six chevaux fringans trois grands laquais, deux postillons richement vêtus; c'est un équipage de Reine!

LA FÉE.

Partez, mon ange; si vous voulez revenir dans cette voiture, faites en sorte de quitter la salle du bal avant que minuit soit sonné. *(Cendrillon sort).*

LA FÉE *seule.*

Il est impossible que mon fils ne remarque pas tant de grâces, de modestie, et d'ingénuité; c'est l'innocence même. S'il l'épouse je ne craindrai plus pour lui le pouvoir de mes cruelles ennemies. *(Elle sort.)*

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CENDRILLON, *avec ses habillemens de pauvre fille; elle se jette sur un fauteuil, et paraît épuisée de fatigue.*

Je n'en puis plus! seule, au milieu de la forêt, et dans l'obscurité, j'ai cru que je ne retrouverais jamais mon chemin; et que je mourrerais de frayeur.. Mais la jolie chose qu'un bal! Toutes ces jeunes personnes éblouissantes par les charmes de la nature et de l'art réunis; l'air de gaieté répandu sur toutes les physionomies, les fleurs, les parfums, la musique, la douce clarté des lumières, tout cela est vraiment enchanteur!.... Oui, TOUT contribuait à éloigner de mon esprit l'heure prescrite pour me retirer, lorsqu'au milieu de la danse et causant avec un jeune Prince, un son électrique frappe tout-à-coup mon oreille, et me rappelle ma promesse. Eperdue, tremblante je fuis.... mais la douzième heure sonne au moment où je passe le seuil des portes du palais. C'est en vain que je cherche l'équipage somptueux que j'avais encore entrevu, au moment de ma fuite. *Minuit était sonné....* J'étais redevenue la pauvre Cendrillon! ... Oh, ma marraine, ma chère marraine, si vous avez la bonté de me pardonner, je vous promets bien de ne plus aller au bal; c'est un plaisir trop énivrant, trop dangereux. *(Elle écoute)* j'entends mes sœurs, elles ne m'ont pas reconnues; voyons ce qu'elles vont dire.

SCÈNE DEUXIÈME.

ROSINE, FLORE, CENDRILLON.

ROSINE *se jetant dans un fauteuil.*

Asséyons-nous, ma chère.

FLORE.

Oui, je meurs de fatigue.

CENDRILLON.

Est-ce que vous avez beaucoup dansé ?

ROSINE.

Toute la nuit.

CENDRILLON *à part.*

Oh pour cela, je suis sûre du contraire. Ma chère sœur, *(tout haut)* le bal était-il brillant ?

ROSINE.

Jamais je n'en vis un plus beau ; le Prince de l'Ile Enchantée y est venu avec une suite nombreuse.

FLORE.

Et puis une jeune et belle étrangère, dont la mise était ravissante ! Elle a dansé avec une grâce, une légèreté, et une noblesse admirables.

CENDRILLON.

Savez-vous son nom ?

FLORE.

Je n'ai pu l'apprendre ; elle était parfaitement inconnue, et cependant il me semble que ses traits me sont familiers.

ROSINE.

C'est une Princesse, il n'y a pas de doute. Avez-

vous remarqué, Flore, comme elle nous regardait et souriait?

FLORE.

Sans le prince de l'Ile Enchantée qui est venu la prier de danser, elle allait nous parler, j'en suis sûre.

ROSINE.

Il y a dans cette étrangère quelque chose de mystérieux, et de fort singulier : au moment ou minuit sonnait, quoiqu'elle fût à danser avec le Prince, elle a paru tremblante, agitée, et s'est enfuie avec tant de précipitation qu'elle a perdu un de ses souliers.

FLORE.

Le Prince s'en est emparé, en disant que de sa vie il n'avait rien vu d'aussi joli, et que le pied auquel ce soulier appartenait devait être le plus mignon qu'il y eût au monde.

ROSINE *regardant le sien.*

C'est-à-dire qu'il n'en a jamais remarqué; ou que celui de la belle étrangère avait tout le charme de la nouveauté : car je suis sûre que le soulier en question serait trop grand pour moi.

FLORE *admirant son propre pied avec une sorte de complaisance.*

Et moi donc? j'ai le pied encore plus petit que le vôtre.

ROSINE.

Vous badinez, ma chère Flore, votre pied est beaucoup plus grand que celui de Cendrillon.

FLORE *riant d'un air incrédule.*

Ah, ah, ah, la comparaison est excellente. (*On entend frapper à la porte*) voyez qui ce peut-être, Cendrillon.

ROSINE.

Il n'est pas neuf heures, et je me sens grande envie de déjeûner avant de me coucher.

FLORE.

Et moi aussi ; je vais dire à Cendrillon de faire notre chocolat.

SCÈNE TROISIÈME.

ROSINE, FLORE, CENDRILLON, LA FÉE.

(La Fée est déguisée comme au premier acte. Cendrillon paraît joyeuse, mais sa marraine lui fait signe de garder le silence).

LA FÉE.

Pardonnez-moi d'oser vous importuner une seconde fois, mesdemoiselles, mais, au nom de l'humanité, permettez que je me repose chez vous; car j'ai erré toute la nuit dans la forêt sans pouvoir trouver mon chemin ; je ne puis plus marcher.

ROSINE *avec hauteur.*

Faut-il encore vous répéter que cette maison n'est pas une auberge ? *(A Cendrillon)* débarrassez-nous de cette vieille sorcière, et dépêchez-vous de nous apporter notre chocolat.

CENDRILLON.

Oh! ma sœur, pourquoi refuser l'hospitalité à cette pauvre femme ? si vous saviez. . . . ,

LA FÉE *bas à Cendrillon.*

Taisez-vous, ou vous perdez ma faveur sans retour.

FLORE *à la Fée.*

Allons, retirez-vous à l'instant même, je l'exige.— (*Elle lui montre la porte, et reste immobile de surprise à la vue de deux jeunes pages richement vêtus qui entrent en saluant profondément.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

ROSINE, FLORE, CENDRILLON, LA FÉE, DEUX PAGES.

LE PREM. PAGE.

Pardon, mesdames, nous avons reçu du Prince de l'Ile Enchantée l'ordre de nous présenter chez les plus belles personnes du royaume pour trouver celle qui a perdu ce soulier.

LE DEUX. PAGE.

Celle qui pourra le chausser, sera Reine de cette Ile.

ROSINE *bas à Cendrillon.*

Ma chère Cendrillon, va voir si dans mes souliers il n'y en aurait pas un semblable à celui-ci.

LE DEUX. PAGE *à Rosine lui présentant le soulier.*

Ayez la bonté de l'essayer.

ROSINE.

Je crois qu'il sera trop grand.... mais donnez, que je voie.

FLORE *se mettant entre le Page et Rosine.*

Non, ma sœur, ce n'est pas la peine; ce soulier semble fait pour moi.

ROSINE.

Un moment, s'il vous plaît, je suis l'aînée.

LE PREM. PAGE *au second montrant Rosine.*

Commencez par mademoiselle.

ROSINE *prend le soulier, et s'efforce en vain de le chausser.*

Que ce soulier est mal fait!

LE DEUX. PAGE.

Il est bien sûrement trop petit pour votre pied. *(A Flore)* à vous, mademoiselle.

FLORE *après des efforts inutiles.*

C'est incroyable ; mon pied n'est cependant pas si gros que celui de ma sœur.

LE DEUX. PAGE.

Peut-être que non, néanmoins le soulier est trop étroit.

LA FÉE, *à Cendrillon.*

A votre tour, jeune Cendrillon.

CENDRILLON.

A moi ?

LA FÉE.

Sans doute ; essayez, vous dis-je.

ROSINE.

Cette femme est folle, assurément !

LE DEUX. PAGE *s'approchant de Cendrillon.*

Allons, mademoiselle, essayez-le.

CENDRILLON *chausse le soulier sans difficulté.*

Comme il est joli !

LE DEUX. PAGE.

C'est cela même ; il est inutile d'aller ailleurs.

LA FÉE.

Le pareil est dans votre chambre, ma fille, allez le chercher.

(Cendrillon sort, la Fée ôte son déguisement et fait un signe impératif aux Pages qui se retirent avec les marques du plus profond respect.)

ROSINE *à Flore.*

Quoi cette petite souillon serait.....

LA FÉE.

Votre souveraine, mesdemoiselles ; elle joint à un bon cœur des grâces, une beauté que votre jalousie ne vous a pas permis de remarquer, et elle réunit toutes les qualités requises pour être Reine de l'Ile Enchantée.

SCÈNE CINQUIÈME.

ROSINE, FLORE, LA FÉE, CENDRILLON, DEUX PAGES.

(Cendrillon, dans sa parure de bal entre par une porte à droite, le Prince de l'Ile Enchantée par la porte opposée).

LA FÉE.

Approchez, Princesse Zulma, et vous aussi, mon fils ; vous avez rempli tous mes désirs, en choisissant pour épouse celle que je vous destinais depuis long-temps. *(Regardant les sœurs de Cendrillon)* la flatterie n'a corrompu ni son cœur, ni son esprit ; elle a résisté à l'empire de Vanité et de Caprice ; je connais sa douceur, sa patience, ses vertus, enfin en voici la récompense.

(A ces mots elle prend la couronne que le Page porte sur un carreau de velours, la pose sur la tête de Cendrillon et joint sa main à celle du Prince.)

Je vous unis, mes chers enfans; n'oubliez jamais que, quelles que soient les vicissitudes de la vie, le bonheur est la récompense de l'accomplissement de vos devoirs. (*Aux sœurs de Cendrillon*) Mesdemoiselles, rendez hommage à votre Reine.

ROSINE *prenant la main de Zulma.*

Pourrez-vous nous pardonner?....

ZULMA *l'embrassant.*

De tout mon cœur ; venez partager ma félicité.

LA FÉE *à Rosine.*

Elle ne vous prend pas pour être sa femme de chambre ; *(à Flore qui embrasse sa sœur)* elle vous donnera plus d'une nouvelle robe, soyez en bien sûre.

FLORE.

Oh Zulma, la meilleure, la plus généreuse des sœurs ; implorez notre grâce..

ZULMA *à la Fée.*

Ma chère marraine, ce sont mes sœurs ; je vous en prie, oubliez.... pardonnez....

LA FÉE.

Mesdemoiselles, à la prière de votre Reine je veux bien vous pardonner votre inhumanité, non envers moi, mais envers votre propre sœur que vous aviez réduite à vous servir. Qu'il ne vous arrrive plus d'opprimer la faiblesse, l'innocence, et d'oublier la protection, le respect dus au malheur.

FIN DE CENDRILLON

RAOUL, BARBE BLEUE.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Personnages.

RAOUL, PRINCE DE MONT-D'OR, SURNOMMÉ BARBE BLEUE.

LA MARQUISE D'ARGENTCOURT.

CORISANDRE } *Filles de la Marquise.*
ANNE

OSMAN CONFIDENT DE RAOUL

ISIDORE } *Pages de la Marquise.*
ALFRED

TROIS CAVALIERS } *Personnages muets.*
DEUX FRÈRES DE CORISANDRE.

Le premier acte se passe au château d'Argentcourt ; les deux autres au Château de Mont-d'Or.

BARBE BLEUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORISANDRE, ANNE.

(*Elles entrent en se tenant entrelacées dans les bras l'une de l'autre. Anne arrive de voyage*).

CORISANDRE.

Que je suis contente de revoir ma chère Anne, ma bonne sœur! J'ai tant de choses à vous dire, et à vous demander que je ne sais par laquelle commencer. Que font mes frères? pourquoi ne sont-ils pas revenus avec vous?

ANNE.

Vous les verrez bientôt, ma chère Corisandre; ils ne sont restés que pour consoler nos pauvres vassaux, et aviser avec eux aux moyens de réparer les maux affreux causés par la guerre.

CORISANDRE.

Il y a donc eu bien du dégat?

ANNE.

Nos champs sont ravagés, nos bois brûlés, enfin, je n'ai vu que ruine et désolation.

CORISANDRE.

Oh, ciel!

ANNE.

J'entends maman, ma chère Corisandre, cachons-lui notre chagrin.

SCÈNE DEUXIÈME.

CORISANDRE, ANNE, LA MARQUISE D'ARGENTCOURT.

LA MARQUISE *tenant un paquet de lettres décachetées à la main.*

Eh bien, ma chère Anne, vous m'avez apporté de tristes nouvelles; ce que mon fils me mande relativement à la dévastation de nos terres, et à la misère de nos pauvres vassaux me fait frémir.... Cependant, ne nous affligeons pas: l'excès même du malheur annonce le bonheur; et quelque chose me dit que nous y touchons. Qu'en penses-tu, ma Corisandre?

CORISANDRE.

Moi, maman? je ne sais.

LA MARQUISE.

Raoul peut nous rendre tous au bonheur.

ANNE, *avec surprise.*

Raoul, comment Raoul, de qui voulez-vous parler, ma chère maman?

LA MARQUISE.

Du Prince Raoul de Mont-d'or, qui demande Corisandre en mariage.

ANNE.

Quoi! Raoul surnommé Barbe bleue?

LA MARQUISE.

Lui-même, ma fille, concevez-vous tout l'honneur et tous les avantages d'une pareille alliance?

ANNE *regardant sa sœur avec compassion.*

Ah, pauvre Corisandre!

LA MARQUISE *avec emphase.*

Peut-elle hésiter à épouser un prince dont les richesses immenses vont relever la splendeur de notre maison? (*À Corisandre*) petite folle, sais-tu les avantages que Raoul te fait?

CORISANDRE *tristement.*

Je ne veux point le savoir!

LA MARQUISE.

Par le contrat que voici, signé de sa main et scellé de ses armes, il te donne tous ses biens après sa mort.

CORISANDRE.

Qu'il vive, et me laisse tranquille.

LA MARQUISE.

Tu n'as donc jamais entendu parler de ses nombreuses possessions, de ses châteaux, de ses états?

ANNE.

A-t-il les vertus, les qualités qui peuvent rendre une femme heureuse?

LA MARQUISE.

Avec tant de richesses, et de plus Prince, cela ne peut pas être autrement. Au surplus, mes enfans, quand

j'épousai votre très honoré père, Monsieur le Marquis d'Argentcourt, j'obéis à mes parens sans questionner ni m'embarrasser des conséquences; et je n'ai pas eu sujet de m'en repentir.

ANNE.

A la bonne heure, maman; mais mon père, quand on vous le présenta, n'avait pas eu dix ou douze femmes qui sont mortes, on ne sait comment.

CORISANDRE *se jetant aux genoux de la Marquise.*

Ma chère maman, je vous en conjure renoncez à un projet dont je ne puis supporter l'idée sans frémir.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, Corisandre, ne faites pas l'enfant, écoutez le langage de la raison. Nous sommes ruinés au point de ne pouvoir plus supporter notre rang; votre bonheur, celui de votre sœur, de vos frères, le mien et celui de nos pauvres vassaux dépend de votre obéissance. Raoul va venir, j'exige que vous le receviez comme l'époux que je vous ai choisi.

CORISANDRE.

Je le recevrai, ma chère maman; j'aurai pour lui les égards dus à son rang; mais, je vous en conjure, donnez-moi un peu de temps pour y penser.

ANNE *regardant à la fenêtre.*

Quel cortége de cavaliers superbement vêtus vient de ce côté?

LA MARQUISE.

Ah! c'est le Prince, je cours le recevoir. Anne, suivez-moi. Et vous Corisandre.... (*d'un air caressant*)

pensez à nous tous, chère enfant, et à tout le bien que vous pouvez faire.... (*elle l'embrasse*) notre bonheur est dans vos mains, ma chère fille.

(*Elle sort et emmène Anne.*)

SCÈNE TROISIÈME.

CORISANDRE *parcourt le théâtre avec agitation, se jette sur un fauteuil, près d'une glace, et reste quelques momens absorbée dans ses réflexions.*

Leur bonheur à tous dépend de moi!.... puis-je hésiter? mais on raconte des histoires si singulières sur ce Raoul et sur la dispirution de ses épouses, que j'éprouve à son seul nom une espèce de terreur que je ne puis vaincre.

SCÈNE QUATRIÈME.

CORISANDRE, ALFRED, *Page de Raoul.*

ALFRED, *un genou en terre, présente une couronne et un écrin.*

Madame, c'est ainsi que le Prince Raoul de Mont-d'Or, m'a ordonné de déposer à vos pieds le tribut de son hommage.

(*Corisandre fait signe de la main, au page de déposer les présens sur la table, près de laquelle elle est assise, et ensuite de s'éloigner.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

CORISANDRE.

Voilà donc les colifichets par lesquels on croit me séduire! *(elle ouvre l'écrin)* Ces diamans sont fort beaux.... Je n'en suis point éblouie; cependant ils jettent un feu.... ce rubis est superbe!.... *(elle referme l'écrin, et prend le diadême, le tourne, l'examine, s'assure que personne ne la voit, le pose enfin sur sa tête et s'admire).* Comme cela me sied bien! si je paraissais en public avec cette couronne.... *(elle arrange ses cheveux, relève la tête avec fierté)* quelle gloire pour mes frères, pour toute ma famille, de me voir princesse.

SCÈNE SIXIÈME.

CORISANDRE, ANNE.

ANNE.

Ma chère Corisandre, est-ce vous?.... que vous êtes belle!

CORISANDRE *confuse d'abord, ensuite paraissant jouir de l'effet qu'elle produit.*

Je n'ai voulu qu'essayer ce diadème; voilà tout.

ANNE.

Qu'il vous va bien!.... Maman m'envoie vous dire qu'elle va vous présenter Raoul, et qu'elle espère vous trouver soumise.

CORISANDRE.

Non, ma sœur, je ne le puis!....Je sens tous les reproches dont elle est en droit de m'accabler en refusant une alliance qui aurait fait le bonheur de toute ma famille.... oh! ma sœur....faut-il sacrifier le mien?.... sans doute je le dois....(*se jetant dans les bras de sa sœur*) je suis au désespoir!

ANNE *avec affection.*

Chère Corisandre, je ne puis que partager vos chagrins.

CORISANDRE.

Oui, je dois immoler mon repos....à celui de tout ce qui m'est cher!....la destinée d'une famille illustre, d'une famille que j'adore, dépend de mon obéissance....mon parti est pris: je me sacrifierai; et votre bonheur à tous me dédommagera!

SCÈNE HUITIÈME.

CORISANDRE, ANNE, LA MARQUISE, RAOUL, ALFRED, ISIDORE, *Pages.*

LA MARQUISE.

Approchez, ma fille, et recevez l'époux que je vous présente.

RAOUL, *un genou en terre.*

Charmante Corisandre, qu'un mot de votre belle bouche confirme mon bonheur; suis-je en effet le plus heureux des hommes? *(il lui prend la main et la baise avec respect).*

CORISANDRE, *les yeux baissés.*

Seigneur.... J'obéis à ma mère....

LA MARQUISE *à part.*

Profitons vîte d'une obéissance dont elle pourrait se repentir. *(Haut)* tout est prêt pour la cérémonie ; venez, ma chère fille.

(Raoul conduit Corisandre d'un air de triomphe, au son d'une marche guerrière ; Anne donne la main à la Marquise, les pages suivent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, OSMAN, *son confident.*

(La scène se passe au Château de Mont-d'Or.)

RAOUL.

Eh bien ! Osman, que dis-tu de mon épouse ; n'est-elle pas charmante ?

OSMAN.

Oui, monseigneur, et j'espère que cette fois vous serez trop heureux pour être tenté de détruire une si douce félicité.

RAOUL.

Il faut que je sache d'abord, si une femme d'une naissance illustre cède au tourment de la curiosité avec autant de faiblesse que les filles de mes vassaux.

OSMAN.

Quoi, seigneur, vous la soumettriez aux mêmes épreuves ?

RAOUL.

Assurément ; pourquoi douter que je n'éprouve si elle est aussi curieuse que celles qui l'ont précédées, et que j'ai punies ?

OSMAN.

Punies !....ah, monseigneur ! la punition est si terrible..... votre nouvelle épouse est si jeune, elle a tant de douceur et de beauté qu'il serait peut-être plus prudent de ne pas l'exposer au danger.

As-tu donc oublié ce qui m'a été prédit trois fois, en trois occasions différentes ? Que la curiosité d'une femme serait la cause de ma mort.

OSMAN.

Il est vrai.

RAOUL.

Et tu veux que j'aie de l'indulgence ? Non, non ; je n'épargnerai point celle qui aura la faiblesse de vouloir connaître les choses que je veux qu'elle ignore.

OSMAN.

Au moins, ne cherchez pas à exciter cette funeste curiosité.

RAOUL.

Ne te souvient-il plus des dernières paroles de ma mère, lorsqu'elle me remit cette clef mystérieuse : mon fils, me dit-elle, voici la clef du souterrain qui conduit à la mine d'or ; gardez-vous d'y laisser pénétrer une femme....Je le prévois, la curiosité d'une épouse vous coûtera la vie.

OSMAN.

Eh bien, seigneur, pourquoi chercher à faire naître ce sentiment dans une femme jeune, intéressante, bien élevée ? Qu'elle ignore l'existence de ce souterrain.

RAOUL.

Tais-toi, la voici.

SCÈNE DEUXIÈME.

RAOUL, OSMAN, CORISANDRE, *en habits magnifiques*.

(*Osman se retire dans le fond du théâtre et observe les deux époux.*)

RAOUL.

Madame, avez-vous dònné à vos femmes l'ordre que vous avez bien voulu recevoir de moi ?

CORISANDRE.

Oui, seigneur, je leur ai dit qu'elles n'entrassent jamais, pour me servir, que dans l'appartement que vous avez désigné à cet effet ; et de ne jamais pénétrer plus avant.

RAOUL.

C'est fort bien ; j'ai mes défauts, belle Corisandre, et particulièrement un pour lequel il faut avoir de l'indulgence ; c'est celui de ne pouvoir supporter la curiosité dans une femme.

CORISANDRE.

ces sortes de femmes sans naissance, sans éduca-

tion sont presque toujours curieuses, et de plus fort indiscrètes.

RAOUL *la fixant attentivement.*

Ainsi, vous ne serez ni l'une ni l'autre?

CORISANDRE.

Je le crois....

RAOUL.

Vous m'enchantez (*il lui baise la main*). Je vais vous quitter pour quelque temps, belle Corisandre.

CORISANDRE.

Me quitter, seigneur?....je respecte vos moindres volontés, et vous m'y trouverez toujours soumise.

RAOUL.

Je vais visiter mes domaines et faire préparer les fêtés que je veux donner pour célébrer notre union. Amusez-vous à parcourir ce château et les jardins; ces derniers sont fort beaux et dignes de votre attention.—Osman?

OSMAN.

Seigneur?

RAOUL.

Souviens-toi d'obéir à madame, et d'exécuter ponctuellement les ordres qu'elle pourra te donner.

OSMAN, *s'inclinant avec respect.*

Oui, seigneur.

RAOUL.

Madame, je vais remettre en vos mains les clefs de mes trésors; vous êtes maîtresse d'en disposer. Je ne vous interdis que la jouissance de cette *clef d'or*, c'est celle de cette porte. Ce n'est pas que cette chambre renferme des choses bien précieuses; cependant mon bonheur, et surtout le vôtre, est attaché à cette défense, dont la violation causerait les plus grands malheurs.

CORISANDRE.

Seigneur, permettez-moi de vous représenter qu'avec une femme moins pénétrée que je ne le suis des principes dans lesquels j'ai été élevés, cette défense unique, et particulière pourrait peut-être enflammer sa curiosité plutôt que de l'éteindre.

OSMAN *à part, et dans le fond du théâtre.*

On ne peut mieux dire.

RAOUL, *la fixant avec dessein.*

Heureusement vous êtes sûre de vos principes ?

CORISANDRE *froidement.*

Seigneur, reprenez cette clef.

OSMAN.

A merveille ! (*il s'aperçoit que Raoul la regarde avec étonnement ; il sort.*)

SCÈNE TROISIÈME.

RAOUL, CORISANDRE.

RAOUL.

Non, madame, je ne douterai point des promesses que me fera ma chère épouse ; et je veux vous donner cette marque de confiance ; jurez-moi seulement que vous ne ferez point usage de cette clef.

CORISANDRE.

Que je jure ? non, seigneur, gardez cette clef, encore une fois, cela vaut beaucoup mieux.

RAOUL,

J'exige qu'elle reste entre vos mains ; je ne vous en interdis que l'usage.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES PRÉCÉDENS, OSMAN.

OSMAN.

Seigneur, une noble dame, suivie d'un jeune page demande entrée dans le château.

RAOUL.

Quel est le nom de cette dame ?

OSMAN.

Mademoiselle d'Argentcourt.

CORISANDRE *vivement*.

Ah, c'est ma chère sœur. Voulez-vous me permettre de la recevoir ?

RAOUL.

Sans doute, je suis enchanté de sa visite ; elle vous tiendra compagnie pendant mon absence. (*A Osman*) faites entrer Mademoiselle d'Argentcourt.

SCÈNE CINQUIÈME.

RAOUL, CORISANDRE, OSMAN, MLLE. D'ARGENTCOURT.

(*Les deux sœurs s'élancent dans les bras l'une de l'autre.*)

RAOUL.

Votre arrivée, mademoiselle, augmente encore le regret que j'ai de m'absenter ; et je ne m'en console que par

le plaisir de laisser à Corisandre une compagne aussi chère. J'espère vous trouver ici à mon retour. Osman ? rassemblez tous les gens que renferme cette enceinte pour donner à ces dames une fête champêtre, et employez tous vos soins à les diverter. (*Osman fait un signe d'obéissance et se retire; Raoul fait un profond salut à Mademoiselle d'Argentcourt, baise la main de son épouse et sort.*) Adieu, Mesdames, adieu.

SCÈNE SIXIÈME.

CORISANDRE, ANNE.

ANNE.

Vous aviez à peine quitté le château hier, que mes frères sont arrivés, ma chère Corisandre, et vous les verrez incessamment; néanmoins, je n'ai pas voulu les attendre, j'avais besoin de vous voir ce matin pour chasser de mon esprit un songe affreux que j'ai fait à votre sujet et qui m'a tourmenté toute la nuit.

CORISANDRE.

Ce songe est d'un heureux augure pour moi puisqu'il me procure le plaisir d'embrasser ma chère sœur. Au surplus, je crois que vous n'avez rien à craindre pour ma tranquillité, car Raoul me traite avec la plus grande bonté.

ANNE.

Réellement ? vous me comblez de joie.

CORISANDRE.

Voyez ; il part en me donnant toutes sortes de marques de confiance. Tous ses trésors sont entre mes mains ; je

puis jouir de tout ce que ce château renferme. Excepté ....(*elle regarde la porte du souterrain.*)

ANNE.

Excepté quoi ? j'aurais cru qu'il ne devait point y avoir d'exception pour ce qu'on aime.

CORISANDRE.

Eh bien, il excepte....la jouissance de la clef qui ouvre cette chambre, où il ne veut pas que j'entre ; et par une bizarrerie inconcevable, il exige que j'en garde la clef...la voilà.

ANNE.

Comment ! elle est d'or !

CORISANDRE.

Oui, il faut qu'elle renferme quelques merveilles étranges.

Il y a là quelque mystère qu'il ne faut pas chercher à pénétrer.

CORISANDRE.

Ah ! sans doute ce n'est qu'un badinage du Prince qui veut éprouver ma curiosité.

ANNE.

Pourquoi chercheriez-vous à la satisfaire ? tenez, consultez tous les tableaux de cette salle; ils semblent être placés là comme autant de leçons sur le danger de la curiosité.

CORISANDRE *regardant les tableaux.*

Je ne les avais pas remarqués.

ANNE.

Voyez cette femme changée en statue; ici Pandore ouvrant la boîte fatale d'où s'échappent tous les maux ; là, Psyché.....

CORISANDRE.

Qu'elle est cette Psyché ?

ANNE.

L'épouse de l'Amour ; il avait exigé qu'elle ne fut pas curieuse ; elle osa désobeir et en fut bien punie !

CORISANDRE.

Y a-t-il donc tant de mal à un peu de curiosité ?

ANNE.

Psyché en acquit bientôt la triste certitude ! comme vous pourrez le voir par le livre que je vais vous chercher. (*Elle sort*).

SCÈNE SEPTIÈME.

CORISANDRE.

Cette histoire peut être fort intéressante, mais ma sœur ne me persuadera jamais que la curiosité soit une faute *grave ;* sans curiosité on ne s'instruirait pas. Après tout, comment mon mari saurait-il que je suis entrée dans cette chambre ; les murs n'en diront rien, et je puis me taire sur ce que j'aurai vu. (*Elle approche de la porte, regarde par le trou de la serrure.*) Je ne puis rien voir. (*Elle s'avance encore d'un air irré solu.*) Que je suis folle d'être si agitée....ce n'est sans doute qu'une plaisanterie de Raoul. S'il y avait du danger Raoul aurait-il persisté à me laisser cette clef ? non, non, avant que ma sœur revienne je veux savoir ce que cette chambre contient de si extraordinaire. (*Elle approche encore de la porte, met la clef dans la serrure, revient sur ses pas, regarde de

tous côtés, écoute, tourne la clef une fois, s'arrête encore, et n'entendant aucun bruit elle ouvre la porte, pénètre dans le souterrain, jette deux ou trois cris, revient sur la scène, les cheveux épars sans diadême, et dans le plus grand effroi).—Que d'horreur! Dieux qu'ai-je vu! que de sang....ces femmes....moi-même....ah, je me meurs! *(Elle tombe sur un sofa).*

SCÈNE HUITIÈME.

CORISANDRE, ANNE.

(*Cette dernière tient un livre à la main*).

ANNE.

Tenez, Corisandre, lisez cette histoire.. .que vois-je, qu'avez-vous, ma chère sœur?

CORISANDRE *l'esprit égaré et ne reconnaissant pas d'abord sa sœur.*

Quoi, monstre....barbare....ah, c'est ma sœur bien aimée! (*Elle se jette dans ses bras*).

ANNE.

Oui, c'est ta sœur, ton amie, reviens à toi, ma Corisandre; d'où vient cet effroi?

CORISANDRE *de la main lui montre la chambre fatale.*

Allez....entrez....voyez en quel abîme affreux.... regardez....(*Elle retombe sur un sofa*).

ANNE *entre dans la chambre que sa sœur lui indique et rentre saisie d'horreur.*

Quel spectacle hideux et terrible....des corps sanglans....des têtes détachées de leur tronc et réunies

sur un plateau au-dessus duquel j'ai lu ces mots " *Curiosité punie !*" Le monstre, le barbare ! viens, ma Corisandre, fuyons. . . .hâtons-nous de quitter cet affreux château.

CORISANDRE.

Ferme d'abord cette porte dont la vue seule me tue.

ANNE *va fermer la porte, et jette un cri.*

Ah ! la clef s'est brisée dans la serrure !

CORISANDRE.

Brisée ? . . . . Ciel ! quelqu'un vient. . .si c'était lui. . . . ah ! c'est Osman.

SCÈNE NEUVIÈME.

CORISANDRE, ANNE, OSMAN.

CORISANDRE *se jette aux genoux d'Osman.*

Osman, mon cher Osman, ayez pitié de nous, je vous en conjure ; faites-nous sortir à l'instant même de ce château.

OSMAN.

C'est impossible, madame, les portes n'en sont jamais ouvertes, en l'absence du prince ; mais d'où vient le trouble où je vous vois. (*Les deux sœurs lui montrent en même temps la chambre fatale.*) Quoi ? vous avez ouvert cette porte ? Oh ciel qu'avez-vous fait ? votre mort est certaine.

ANNE.

Cher Osman, vous paraissez sensible ; ayez compassion de la jeunesse, de l'innocence de ma pauvre sœur. Sauvez-la.

OSMAN.

Hélas! madame, ce n'est pas en mon pouvoir; et le concierge de ce château est un homme incorruptible.

CORISANDRE *en pleurs.*

Oh, ma bonne sœur que n'ai-je écouté et suivi votre conseil! dans quel abîme ma funeste curiosité ne vous plonge-t-elle pas!

OSMAN.

Il me vient une idée: écrivez à vos frères; nous tâcherons de jeter la lettre à quelque pâtre sans être vus de la sentinelle; et quand ils sauront votre situation, ils auront peut-être quelque moyen de vous sauver avant le retour du prince.

ANNE.

Oui, vous avez raison; que le ciel nous accorde du temps, et mes frères viendront à notre secour. Faites venir mon page, il peut nous être utile; et donnez-moi d'abord ce qu'il faut pour écrire.

OSMAN *il approche une petite table.*

Madame, vous trouverez là ce dont vous avez besoin. (*Il sort.*)

SCÈNE DIXIÈME.

CORISANDRE, ANNE.

(*Pendant qu'Anne écrit Corisandre regarde par-dessus son épaule, et sa figure doit exprimer alternativement la douleur, la crainte, l'inquiétude et l'espoir.*)

ANNE.

Ce bon Osman me paraît être un honnête homme;

je l'ai vu attendri. Ne perdons pas courage, ma chère Corisandre.

CORISANDRE.

Je n'ose me livrer à l'espérance; car comment mes frères entreraient-ils dans ce château puisque les portes en sont fermées? oh, ma chère Anne! ma funeste imprudence vous entraîne dans l'abîme où je me suis précipitée; voilà ce que je ne me pardonne pas.

SCÈNE ONZIÈME.

CORISANDRE, ANNE, OSMAN, ISIDORE, *Page.*

ANNE.

Isidore, approchez. Avez-vous apporté votre tourterelle favorite?

ISIDORE.

Oui, madame, vous me l'avez permis; et d'ailleurs c'est le seul moyen que j'ai de correspondre avec ma chère maman.

ANNE.

C'est bien, mon enfant, je suis charmé de savoir que vous avez l'attention d'écrire à votre mère. Tenez, voici un billet qu'il faut attacher tout de suite au cou de votre colombe, et donnez-lui promptement la volée.

CORISANDRE.

Dans combien de temps croyez-vous que nous puissions recevoir la réponse de cette lettre.

ISIDORE.

Dans deux heures, tout au plus.

ANNE.

Allez, mon enfant, ne perdez pas de temps ; notre vie en dépend.

ISIDORE.

Votre vie, madame ? je ne perdrai pas un moment, vous pouvez y compter. Que je suis heureux de pouvoir vous servir ! (*Il sort.*)

OSMAN.

Cet enfant a l'air intelligent. Pour éviter tous soupçons venez dans le parc, où je vous ai fait préparer une fête champêtre.

CORISANDRE.

Ah pouvez-vous parler de fêtes !

OSMAN.

Vous ne verrez que quelques paysans qui vous présenteront des fleurs. Venez, mesdames, venez et surtout ne montrez point votre inquiétude. (*Il les emmène*).

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORISANDRE, ANNE, OSMAN.

CORISANDRE.

Osman, je viens d'entendre le son du cor ; que veut dire ce signal ?

OSMAN.

Madame, je venais vous l'annoncer; c'est le retour de Monseigneur que la sentinelle, qui est sur le donjon a vu, quoiqu'il soit encore bien loin.

CORISANDRE.

Il revient! ah, mes frères ne pourront venir à temps pour nous délivrer....nous sommes perdues!

OSMAN.

Ne perdez pas courage, madame, voilà plus de deux heures que votre lettre est partie; d'ailleurs il serait possible que la sentinelle se fut trompée quand elle a cru voir Monseigneur. (*Il approche d'une fenêtre très élevée*) de cette tourelle on voit toute la campagne (*Anne le suit et monte avec lui à la tourelle.*) Oh c'est bien lui; voilà sa bannière. Voyez-vous, entre ces deux collines, les girouettes du château d'Argentcourt?

CORISANDRE.

Mes frères viennent-ils?

ANNE.

J'aperçois trois hommes à cheval qui sortent de la forêt et s'avancent vers Raoul.

CORISANDRE *levant les yeux au ciel.*

Oh ciel! fais que ce soient mes chers frères!

OSMAN.

Non, madame, ce sont trois cavaliers des environs dont le Prince a épousé les filles qu'il a sacrifié ensuite.

ANNE.

Le monstre!..Ces hommes ne vengent pas la mort de leurs enfans?

OSMAN.

Ils ignorent le genre de leur mort. Cependant, je

ne sais s'ils ont quelques soupçons, mais je crois qu'ils haïssent secrètement Raoul; c'est une observation que j'ai faite depuis long-temps.

ANNE.

Vous croyez qu'ils le haïssent? cher Osman, si vous voulez me seconder, il y aurait moyen de les mettre dans notre parti. J'entends du bruit, c'est probablement Raoul; hâtons-nous de sortir pour exécuter mon projet; il n'y a pas un instant à perdre. Vous, ma chère sœur, évitez de rendre les clefs, prolongez le temps, autant que possible, dissimulez vos frayeurs, vos craintes, le juste ciel secondera mes projets. (*Elle sort avec Osman.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

CORISANDRE, UN PAGE, RAOUL.

PAGE.

Le Prince. (*Il sort.*)

CORISANDRE.

Mon courage m'abandonne, mes genoux fléchissent —oh! comment dissimuler?

RAOUL.

Ah, Madame! avec quelle impatience j'ai passé tous les instans qui m'ont retenu loin de vous. Mais quoi? vous paraissez tremblante?

CORISANDRE *essayant de se remettre et de paraître contente.*

Moi, monseigneur? c'est que la surprise, le plaisir de

vous revoir....je me flatte que vous avez fait un heureux voyage ?

RAOUL.

Je n'ai ressenti d'autre peine que celle de l'absence ; et d'être privé de la compagnie de ma chère Corisandre.

CORISANDRE.

Vous êtes bien bon, monseigneur....en vérité.... je voudrais que vous ne m'eussiez pas quitté.

RAOUL.

Eh bien ! je ne vous quitterai plus. Ainsi vous pouvez me rendre....

CORISANDRE *vivement*.

Vous m'aviez dit en partant que vous alliez parcourir vos domaines, est-ce que vous avez changé d'avis ?

RAOUL.

Oui ; j'ai donné l'ordre de faire assembler mes vassaux pour qu'ils s'empressent de venir rendre hommage à leur souveraine.

CORISANDRE.

Seigneur, je suis.....

RAOUL.

Oui, vous serez un jour maîtresse unique de mes états : tous mes biens vous appartiendront après ma mort.

CORISANDRE.

Ah seigneur ! ne parlez pas de mort.

RAOUL.

Je ne veux pas vous affliger, chère Corisandre ; ainsi dès à présent vous pouvez me remettre les clefs que je vous ai confiées en partant.

CORISANDRE *feignant de ne pas entendre.*

A propos, j'oubliais de vous remercier d'une fête charmante que vous m'avez fait donner dans le parc.

RAOUL.

Osman, sans doute, s'est surpassé pour vous faire sa cour. Enfin à l'avenir vous n'en recevrez plus que je n'aie le bonheur de partager votre satisfaction.

CORISANDRE.

En vérité, seigneur, je suis flattée de......

RAOUL.

Ayez la bonté de me rendre les clefs.

CORISANDRE *devenant tremblante.*

Seigneur.... les clefs ?

RAOUL.

Vous les avez sans doute ?

CORISANDRE *avec embarras.*

Oh, oui.... certainement.... je les ai.... je dois les avoir..., je vais les chercher. (*Elle sort.*)

SCÈNE TROISIÈME.

RAOUL.

(*Il a suivi Corisandre des yeux; aussitôt qu'elle est sortie, il s'élance vers la porte du souterrain et s'aperçoit qu'elle a été ouverte; il jette un cri de rage.*)

Ah, curieuse, perfide...... monstre...... ta mort me vengera de ta désobéissance.... Je l'aimais.... j'avais le projet de la rendre heureuse.... pourquoi cette fatale curiosité a-t-elle détruit mon bonheur! (*Il se promène avec la plus vive agitation*).

SCÈNE QUATRIÈME.

RAOUL, CORISANDRE.

(Elle approche à pas lents, et en tremblant.)

RAOUL.

Vous avez bien tardé, madame, et vous paraissez émue ?

CORISANDRE.

Seigneur....c'est que je cherchais....je ne savais....

RAOUL.

Où sont ces clefs ?

CORISANDRE *pouvant à peine se soutenir.*

Les voici, seigneur....

RAOUL, *prenant les clefs.*

Je n'y vois pas celle dont vous aviez juré de ne vous point servir.

CORISANDRE *vivement.*

Juré ? non, seigneur, je n'ai point juré, vous le savez ....Un accident....

RAOUL *avec rage et ironie.*

Vous avez osé enfreindre mes ordres....vous avez ouvert cette porte, *malgré vos principes ?*

CORISANDRE.

Hélas, seigneur, j'ai cru que ce n'était qu'une simple plaisanterie, j'étais loin d'imaginer le danger..

RAOUL.

Vous avez vu comme je sais punir la curiosité?.... préparez-vous.

CORISANDRE *en larmes, se jette à ses pieds.*

Oh, seigneur, pardonnez, de grâce, pardonnez-moi ....ayez pitié....

RAOUL *la repousse durement ; elle reste étendue à terre.*

Nulle pitié pour une femme curieuse! la mort, la mort....

SCÈNE CINQUIÈME.

RAOUL, CORISANDRE, ANNE.

ANNE.

Que dites-vous cruel? quoi! vous oseriez attenter aux jours de ma sœur? sachez que c'est moi, barbare, qui ai pénétré dans ce souterrain ; et que c'est dans mes mains que la clef s'est brisée......

RAOUL, *surpris, et avec une fureur concentrée.*

Vous, madame, vous avez pénétré dans ce souterrain?

ANNE *le regarde avec fierté.*

Oui, j'ai tout vu.

RAOUL.

S'il en est ainsi, vous avez vu le sort qui vous est réservé, aussi bien qu'à votre sœur?

CORISANDRE *jetant un cri d'effroi.*

Ah, seigneur, je suis seule coupable... ..

RAOUL.

Vous l'êtes, l'une et l'autre également et vous subirez le même châtiment. Je ne vous donne qu'un quart d'heure pour vous préparer. Songez à descendre quand je vous appellerai. *(Il entre dans le souterrain dont la porte reste entr'ouverte).*

SCÈNE SIXIÈME.

CORISANDRE, ANNE.

CORISANDRE.

Ma chère sœur, ma bien aimée, plus d'espoir!.... mes frères ne viennent point....regardez à la tourelle ....ils devraient être ici.

ANNE *monte à la tourelle.*

Hélas! je ne vois personne.

CORISANDRE.

Peut-être sont-ils venus, et n'ont-ils pu entrer dans ce château.

ANNE.

J'ai un autre espoir....

CORISANDRE.

Sur quoi le fondez-vous?

ANNE.

J'ai fait remettre un billet, par Isidore, à chacun des cavaliers qui sont entrés avec Raoul, et je les ai instruits du genre de mort de leurs filles et du danger que vous courriez....

CORISANDRE.

Eh bien?

ANNE.

Isidore m'a dit qu'ils avaient porté la main sur leur épée, sans parler, et Osman a promis de ne point s'opposer à nos libérateurs.

RAOUL, *du fond du souterrain.*

Corisandre....Corisandre....il est temps.

CORISANDRE.

Un seul instant, seigneur ; encore un instant.

ANNE *toujours à la tourelle.*

Tâchons de gagner du temps.

CORISANDRE.

Mes frères n'auront pas reçu votre lettre.

RAOUL.

Corisandre, descendez, je vous l'ordonne.

CORISANDRE.

Oui, seigneur, je vais descendre !.... laissez- moi dire adieu à ma sœur....Anne, chère Anne, ne voyez-vous rien venir ?

ANNE.

J'aperçois à travers un nuage de poussière des cavaliers qui semblent fendre l'air....oh ce sont eux ; les voici ; je reconnais mes frères ! (*elle descend ; se jette dans les bras de Corisandre qu'elle embrasse étroitement*).

SCÈNE SEPTIÈME.

CORISANDRE, ANNE, RAOUL, OSMAN, ISIDORE, TROIS CAVALIERS, ET LES DEUX FRÈRES DE CORISANDRE.

RAOUL *entre, l'épée nue à la main.*

Pas un instant de plus, femmes perfides, venez, venez voir comment je punis la curiosité.

(*Les deux sœurs se tiennent toujours embrassées et se sauvent tout autour du théâtre ; elles sont poursuivies par Raoul ; et lorsqu'elles sont près de la porte*

du souterrain, les cavaliers et les frères guidés par Isidore et Osman enfoncent l'autre porte, et courent l'épée à la main sur Raoul qui entre dans le souterrain, en se défendant. On entend un cliquetis d'épées....tout-à-coup le bruit cesse; Raoul s'écrie: Ah! la curiosité d'une femme me coûte la vie: je me meurs. *Les frères de Corisandre et les cavaliers rentrent sur le théâtre; les deux sœurs se jettent dans les bras de leurs frères.*

FIN DE BARBE BLEUE.

ALINE ou L'EMPORTÉE

COMÉDIE FÉERIE,

EN QUATRE ACTES.

Personnages.

ALINE DE MONTORGUEIL

LA FÉE BELLE ET BONNE

ZÉLIA, *Institutrice d'Aline.*

MANETTE, *Suivante d'Aline.*

UNE PAUVRE FEMME, *Mère de Manette.*

UN CHARBONNIER.

La Scène se passe en France.

ALINE OU L'EMPORTÉE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLIA, MANETTE.

MANETTE *d'un ton pleureur et s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.*

Qu'elle est méchante ! Oh comme elle est méchante, non, je n'y puis plus tenir. (*Apercevant Zelia.*) Ah, madame, vous êtes précisément la personne que je désirais rencontrer ; j'ai mille choses à vous dire.

ZÉLIA *souriant.*

C'est beaucoup ; de quoi s'agit-il ?

MANETTE.

D'abord, il m'est impossible de rester plus long-temps avec Mademoiselle de Montorgueil : elle me fait trop souffrir.

ZÉLIA.

Encore une querelle ? c'est sans fin.

MANETTE.

Je pourrais, peut-être, supporter ses caprices ses mille et une fantaisies, mais pour me laisser battre ! ....

non, non, je ne le veux pas, je ne suis pas son esclave; et je veux mon congé aujourd'hui, tout de suite.

ZÉLIA.

Allons, Manette, calmez-vous d'abord, et dites-moi ce qui a pu vous mettre dans une pareille agitation; vous savez que je ne souffrirai pas que vous soyez maltraitée.

MANETTE.

Eh bien, madame, d'après l'ordre que vous m'avez donné, hier au soir, je suis entrée dans la chambre de Mademoiselle, j'ai ouvert les volets, et je l'ai éveillée; il était huit heures. Que me veut cette sotte, s'est-elle écriée, en ouvrant les yeux; à quoi bon ce bruit? j'en aurai mal à la tête toute la journée. Sortez de ma chambre, imbécille, et laissez-moi en repos.

ZÉLIA.

Il fallait lui représenter, avec douceur, que vous suiviez mes ordres.

MANETTE.

C'est bien ce que j'ai fait, madame, mais elle s'est encore plus emportée, m'a dit que je lui appartenais, et que je ne devais en recevoir que d'elle seule. Elle a insisté à ce que je refermasse les volets, parce que, disait-elle, le grand jour lui faisait mal aux yeux, et m'a ordonné de sortir; j'obéissais lorsque, dans l'obscurité, j'ai eu le malheur de renverser la petite table sur laquelle était posée cette superbe tubéreuse que la Fée Belle et Bonne a envoyée à Mademoiselle Aline; le vase a été cassé....

ZÉLIA.

J'en suis fâchée; Aline met tant de prix à tout ce qui vient de sa marraine que j'imagine, aisément, combien elle a dû être en colère; poursuivez....

MANETTE.

Ah, madame, elle s'est élancée hors de son lit, comme une furie; m'a souffletée, accablée d'injures, et m'a jeté à la tête la fleur, les morceaux du vase, et tout ce qu'elle a pu trouver sous sa main. Tenez, touchez mon front, ma tête de ce côté-ci, et puis de celui-là; je crois qu'elle m'eût tuée si je ne me fusse sauvée.

ZÉLIA.

Rien au monde n'égale la violence de son caractère! cette enfant, comblée de tous les dons de la nature et de la fortune, n'inspire que la pitié; elle ne jouit de rien et elle fait le désespoir de tout ce qui l'entoure.

MANETTE.

Elle gronde à chaque instant, pour la plus petite chose; quoiqu'on fasse pour la servir elle n'est jamais satisfaite, et son orgueil est excessif.

ZÉLIA *se parlant à elle-même.*

Elle ne veut rien apprendre, elle a toute la présomption de l'ignorance, et ne peut souffrir la plus légère contradiction, sans tomber dans des emportemens qui, souvent, donnent lieu de craindre que sa raison ne soit aliénée.

MANETTE.

Elle n'a pas une amie; car toutes ses compagnes en ont peur. Tous les domestiques la détestent....

pour moi qui ai fait tout au monde pour lui plaire, j'y renonce; je suis fatiguée de ses colères, de ses gronderies, je crois que j'aimerais mieux mendier mon pain que de la servir plus long-temps Oui, madame, je suis déterminée à m'en aller.

ZELIA.

Ne précipitez rien, Manette, songez à votre pauvre mère; je lui ai promis de vous protéger, mais il faut suivre mes conseils et ne pas quitter Aline sans ma permission.

MANETTE *lui baise la main.*

Non, ma chère protectrice, je ne ferai rien sans votre aveu; pardonnez-moi ce mouvement d'humeur qui me faisait oublier vos bontés pour moi, et pour mes chers parens!

ZÉLIA.

Je vous pardonne, Manette, et vous rends toute la justice que vous méritez; je sais combien Aline vous fait souffrir; mais encore un peu de patience, laissez-vous guider par moi.

MANETTE.

Oui, madame, je vous suis toute dévouée. Disposez de moi selon votre bon plaisir.... (*On entend sonner avec violence.*) Voilà la sonnette de mademoiselle Aline, il faut que j'y réponde; permettez....

ZÉLIA.

Non, je ne veux pas que vous alliez près d'elle en ce moment.

MANETTE *avec effroi.*

Oh, madame, je l'entends descendre; que va-t-elle dire?

ZÉLIA.

Passez dans mon appartement, et ne répondez pas à mademoiselle Aline jusqu'à ce que je vous l'aie permis. (*Manette sort.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

ZÉLIA, ALINE.

ALINE *est en robe de chambre, elle a les cheveux épars sans ordre sur son front, elle appelle Manette dans la coulisse, et entre fort en colère ; à la vue de Zélia elle éprouve un léger mouvement de honte, et bientôt s'abandonne à toute l'impétuosité de son caractère.*

ALINE.

Manette, Manette. . . .Manette. . . .de ma vie je n'ai vu pareille impertinence. . . .cette créature-là est odieuse . . . .*(Elle aperçoit Zélia.)* Ah ! pardon, Madame, je ne vous voyais pas. . . .

ZÉLIA.

Comment, Aline, d'où vient ce désordre ?

ALINE.

Je n'ai pu finir ma toilette ; depuis plus d'une heure que j'appelle et que je sonne personne ne m'a répondu. Je venais voir à la fin si mademoiselle Manette n'était pas dans cette chambre.

ZÉLIA *froidement.*

Je l'ai fait passer dans la mienne, afin de l'y faire panser des blessures que vous lui avez faites avec tout ce que vous lui avez jeté à la tête.

ALINE.

Quoi! l'insolente a eu l'audace de vous faire des plaintes? Cette fille est un monstre d'affectation, d'hypocrisie, et de méchanceté.

ZÉLIA.

Voilà des accusations bien graves; est-ce que vous ne l'avez pas frappée?

ALINE.

Le grand mal que je lui ai fait!

ZÉLIA.

Des injures, des soufflets, quelques morceaux de porcelaine, des livres jetés à la tête, sont en effet peu de chose; vous ne trouvez pas qu'il y ait de quoi se plaindre; malgré cela, beaucoup de gens auraient la faiblesse de ne pas aimer ces petites bagatelles plus que la pauvre Manette ne fait.

ALINE *avec dédain.*

Vous pouvez me persifler tant qu'il vous plaira, cela n'empêche pas que votre Manette ne soit une étourdie, une impertinente une paresseuse, très emportée, fort maladroite, qui ne fait rien de bien; en un mot, très mauvais sujet.

ZÉLIA *froidement.*

Je vais la renvoyer à ses parens; vous ne la reverrez pas.

ALINE, *avec surprise et dépit.*

Tant mieux; cependant pour aujourd'hui il faut qu'elle m'habille, à moins que vous ne veuillez me prêter votre femme de chambre?

ZÉLIA.

J'en serais bien fâchée: Sophie est d'un caractère

très doux, et si on lui manquait de respect cela pourrait la gâter.

ALINE, *avec ironie.*

Vraiment ce serait grand dommage de *manquer de respect à une femme de chambre!* (*riant*) ha, ha, ha, c'est trop plaisant.

ZÉLIA.

En quoi croyez-vous que consiste le respect?

ALINE, *toujours avec ironie.*

Je vous serai très-obligée de vouloir bien m'en instruire.

ZÉLIA.

A rendre à chacun, selon son rang, sa naissance, ou son mérite, les égards qui lui sont dus.

ALINE.

Dans quelle classe placez-vous les femmes de chambre je vous prie?

ZÉLIA.

Dans celle des honnêtes gens pauvres, pour lesquels il faut avoir les égards dus au malheur. Lorsque les domestiques remplissent fidèlement leur devoir ils ont droit à la considération et aux bons traitemens; mais il serait ridicule d'exiger la perfection que nous ne possédons pas nous-mêmes; ayons donc de l'indulgence pour les fautes involontaires.

ALINE.

Fort bien, il faut souffrir la gaucherie, l'insolence d'une femme de chambre, sans se plaindre.

ZÉLIA.

On peut la renvoyer, sans se dégrader en la maltraitant. Lorsque je prends une femme de chambre je

lui explique, autant que possible, ce que j'attends d'elle; si elle y manque, je la reprends avec douceur et fermeté; au lieu de lui dire des injures je conserve ma dignité; ainsi je ne la mets pas dans le cas de me répondre avec impertinence. Si je ne puis pas maîtriser mes passions, comment croire qu'une personne sans éducation, mon inférieure en tout, soit plus sage que moi en réprimant les siennes.

ALINE *à part.*

Quel sermon, que cela est ennuyeux! (*Tout haut*) j'ai aujourd'hui quinze ans, ma chère marraine viendra probablement me voir........il faut que je m'habille, et j'ai besoin d'une femme de chambre.

ZÉLIA.

Puisque vous ne pouvez vous passer du service des domestiques pourquoi les maltraitez-vous?

ALINE.

Ah, madame je sens combien je suis loin de la perfection!....Ayez la bonté de m'envoyer ma femme de chambre, ou la vôtre, car je ne puis me passer de quelqu'un, et il faut que je m'habille.

ZÉLIA.

Faites comme vous pourrez, je ne m'en mêle point; mais vous n'aurez ni Manette ni Sophie aujourd'hui. (*Elle sort*).

SCÈNE TROISIÈME.

ALINE.

(*Seule tantôt assise, tantôt debout, très agitée, frappant du pied avec impatience.*)

ALINE.

Et on se plaint de mon humeur?....qui n'en aurait pas à ma place? je suis contrariée, haïe, détestée de tout le monde, traitée comme un enfant à la lisière, et j'ai quinze ans! On ne me montre pas la moindre bonté, la plus petite complaisance....point de justice, enfin.... Que je suis malheureuse!......Je voudrais être morte! Oh pourquoi, pourquoi suis-je au monde! (*Elle pleure, et bientôt se relève avec orgueil*). On voudrait me gouverner? oh je leur montrerai que je ne suis pas un enfant....je pourrais tuer cette insolente Manette qui.... ose se plaindre de moi? n'est-il pas honteux que Madame Zélia supporte et encourage de pareilles impertinences! ......oh, c'est trop fort; je me vengerai; ma marraine le saura. Je sortirai de cette odieuse maison où je suis contrariée sans cesse, où je n'éprouve que du chagrin... je pourrais être bonne....bien bonne même....mais on me pousse à bout.... (*On entend au-dessous des fenêtres des gémissemens*).

SCÈNE QUATRIÈME.

ALINE, UNE PAUVRE FEMME.

LA PAUVRE FEMME.

Je n'en puis plus!. . .non, je ne puis aller plus loin. . . .

ALINE, *écoute, s'avance vers la croisée, et en passant devant une glace, observe le désordre de sa toilette.*

Comme je suis faite !. . . .et personne pour m'habiller . . . .On est bien à plaindre de ne pouvoir se passer de domestiques. (*Elle ouvre la croisée*) Que voulez-vous, bonne femme ?

LA PAUVRE FEMME.

Oh, qui que vous soyez, ayez compassion de ma détresse; j'ai perdu mon chemin, et je suis épuisée de fatigue.

ALINE.

Pauvre créature! montez l'escalier à droite, ma bonne mère, et je vais vous ouvrir. (*Elle ouvre la porte*) entrez. . . . tenez (*avançant une chaise*) asseyez-vous .,. . . . (*lui donnant sa bourse*) et prenez cela, c'est tout ce que je possède. A present, contez-moi toute votre histoire : vous avez eu beaucoup de malheurs, n'est-ce pas?

LA PAUVRE FEMME, *voulant d'abord rendre la bourse.*

Oui, mademoiselle ; mais reprenez cette bourse, c'est beaucoup trop, la moindre bagatelle, ou un peu de pain me suffira ; je ne dois pas être éloignée du but de mon

voyage, et une fois arrivée, j'espère....ou plutôt je suis sûre, de trouver des ressources.

ALINE.

Gardez, gardez cet argent qui pourra vous être plus utile qu'à moi, qui n'ai besoin de rien, seulement je suis curieuse, à ce qu'on dit, ainsi racontez-moi vos aventures.

LA PAUVRE FEMME.

Hélas, mademoiselle, je n'ai jamais eu d'aventures; et c'est la première fois que j'ai quitté mon village depuis ma naissance. Mon pauvre mari est devenu perclus de tous ses membres, à la suite d'une violente fièvre qu'il eut au temps de la moisson; pendant sept ans je l'ai soutenu avec le produit de mon rouet. Une fille chérie m'aidait dans mon travail et me secondait dans les soins que je rendais à son père, malheureusement il survint une mauvaise année; l'ouvrage manqua nous fîmes des dettes, et il fallut me séparer de ma chère Manette.

ALINE *avec surprise.*

Manette?....poursuivez....qu'est-elle devenue?

LA PAUVRE FEMME.

Par les soins d'une dame bienfaisante, qui m'a toujours protégée, elle fût placée auprès d'une demoiselle de qualité, où sans doute elle est heureuse. Qui pourrait ne pas aimer ma chère Manette?

ALINE *à part, et en riant.*

Si la bonne femme savait comment je l'ai traitée ce matin, que dirait-elle?

LA BONNE FEMME.

Elle est si sage, si douce, si obéissante, elle a tant de piété, que Dieu la bénira pour l'amour qu'elle porte à

ses pauvres parens ! Croiriez-vous, mademoiselle, qu'elle nous a fait passer régulièrement tout ce qu'elle gagne ? jamais, non jamais il n'y eut une meilleure fille.

ALINE.

C'est bien, j'approuve fort cette conduite ; et votre mari est-il en meilleure santé ?

LA PAUVRE FEMME.

Je l'ai perdu !......(*elle essuie ses larmes*) pendant les derniers six mois de sa maladie je n'ai pu travailler ; les frais qu'il m'a fallu faire, et enfin ceux de son enterrement ont épuisé toutes mes ressources ; sans l'espoir de revoir la meilleure, la plus tendre des filles j'aurais succombé sous le poids de mes chagrins; mais Dieu m'a laissé ma pauvre Manette, et je veux vivre pour l'aimer, et la bénir.

ALINE.

Mais, ma bonne femme, si vous n'avez pas les moyens de vivre seule, comment ferez-vous quand vous aurez votre fille avec vous.

LA PAUVRE FEMME.

Mes voisines, les fermières, m'ont toutes promis de l'ouvrage pour elle, et pour moi. Cette chère fille est une excellente couturière, elle n'est pas paresseuse, et quand nous travaillerons, l'une auprès de l'autre je recouvrerai le courage qui me manque loin d'elle.

ALINE, *à part*.

Pauvre femme, son attachement pour sa fille m'attendrit....et puis cette pauvre Manette a vraiment des qualités....(*Tout haut*) où demeure votre fille ?

LA PAUVRE FEMME.

A Belrive, chez Madame Zélia qui est l'institutrice de

Mademoiselle de Montorgueil dont ma fille est femme de chambre.

ALINE.

Vous serez donc bien contente de revoir Manette ?

LA PAUVRE FEMME.

Ah, mademoiselle, en l'embrassant j'oublierai toutes mes peines.

ALINE *courant vers la porte.*

C'est un bonheur que je veux vous donner, et dont il faut que je sois témoin ; Manette ?....Manette, venez, venez vîte ; dépêchez-vous.

ZÉLIA *sans être vue.*

Manette n'est point ici, il est inutile de l'appeler.

ALINE *reprenant toute sa colère et dans son transport renversant table, chaise, et tout ce qui se trouve sur son passage.*

Quoi, partie sans me voir ?....abominable créature ! ....j'en suis fâchée, bonne femme, mais votre fille n'est pas du tout ce que vous croyez : c'est un monstre d'ingratitude......un mauvais sujet........Je ne veux ni la revoir ni entendre parler d'elle. (*Elle sort furieuse.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

LA PAUVRE FEMME, MANETTE.

(*Manette ouvre la porte avec précaution, aperçoit sa mère, s'élance dans ses bras avec un cri de joie*).

MANETTE.

Ah ! ma mère, ma bonne, ma chère mère, c'est vous ? (*Elle observe ses vêtemens de deuil*) mon pauvre père !

LA PAUVRE FEMME.

Il est délivré des peines de ce monde, mon enfant !

(*Elles restent quelques momens enlacées dans les bras l'une de l'autre en pleurant, la pauvre femme essuie ses larmes, et s'efforce de vaincre sa douleur*).

Tu m'es rendue, chère enfant, et tu es maintenant l'unique objet de mon affection. Toi seule m'attache encore à la vie...... (*Manette l'embrasse à plusieurs reprises.*) Serait-ce ta jeune maîtresse qui sort d'ici ?

MANETTE.

Je suppose que oui : car j'ai cru l'entendre.

LA PAUVRE FEMME.

Avec la figure d'un ange, l'âme noble et sensible, elle semble être privée de la raison.

MANETTE, *souriant*.

A peu près ; comment lui avez-vous parlé ?

LA PAUVRE FEMME.

Hélas, mon enfant je ne savais pas être si près de toi ; épuisée de fatigue.... et de faiblesse...... j'ai imploré sa compassion......

MANETTE.

Oh ciel ! ma mère réduite à demander l'aumône !.... tandis que moi, dans l'abondance, j'osais murmurer et me trouver malheureuse ! (*Elle pleure*).

LA PAUVRE FEMME.

Ne t'afflige pas, ma chère fille, tu n'as rien à te reprocher. Ne m'as-tu pas envoyé ton argent ? tu ne pouvais faire plus. Je ne rougis pas de ma misère ; n'en rougis pas non plus, puisqu'elle n'est pas le fruit d'une mauvaise conduite. Ta jeune maîtresse a paru d'abord sensible à mes chagrins qu'elle m'a obligée de lui raconter, après m'avoir donné cette bourse. Quand elle a su que j'étais ta mère elle a voulu nous réunir, t'a appelée d'un air joyeux, mais quelqu'un lui ayant répondu que c'était inutile et que tu n'étais plus ici, il lui a pris un accès de démence qui m'a fait frémir......Vois comme elle a tout renversé !......Votre fille est un monstre, a-t-elle dit, un mauvais sujet....je ne veux plus en entendre parler.

MANETTE, *souriant*.

Soyez tranquille, ma mère, je ne mérite pas de pareils noms.

LA PAUVRE FEMME.

Tu serais bien changée !

MANETTE.

Venez voir madame Zélia, elle me rendra justice.

LA PAUVRE FEMME.

Je n'en doute pas ; mon cœur te justifie d'avance et me dit que tu n'as pas cessé de mériter toute ma tendresse. (*Elles sortent en se tenant embrassées.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*La Fée doit sortir de la dernière coulisse sur l'avant-scène, et ne paraître qu'au moment où Zélia prononce son nom*).

LA FÉE, ZELIA.

ZÉLIA, *se parlant à elle-même.*

Malgré tous ses défauts Aline n'est pas dépourvue de sensibilité!....Donner tout ce qu'elle possédait à cette pauvre femme, était une action généreuse et la preuve d'un bon cœur. Mais qui pourra jamais vaincre ce caractère fougueux, altier, que la plus légère contradiction irrite ? cet orgueil intractable destructeur des talens, de toutes les vertus ?. ..La Fée Belle et Bonne, avec tout son pouvoir n'y réussirait pas.

LA FÉE.

Je l'entreprendrai néanmoins, ma chère Zélia.

ZÉLIA *s'incline avec le plus profond respect.*

Ah, madame, que je me félicite du bonheur de votre présence ! Jamais je n'eus tant besoin de vos conseils. Dans la perplexité où me jette le caractère de mademoiselle Aline, vous seule pouvez me guider.

LA FÉE.

Je sais toute la peine qu'Aline vous a donnée, ma chère Zélia, mais apprenez un mystère qu'il ne m'était pas permis de vous révéler jusqu'à ce jour. Lorsque je fus appelée à la naissance de cette enfant je trouvai

qu'une de mes sœurs, la Fée *Présomption*, m'avait devancée. La Princesse de Montorgueil qui ne s'était occupée que du plaisir de la recevoir ne m'eut pas plutôt aperçue qu'elle m'accueillit avec des transports de joie et d'amitié auxquels je ne répondis que par la promesse de lui accorder trois souhaits pour Aline. Cette mère imprudente demanda, *l'esprit*, *les grâces* et *la beauté*; je les lui donne, dis-je aussitôt; et moi, ajouta Présomption, piquée de ne pas avoir été consultée la première, je la doue d'une violence de caractère, et d'un orgueil qui rendront les dons de ma sœur inutiles.

ZÉLIA.

Ah! ce n'est que trop vrai! Que je plains cette pauvre enfant.

LA FÉE.

Je regardai ma sœur avec tant de douceur et d'amitié, qu'elle rougit de son emportement. Cependant, continua-t-elle, si dans quinze ans, à pareil jour, on peut la réduire volontairement à remplir les emplois les plus bas, à reconnaître ses torts, à abjurer mon *pouvoir*, elle rentrera sous celui de *Belle et Bonne*; mais souvenez-vous, ma sœur, me dit-elle, qu'Aline doit ignorer nos dons et que ce secret ne doit pas être révélé jusqu'à ce qu'elle ait complété sa quinzième année. A ces mots elle disparut et je m'emparai de l'enfant.

ZÉLIA.

C'est aujourd'hui donc que l'épreuve doit avoir lieu?

LA FÉE.

Oui; quoique sans pouvoir sur ses actions je fis consentir ses parens à vous la confier, dans l'espoir que votre douceur modérerait cette fougue indomptable, et ce ter-

rible orgueil, dons pernicieux de Présomption; au moyen d'un miroir magique, j'ai suivi tout le cours de l'éducation que vous lui avez donnée, et je n'ai qu'à me louer de vos soins.

ZÉLIA.

Ah, madame, Aline a tant de défauts!....

LA FÉE.

Oui, mais elle a le cœur excellent; vous avez cultivé cette sensibilité d'où il peut naître des vertus essentielles; il n'était pas en votre pouvoir de vaincre des défauts qui étaient l'effet d'un charme plus puissant que vos raisonnemens. Enfin le jour est arrivé où je puis tenter une épreuve qui, si elle réussit, rendra Aline telle que nous désirons qu'elle soit. Quel plaisir j'éprouverai alors à la rendre à la Princesse sa mère.

ZÉLIA.

Votre pouvoir est grand, madame, j'ose tout en attendre.

LA FÉE.

Hélas si j'échoue, cette pauvre enfant sera pour toujours sous l'empire de Présomption....Appelez Aline, ma chère Zélia, et laissez-nous seules. (*Zélia s'incline et sort.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

LA FÉE.

O Aline, infortunée Aline que je te plains! si tu ne profites de ce jour pour abjurer le pouvoir sous

lequel tu gémis, tu seras perdue pour tes parens dont tu pourrais faire le bonheur, pour la société dont tu serais l'ornement, et ta vie ne sera qu'nn tissu d'infortunes. Tel est l'arrêt du destin ! Oh ! que ne m'est-il permis de te faire voir le bonheur qui est en ton pouvoir, et que peut-être tu vas rejeter pour toujours! ......Ne perdons pas courage ; le pouvoir de Présomption est grand, sans doute....Cependant celui de la bonté peut....oh ! doit l'emporter.

SCÈNE TROISIÈME.

LA FÉE, ALINE.

ALINE.

(*Elle est encore en négligé ; ses cheveux seuls sont arrangés avec soin. Elle court se jeter dans les bras de la Fée.)*

Ah ! ma chère marraine, que vous êtes bonne d'être venue....

LA FÉE.

Te féliciter sur tes quinze ans ? c'est une chose toute simple, ma fille. Tu sais que je t'aime et que tout ce qui te fait plaisir m'intéresse.

ALINE, *avec sensibilité.*

Vous êtes aussi tout ce que j'aime le plus au monde, et l'unique amie que je possède. Vous avez tant de bonté, tant d'indulgence, que près de vous je me sens meilleure ; loin de vous, au contraire, je suis sans courage. Oh, que ne puis-je passer ma vie avec vous ! (*Elle lui baise les mains.*)

LA FÉE.

Zélia me remplace dans les soins que demande ton éducation.

ALINE *mettant la main sur son cœur.*

Oui, mais personne ne peut vous remplacer là.

LA FÉE, *d'un air caressant.*

N'es-tu pas heureuse avec Zélia ?

ALINE.

Je ne puis l'être qu'avec vous seule.

LA FÉE *à part.*

Son affection me touche. (*Haut.*) aurais-tu quelque plainte à me faire contre Zélia ?

ALINE.

Non, ma chère marraine, cependant....elle n'est pas vous, et c'est avec vous seule que je voudrais passer ma vie.

LA FÉE.

Je t'aime avec la plus vive tendresse, chère enfant, mais pour ne pas nous quitter, il faudrait que tu devinsses Fée.

ALINE *tristement.*

Cela est donc impossible !

LA FÉE.

Pas absolument impossible......

ALINE, *vivement.*

Que voulez-vous dire, ma chère marraine ? est-ce que je pourrais devenir Fée ? obtenir un pouvoir pareil au vôtre ?.... Oh ! vous plaisantez sans doute.

LA FÉE.

Pas du tout, mon enfant ! cependant il faut que tu saches que rien ne s'apprend sans peine ; l'art de la Féerie exige une patience extraordinaire, et toute

la persévérance imaginable; en outre, un empire sur ses passions qui ne s'acquiert que par de longues et difficiles épreuves.

ALINE, *au comble de la joie.*

Je les soutiendrai, j'en suis sûre. Oh, quand il s'agit d'être Fée, d'acquérir le pouvoir de commander aux élémens même, d'exceller dans tous les arts d'agrément. . . . de pouvoir faire du bien à toutes les bonnes gens ! . . . . que ne supporterait-on pas ? oh ! quel bonheur, quel bonheur !

LA FÉE.

Oui, ton pouvoir sera égal au mien.

ALINE.

Oh, comme je serai heureuse !

LA FÉE.

Eh bien, il faut faire un noviciat. . . .

ALINE.

Commençons-le dès aujourd'hui : vous verrez comme je serai docile ! . . . . je brûle d'être Fée !

LA FÉE.

Je vais donc te transporter dans mon palais, afin de t'instruire dans les mystères de notre art.

ALINE, *lui baisant les mains avec respect.*

Partons tout de suite, ma chère marraine. Que vous êtes bonne ! comme je vous aime ! Venez, venez.

LA FÉE.

Je vois que tu es pressée ; mais les Fées ne voyagent pas comme de simples mortelles. Je vais commander ma voiture.—(*Elle étend sa baguette magique du côté de la fenêtre ; Aline observe attentivement tout ce qu'elle fait, et témoigne sa surprise, et sa joie.*)

ALINE.

Quoi, ces nuages avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, descendent sur la terre?.... ils s'entrouvrent! .... Que vois-je? Un char magnifique attelé de paons sort de ces nuages.... Est-ce là votre voiture, ma chère marraine.

LA FÉE.

Oui, ma fille, ce char va nous transporter en moins de vingt minutes à deux mille lieues d'ici.

ALINE.

On ne peut voyager avec plus de célerité assurément. Planer dans les airs, voir les royaumes....le monde entier sous ses pieds!.... quel plaisir! Désirer, et avoir à l'instant même une pareille voiture? quelle puissance! et je posséderai ce pouvoir?.... qu'il me tarde d'être Fée!.... Je me sens capable de subir toutes les épreuves nécessaires.... venez, venez, ma chère marraine.

LA FÉE, *en souriant.*

Est-ce que tu n'auras pas peur que la voiture ne verse?

ALINE.

Avec Belle et Bonne je n'ai peur de rien.

LA FÉE.

Ton courage m'enchante, partons. (*La fenêtre s'ouvre, la Fée et Aline sortent et sont supposées monter dans le char.*)

ACTE TROISIÈME.

(*Jardins du Palais de la Fée; sur la droite du theâtre est la Statue d'une jeune fille qui est enveloppée d'une draperie, et qui tient une guirlande à la main. Aline magnifiquement parée, avec une grande profusion de diamans; elle tient une baguette magique.*).

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE, LA STATUE.

ALINE.

Tu peux commander en reine dans ce palais, m'a dit ma marraine, en me remettant cette baguette mystérieuse. Mes sujets, quoiqu'invisibles, seront soumis à tes moindres volontés, tant que tu conserveras ce signe du pouvoir dont je t'investis. Garde-toi de t'en désaisir, ou de franchir les mûrs de cette enceinte, hors de laquelle tu ne rencontrerais que malheurs! Souviens-toi que, pour parvenir à la puissance suprême il faut d'abord savoir vaincre ses passions,

"Qui sait se posséder peut commander au monde"*

A ces mots, ma chère marraine m'a laissé méditer sur ces paroles, mais sans un seul être auquel je pusse communiquer mes réflexions. Pour passer le temps j'ai

* Voltaire, Adélaïde du Guesclin.

souhaité pouvoir me parer ; aussitôt j'ai vu paraître la plus jolie toilette couverte de fleurs, de parfums, de bijoux, de diamans et de mille colifichets plus charmans les uns que les autres ; avec tant de belles robes je n'ai eu que l'embarras du choix. Il me semble que celle-ci n'est pas de mauvais goût ?. . . . les Fées seules peuvent faire quelque chose d'aussi merveilleux ! (*Elle se promène en cueillant des fleurs dont elle compose un bouquet ; arrivée près de la Statue elle s'appuie sur le piédestal, soupire et paraît ennuyée.*) Ce palais, ces jardins sont superbes. . . . et silencieux comme la mort ! . . . . à quoi bon, ces fleurs. . . . et cette brillante parure, puisque personne ne peut l'admirer (*elle soupire*). Oui, c'est fort beau. . . . mais fort triste. (*Elle tourne autour de la statue, et de sa baguette en touche la guirlande.*) Ces roses paraissent d'un naturel. . . . je voudrais les voir de près. (*La guirlande tombe à ses pieds.*) Quel prodige !. . . . (*Elle ramasse la guirlande, la considère quelques instans, relève sa baguette sur la Statue.*) Cette draperie est trop lourde ! (*La draperie tombe ; mouvemement de surprise et de joie.*) Belle fille anime-toi. . . . (*La statue s'anime lentement, et par degrés Aline par ses gestes exprime tout le plaisir qu'elle éprouve.*) Descends et viens causer avec moi.

LA STATUE.

De bien bon cœur, madame, car j'ai gardé un long silence ! Grace au ciel, vous venez de mettre fin au supplice le plus cruel que jamais Fée ait pu imaginer.

ALINE.

Je suis ravie de vous avoir obligée. Quel est votre nom, d'où vient que vous étiez Statue ?

LA STATUE.

Mon nom est Insouciance. J'ai quelques centaines d'années quoique je vous parais jeune; et je ne dois jamais vieillir, ni mourir.

ALINE.

Voilà un bien bel avantage!

LA STATUE.

Pour l'égoïsme peut-être, mais, survivre à tout ce qui fût cher, se trouver isolé au milieu de la foule, sans liens, sans appui, quel triste sort!

ALINE.

Il est vrai que le temps nous enlève bien plus qu'il ne nous donne!.... mais comment avez vous été réduite à la situation dans laquelle je vous ai trouvée?

LA STATUE.

Hélas, madame, j'étais belle, mais insensible à tout ce qui ne se rapportait pas à moi personnellement. Les arts, les sciences, toute espèce d'instruction, m'étaient en horreur. Despote à l'excès, je ne connaissais de lois que ma volonté, tandis que je ne pouvais m'assujetir à celle des autres.

ALINE *à part.*

Je comprends cela à merveille.

LA STATUE.

L'orgueil, la vanité, l'ostentation, l'égoïsme diri geaient toutes mes actions; je n'aimais que moi....je rapportais tout à moi. La Fée dont j'étais protégée, après avoir essayé tous les moyens qu'elle crut propres à me corriger, me transporta dans ce jardin, où me touchant de sa baguette magique, elle prononça ces mots: " Cœur insensible, reste caché sous le marbre

dont tu es l'emblême; exposé à toutes les intempéries des saisons, tu conserveras la faculté de voir, d'entendre. Puisses-tu te repentir."

ALINE.

Quel terrible châtiment! cela fait frémir.

LA STATUE.

Et le silence qu'il m'a fallu garder? imaginez ce que j'ai souffert.

ALINE.

Infortunée, que je vous plains.

LA STATUE.

"Tu resteras sur ce piédestal, poursuivit la Fée, jusqu'à ce qu'une jeune beauté plus fière, plus orgueilleuse, et plus emportée que toi mette fin au charme dont je t'environne, et te remplace." A ces mots je me trouvai fixée là; *(montrant le piédestal)*, je voulus parler .... prier.. . demander grâce.... ma langue devint immobile, et sous l'apparence du marbre je conserva toutes les facultés de l'âme.

ALINE, *réfléchissant et se parlant à elle-même.*

Dieux! si c'était moi qui dût la remplacer! Zélia dit que je suis égoïste, orgueilleuse, fière, emportée.... Mais elle exagère sans doute. Je suis vive, ce n'est pas un mal; et si je n'étais contrariée sans cesse dans tous mes goûts, qu'on fit ce que je demande et qu'on ne me tourmentât point, je serais douce comme un ange; c'est bien sûr. (*Elle tombe dans une profonde rêverie, et par un jeu muet exprime ses doutes, ses craintes, enfin elle se tourne vers la Statue et lui dit tristement:*) Combien de temps avez-vous passé dans ce jardin?

LA STATUE.

Plus de deux cents ans, madame, de loin en loin

quelques jeunes personnes ont visité ces lieux; aucune probablement ne me surpassait en défauts, et depuis long-temps je n'avais plus d'espoir! Vous avez paru, à votre approche une douce chaleur a passé dans tous mes sens; c'était le prélude de mon retour à la vie: je me suis trouvée sensible. Eclairée par le malheur, je veux désormais être indulgente pour les fautes d'autrui, sévère pour les miennes. Je vous rends grâces d'avoir brisé le charme qui me retenait captive. Puisse mon exemple vous instruire, et vous préserver du châtiment que j'ai subi. Evitez un pareil sort il en est encore temps.... Mais, prenez-y garde....*(Elle montre le piédestal et disparaît du même côté, après avoir salué Aline.*

SCÈNE DEUXIÈME.

ALINE.

Arrêtez, de grâce.... Elle ne m'écoute pas!.... Je ne la vois plus!.... C'est moi qui ai détruit cet enchantement cruel!.... Quoi! ma marraine ne m'aurait transportée dans ce triste palais que pour m'y faire subir les plus affreux des supplices? Oh ciel....quelle clarté! ....il faut fuir à l'instant même, et me dérober à son pouvoir....

(Elle se trouve près du piédestal, saisie d'horreur et d'effroi, elle abandonne sa baguette magique, qui se trouve arrêtée dans les plis de la draperie tombée de dessus la Statue. Elle fuit en jetant des cris qui se prolongent de loin en loin après qu'elle a disparu et qui laissent prévoir quelque catastrophe terrible.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre est obscur et représente une forêt sur le bord de laquelle est une pauvre cabane dont on voit l'intérieur. A la porte de la cabane est un banc sur lequel Aline se laisse tomber en poussant un léger cri. Elle est vêtue d'une robe de bure, elle a les cheveux épars, mouillés par la pluie.)

ALINE.

Ah!....où suis-je? la fatigue, l'obscurité, l'horreur de cette nuit épouvantable....tout semble conspirer contre moi! Oh mort....viens....viens finir mes maux, je t'implore comme le bien des infortunés!.... Qu'ai-je fait pour être si malheureuse? j'ai fui, je me suis dérobée au pouvoir d'une Fée cruelle qui méditait le plus affreux châtiment....quel crime ai-je commis pour subir cette horrible métamorphose. Devenir statue! ....et comme l'infortunée que j'ai délivrée, gémir des siècles sous une enveloppe de marbre? ...non, j'aime mieux mourir; la vie m'est odieuse! (*Elle pleure.*) A peine ai-je eu franchi les mûrs du jardin qu'il m'a semblé que cet affreux palais s'écroulait au milieu du cahos de tous les élémens confondus!....des mains invisibles me dépouillaient de cette parure brillante dont j'étais revêtue; la terre tremblait sous mes pas, je tombais de

précipice en précipice, sans pouvoir trouver la mort que je désirais....(*On entend les mugissemens d'un animal féroce.*) Ah, ciel.....le hurlement d'un monstre....que vais-je devenir? (*Les mugissemens redoublent.*) Au secours .... au secours!....

SCÈNE DEUXIÈME.

ALINE, UN CHARBONNIER.

LE CHARBONNIER *chante sans être vu, et ne paraît qu'au dernier vers de sa chanson. Il a une lanterne à la main.*

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Tenons-nous comme nous sommes.
Si nous sommes bien, tenons-nous y;
Peut-être ailleurs serions-nous pis.

ALINE.

Qui que vous soyez prenez pitié de moi: je suis égarée, faible, mourante....

LE CHARBONNIER.

Qui va là? une femme?

ALINE.

Oui, une femme bien malheureuse, qui ne sait où passer la nuit.

LE CHARBONNIER. *Il l'examine avec sa lanterne.*

Parbleu, vous la passerez chez moi si vous voulez. Par quel hasard êtes-vous seule? que faites-vous au milieu de cette forêt à l'heure qu'il est. Ne craignez-vous pas l'orage et les bêtes féroces.

ALINE.

Oui, sans doute, et j'implore votre compassion; prenez pitié de moi.

LE CHARBONNIER.

De tout mon cœur; il serait grand dommage que vous fussiez dévorée par les loups; je n'ai qu'une chaumière, mais vous y serez bien venue.

ALINE.

Je vous récompenserai, soyez-en sûr.

LE CHARBONNIER.

J'y compte bien; cependant, ma mignonne, je voudrais savoir comment vous avez pu vous exposer à tant de dangers? où alliez-vous? que cherchiez-vous?

ALINE.

Cessez ces questions, je vous prie, et respectez mon malheur.

LE CHARBONNIER.

Volontiers; cependant comme je veux bien vous donner l'hospitalité, il me semble que ma curiosité n'est pas trop déplacée!.... enfin donnez-moi le bras que je vous conduise d'abord chez moi; nous nous y expliquerons plus à notre aise.

ALINE, *avec hauteur et refusant son bras.*

Si vous connaissiez mon rang et ma naissance vous me parleriez avec moins de familiarité.

LE CHARBONNIER.

Par-là-sambleu, la belle, je me soucie fort peu de votre rang; ma naissance vaut bien la vôtre, et je ne croyais pas vous manquer de respect en vous offrant mon bras.

ALINE.

Qui êtes-vous donc ?

LE CHARBONNIER.

Honnête homme, d'abord, et ensuite charbonnier de père en fils depuis plus de cent ans. Toujours gai, toujours content, je n'ai jamais éprouvé qu'un petit chagrin ; c'est celui d'avoir perdu ma femme ; mais vous voilà, vous me plaisez, ma perte peut se réparer.

ALINE.

Quoi ! vous pensez que ?. . . .

LE CHARBONNIER.

Que je vous ferai maîtresse de mon logis ; mes ouvriers seront à vos ordres comme aux miens, et pourvu que vous soyez douce, de bonne humeur, complaisante, attentive à me plaire, et que vous n'oubliez jamais le respect qu'on doit à son mari, vous serez heureuse comme une petite reine ; allons, venez, mignonne.

ALINE *avec hauteur.*

Moi ! votre femme ?

LE CHARBONNIER.

Pourquoi pas, je vous prie ?

ALINE.

C'est impossible, bon homme.

LE CHARBONNIER, *la contrefaisant.*

Comment, c'est impossible, bon homme. . . . Par la sambleu je suis en effet bon homme de vouloir m'abaisser à épouser une mijaurée qui fait la dédaigneuse, quoi qu'elle soit sans asile, et que je ne sache d'où elle vient, et pourquoi je la trouve seule dans une forêt au milieu de la nuit. Après tout je vous faisais beaucoup d'honneur, et peut-être plus que vous ne méritez.

ALINE *à part.*

Le vilain homme ! comme il est impertinent. Oh que vais-je devenir !

LE CHARBONNIER.

Etes-vous mariée ?

ALINE.

Que vous importe ?

LE CHARBONNIER.

Il faut bien que je le sache, puisque je pense à vous épouser.

ALINE, *à part.*

Quelle horreur ! moi, la femme d'un pareil rustre !

LE CHARBONNIER.

Pourquoi cet air de dédain, s'il vous plaît ? Je crains, ma mie, que vous ne soyez un peu impertinente. Finissons ; voulez-vous être ma femme ou non ?

ALINE.

Non, assurément.

LE CHARBONNIER.

Eh bien, vous serez ma servante.

ALINE.

Votre servante ?

LE CHARBONNIER.

Sans doute, il faut bien être utile à quelque chose, pensez-vous que je puisse vous nourrir à ne rien faire ?

ALINE.

Vous êtes bien grossier.

LE CHARBONNIER.

Pas du tout ; vous êtes en mon pouvoir, et mes propositions sont très honourables.

ALINE.

Ecoutez-moi, et prenez pitié de mon malheur. Je suis de condition, et riche ; conduisez-moi chez mon institutrice à Belrive vous serez bien récompensé, soyez en sûr.

LE CHARBONNIER.

C'est précisément parce que je soupçonnais que vous étiez* de condition que je vous proposais d'entrer chez moi ; vous y seriez bien et vous finiriez par m'aimer, j'en suis sûr. Mais où est ce Belrive où vous voulez que je vous conduise ?

ALINE.

Tout près de Paris.

LE CHARBONNIER.

De Paris ? je ne connais pas de village de ce nom.

ALINE.

Comment un village ? c'est la capitale de la France. Dans quel pays êtes-vous donc ? Quel est le nom de cette forêt ?

LE CHARBONNIER.

Vous êtes dans la plus belle forêt de l'Asie, à dix lieues de Bagdad, et comme personne jusqu'à présent n'a pensé à me disputer ce domaine, j'y suis Roi. Je commande à une douzaine de bons garçons que je paie et qui m'obéissent, sans jamais disputer mes ordres.

ALINE, *tristement.*

Je ne suis pas en France ! ! !

LE CHARBONNIER.

Eh non, vous dis-je ; mais terminons, puisque vous ne

* De condition s'emploie souvent pour exprimer le mot noble, mais le charbonnier l'applique au mot domesticité.

savez où aller, que vous ne voulez pas être ma femme, voyons si vous êtes capable d'être ma servante.

ALINE.

Oh ciel ! à quoi suis-je réduite !

LE CHARBONNIER.

Je ne suis pas exigeant, je vous assure ; il faudra seulement que vous soyez propre, obéissante, industrieuse, et surtout que vous ne raisonniez point.

ALINE, *soupirant*.

Ah ! que vais-je devenir !

LE CHARBONNIER.

Vous savez faire un peu de cuisine sans doute ? C'est que tel que vous me voyez, je suis un peu friand. J'aime une bonne soupe au choux avec du lard, ou bien une soupe à l'ognon ; un plat de trippe, des harengs-saur ! quelquefois un gigot à l'ail ; mais cela, seulement pour les grandes fêtes, quand je régale mes ouvriers. Vous savez traire n'est-ce pas ? J'ai une vache dont il faudra prendre bien soin.

ALINE, *pleurant*.

Par pitié, soyez sensible à mon malheur....Oh, si vous saviez qui je suis....

LE CHARBONNIER, *l'interrompant*.

Vous êtes ?....une jolie fille ; j'avais envie de vous épouser ; vous ne le voulez pas ; et vous ne savez que devenir ; je vous propose d'être ma servante, ce qui est certainement bien honnête de ma part ; je vous instruis de ce que vous aurez à faire ; il me semble qu'on ne peut pousser la bonté plus loin, et que vous devez m'être fort obligé.

ALINE.

Mais, monsieur, je ne suis pas servante. Je ne sais pas....

LE CHARBONNIER.

Corbleu, mademoiselle, vous apprendrez. (*On entend hurler*), préférez-vous que je vous abandonne, au risque d'être dévorée cette nuit par quelque tigre ?

ALINE.

Fatale imprudence... à quoi m'as-tu exposée !....

LE CHARBONNIER.

Vous savez coudre sans doute ? il faudra racommoder mon linge avant de le blanchir pour éviter que les trous ne s'agrandissent; au surplus, je suis propre. Tenez, voilà une paire de bas que je n'ai porté que trois semaines et qui ont besoin d'une petite reprise. (*Il montre ses bas qui sont troués du haut en bas*). Venez, entrons chez moi, vous me les raccommoderez de manière à ce que je puisse les mettre un mois de plus : car s'il est bon d'être propre il ne faut pas être extravagant !

ALINE.

Soyez généreux, n'abusez pas du malheur qui m'a conduit ici; je vous le répète, je ne suis pas faite pour être servante.

LE CHARBONNIER.

Vous vous ravisez donc? tant mieux : je préfère aussi de vous avoir pour femme.

ALINE *avec effroi.*

Non, non, vous vous trompez, seulement je vous supplie....

LE CHARBONNIER.

De quoi ? il faut m'épouser, ou me servir; si non, je

vous abandonne. *(On entend hurler, le charbonnier feint de s'en aller.)*

ALINE, *vivement, avec effroi.*

Arrêtez, arrêtez, je serai votre servante; j'y consens; entrons chez vous.

LE CHARBONNIER *la fait entrer chez lui.*

A la bonne heure. Quel singulier choix! Je ne m'y attendais pas. Enfin, chacun son goût; je ne lui plais pas, à ce qu'il parait, j'en suis fâché: car elle me plait bien à moi. Ça, il est tard, vous n'avez pas soupé je suppose? ni moi non plus. J'ai du lard, des œufs, vous allez me faire une omelette, mais comme vous ne connaissez pas la maison, et qu'il fait nuit, je vais chercher un fagot pour faire du feu; en attendant, prenez ce balai et balayez cette chambre; il est temps qu'il y ait une femme ici: car tout est sans dessus dessous; les hommes n'entendent rien aux affaires de ménage. *(Il allume la chandelle, prend sa lanterne et sort.)*

SCÈNE TROISIÈME.

ALINE.

J'ai mérité mon sort!....Ah! que n'ai-je suivi les conseils de mon institutrice, et ceux de ma chère marraine.... Je ne serais pas réduite à la servitude! Aline de Montorgueil servante d'un charbonnier!!!....Enfin, je ne puis réparer mes fautes qu'en m'acquittant avec douceur et exactitude des nouveaux devoirs qui me sont imposés malgré ce qu'ils ont de bas et de pénible! *(Elle com-*

mence à balayer maladroitement d'abord, et persiste jusqu'à ce qu'elle réussisse.) Cela n'est pas aussi facile que je croyais ; le temps et la persévérance me rendront peut-être plus adroite!....Ha! je renonce pour toujours à l'orgueil....à la colère, et à la *présomption.* Ma chère marraine, que n'êtes vous témoin de mon repentir! Aimable Zélia, vous dont j'ai méconnu la bonté, que ne m'est-il permis de vous témoigner mes regrets; et toi, pauvre Manette, toi, que j'ai traitée avec tant d'inhumanité, c'est en ce moment que je sens tout ce que je t'ai fait souffrir!....si je pouvais espérer qu'un jour j'obtiendrai le pardon du passé, il me semble que j'aurais plus de courage pour supporter la juste punition de ma désobéissance et de mon ingratitude......mais quelque soit le sort qui m'est réservé je m'y résigne. (*Elle reste absorbée dans ses réflexions.*)

(*Le théâtre, qui n'était éclairé que par une chandelle, de vient peu à peu resplandissant de lumière : au lieu de l'humble cabane on ne voi tplus qu'un appartement qui annonce l'opulence ; une musique douce tire Aline de sa rêverie, elle regarde avec surprise autour d'elle, aperçoit au fond du théâtre la Fée, Zélia, Manette, et la pauvre femme. Aline court se jeter aux pieds de la Fée qui la relève et l'embrasse ; Zélia lui tend les bras Aline s'y jette.*)

ALINE *à la Fée.*

Vous daignez me pardonner?

(*Manette et la pauvre femme lui baisent les mains.*)

LA FÉE.

Oui, ma fille, nous te pardonnons. Le pouvoir de Présomption est détruit; par ta soumission volontaire,

à la condition la plus abjecte, en expiation de tes fautes, tu es rendue à la raison, à l'amour de tes devoirs; je vais t'en récompenser en te rendant à tes parens dont je t'avais séparée pour te rendre digne de leur tendresse.

ALINE.

Quoi, mes parens existent, et je vais les voir?

LA FÉE.

Je vais te remettre dans leurs bras.

(Aline se trouve placée entre la Fée et Zélia qui lui font mille caresses, tandis que Manette et la bonne femme témoignent la joie qu'elles éprouvent de son bonheur.)

FIN D'ALINE.

LES MASQUES,

OU

LA FONTAINE DE LA RAISON.

COMÉDIE FÉERIE,

EN TROIS ACTES.

Personnages.

La Raison
Minerve
Un Jeune Prince, *Enfant de dix à onze ans.*
Bonsens, *premier Ministre de la Raison.*
La Comtesse, *Masque de Chatte.*
Le Marquis, *Frère de la Comtesse, Masque de Perroquet.*
La Fleur, *Valet du Marquis, Masque de Singe.*
Pierrot, *Jardinier, Masque de Renard.*
M. Séné, *Charlatan, Masque d'un Ane.*
M. Rimes, *Poète à Prétentions, Masque de Hibou,*

La Discorde, Les Furies, La Folie,	*Personnages Muets.*

Troupes d'Amours et de Plaisirs.
Plusieurs Insulaires.

La Scène est dans une Ile.

LES MASQUES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*La scène représente une île fertile, couverte d'arbres, de fruits et de fleurs; les vagues de la mer se brisent au pied d'un rocher dont le sommet paraît inaccessible. Vers le milieu est une cascade dont l'eau retombe dans une cavité qu'on ne voit pas. On aperçoit à travers l'eau de la cascade une grotte très élevée, dans laquelle la Raison repose sur un lit de mousse et de corail; de longues chaînes de fer enfoncées dans le rocher entravent le corps et les bras de la déesse.*)

BONSENS.

La belle matinée! les fleurs exhalent un parfum enchanteur; toute la nature semble renaître au plaisir.... Ah! pour sentir toute la beauté du calme il faut sortir d'une tempête comme celle qu'il a fait cette nuit. Il semblait que tous les élémens se fussent déchaînés pour faire rentrer la nature dans le cahos! (*Il s'élève sur la*

pointe des pieds en regardant vers la grotte.) Bon, elle repose...... je vais voir si l'orage n'a fait aucun dégât ...... mais voilà Léo, interrogeons-le.

SCÈNE DEUXIÈME.

BONSENS, LÉO.

BONSENS.

Eh! Léo, te voilà! y a-t-il quelque chose de nouveau ?

LÉO.

Oui, Monsieur Bonsens : un vaisseau a échoué cette nuit sur les écueils dont cette île est environnée, beaucoup de gens ont péri, cependant, à la clarté des éclairs nous sommes parvenus à faire entrer dans le port un petit bateau qui contenait à ce que nous croyons des hommes et des femmes.

BONSENS, *vivement*.

Y avait-il des enfans ?

LÉO.

Non; mais jugez de notre étonnement lorsqu'au lieu de créatures humaines que nous imaginions avoir sauvées nous n'avons plus trouvé que des animaux de l'espèce la plus singulière ? Dans la crainte qu'ils ne fussent malfaisans, nous les avons mis en cage, où les uns rient, les autres pleurent, et poussent des cris lamentables.

BONSENS.

Ce sont véritablement des hommes, mon ami, mais

qui au moment où ils ont touché la terre de cette île sont tombés sous le charme qu'une puissante magicienne y a répandu.

LÉO.

Qu'est-ce que c'est que cette magicienne et son charme ?

BONSENS.

Ecoute : la Raison et la Folie querellèrent jadis pour l'empire du monde ; chacune se fit des partisans pour supporter ses prétentions ; après de longues disputes dans lesquelles personne n'avait tort, on leva des troupes, et enfin il y eut un combat où la Raison fut vaincue.

LÉO.

Il me semble en effet que j'ai entendu mon père et mon grand-père parler de cela ; mais, poursuivez.

BONSENS.

La Folie ne laissa, pour tout domaine, à la Raison que cette île.

LÉO.

On peut y vivre ?

BONSENS.

Agréablement avec la liberté ; mais la Raison y est enchaînée dans cette grotte qui est inaccessible, comme tu vois.

LÉO.

Je vois la grotte, mais je n'ai jamais vu la Raison, quoique je sois né dans cette île.

BONSENS.

C'est qu'elle est invisible pour tout autre que moi, son premier ministre.

LÉO.

Et la captivité de la Déesse ne doit-elle jamais finir?

BONSENS.

Tu penses bien que j'ai consulté l'oracle.

LÉO.

Eh bien?

BONSENS.

Voici sa réponse : un prince d'un sang illustre dont le cœur pur, l'esprit sans tache ne s'est point laissé asservir par la vanité, l'orgueil, la paresse, ou par un de ces vices, trop répandus dans le monde, guidé par la Sagesse, pénétrera dans cette île sans subir la métamorphose attachée aux mortels qui ont été soumis à l'empire de la Folie. C'est à cet illustre Prince qu'est réservé la gloire de briser les fers de la Raison.

LÉO.

Où trouver ce phénix, puisque la Folie, dites-vous, règne sur tout l'univers?

BONSENS.

Mais....parmi les enfans; leur candeur, leur innocence peuvent les exempter de la contagion....voilà tout mon espoir : c'est pourquoi je te demandais si parmi les malheureux naufragés......

LÉO.

Il n'y avait pas d'enfans? Que ferons-nous de ces pauvres créatures qui ressemblent à des animaux?

BONSENS.

Tous ceux auxquels on pourra persuader de reconnaître et d'abjurer leurs erreurs, peuvent recouvrer leur figure primitive en buvant de l'eau de cette fontaine; et rentrer

ainsi sous l'empire de la Raison! Va me chercher un de ces infortunés que je l'interroge.

LÉO.

J'y vais tout de suite. (*Il sort.*)

SCÈNE TROISIÈME.

BONSENS.

Chargé, comme je le suis, des soins du gouvernement de cette île, je n'ai pas beaucoup de temps à donner pour écouter les folies du monde! c'est un embarras dont je voudrais pouvoir me démettre sur le bon Léo.. ....malheureusement il ignore les mœurs, les coutumes des peuples! Quoique doux, serviable, humain, ce pauvre insulaire manque d'instruction, et il en faut pour entreprendre la réformation, et la conduite des hommes.

SCÈNE QUATRIÈME.

BONSENS, LÉO, M. RIMES, *Poète, figure de Hibou.*

LÉO, *conduisant M. Rimes enchaîné.*

Tenez, monsieur Bonsens, voilà celui qui me paraît avoir le plus d'instinct.

M. RIMES.

Ignorant, sachez que l'instinct n'est fait que pour les bêtes; quoique vous paraissiez nous prendre pour des

animaux, apprenez que cette figure ne nous est venue que depuis que nous avons eu le malheur de mettre le pied dans cette île.

LÉO.

En êtes-vous bien sûr ?

M. RIMES.

C'est l'exacte vérité.

BONSENS.

Veuille le ciel que je retrouve un homme dans une créature aussi méconnaissable. Retirez-vous Léo. (*Léo sort.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

BONSENS, M. RIMES.

BONSENS.

Vous me pénétrez de compassion. Qui est l'auteur de votre infortune ?

M. RIMES.

Je ne sais ; ce changement s'est fait sans que je m'en sois aperçu, tout à coup, en entrant dans cette île.

BONSENS.

Ne porteriez-vous pas la peine de vos égaremens ?

M. RIMES.

Monsieur, un homme comme moi ne s'égare pas ; il n'est pas sujet aux faiblesses des hommes ordinaires. Pour mes compagnons.... je ne dis pas que cela soit impossible ; mais moi, homme de lettres, homme savant, homme instruit.....cela ne se peut pas.

BONSENS.

Je crois cependant que votre figure actuelle n'est que l'emblême de votre âme ; la fierté, l'orgueil, la présomption, et la misanthropie sont le fond de votre caractère ; vous vous croyez fort sage et vous méprisez le reste des hommes ; n'est-il pas vrai ?

M. RIMES.

Ils sont si sots, si vains, si ignorans, connaissent si peu le prix du mérite qu'il est difficile de les estimer. Au surplus, Monsieur, je me flatte d'être en état d'entendre raison. De quoi s'agit-il ? comment faire pour recouvrer ma figure naturelle ?

BONSENS.

Il faut tâcher de vous connaître vous-même, et à cet effet implorer les lumières de la Raison.

M. RIMES.

L'homme, je le sais, est bien peu de chose.

BONSENS.

L'homme est le disciple des dieux quand il est raisonnable; le compagnon des bêtes lorsqu'il ne l'est point.

M. RIMES.

Monsieur, un homme comme moi ne peut être le compagnon des bêtes.

BONSENS.

Je ne prétends pas absolument que ma définition vous convienne ; mais, voyons, que faisiez-vous dans votre pays ? quelle contrée vous a vu naître ?

M. RIMES.

La France est ma patrie ; j'étais homme de lettres, et cette profession est très honorable.

BONSENS.

Quelle marchandise vendiez-vous ?

M. RIMES.

Monsieur, les ouvrages d'esprit ne sont point une marchandise. Je m'amusais à faire des ouvrages dont le but était de faire pleurer ou de faire rire.

BONSENS.

Je ne vous comprends pas.

M. RIMES.

Par exemple, je faisais des tragédies que l'on récite en dialogues : les héros sont si tendres, ils ont des transports de vertu, et de passion si merveilleux ; les nobles coupables ont une fierté si étonnante ; leurs crimes ont quelque chose de si grand, et les reproches qu'ils s'en font sont si magnanimes, leurs faiblesses si respectables, que quand on les voit se tuer, en chantant, d'une manière si admirable, et si auguste, l'émotion est à son comble, et l'on pleure de plaisir.

BONSENS *l'examine sérieusement.*

Des crimes admirables, des vertus coupables, et des faiblesses augustes...... *(A part)* je n'espère pas beaucoup de cet infortuné. *(Tout haut)* continuez ; tout cela me paraît bien bizarre.

M. RIMES.

J'ai fait aussi des comédies qui représentaient les vices et les ridicules des hommes.

BONSENS.

Ah, c'est différent ; je conçois qu'on pleure en voyant cela.

M. RIMES.

Pas du tout, Monsieur ; c'était au contraire, pour faire rire.

BONSENS.

Quoi ! pleurer où l'on doit rire, et rire où l'on doit pleurer ? cela est trop absurde,

M. RIMES, *à part.*

Que cet homme est simple !

BONSENS.

Eh ! pourquoi faisiez-vous ces ouvrages ?

M. RIMES.

Pour me faire une réputation, et être admiré, loué. . . .

BONSENS.

Vous aimez dont bien la louange ?

M. RIMES.

Sans doute ; c'est une chose si agréable, qui fait tant d'honneur, tant de plaisir, qui enchante l'âme, les sens:

BONSENS.

Eh quand on vous admirait vous croyez en être digne ?

M. RIMES.

Certainement.

BONSENS.

Et disiez-vous que vous étiez admirable ?

M. RIMES.

Non, cela eût été ridicule au dernier point.

BONSENS.

J'entends ; vous cachiez que vous étiez ridicule, et vous ne l'étiez qu'incognito.

M. RIMES.

Mais, monsieur, expliquons-nous je vous prie ; je n'aurais donc été qu'un sot à votre compte ?

BONSENS.

Un sot admiré par d'autres sots.

M. RIMES, *à part.*

......Que veut-il dire? en vérité ce gouverneur est fort singulier.

BONSENS.

N'êtes-vous pas de mon sentiment? voyez-vous cela comme moi?

M. RIMES.

Pas tout-à-fait ; cependant il semblerait que...... ma foi je ne puis pas expliquer mes idées en ce moment ......il faut que j'y mette un peu d'ordre.

BONSENS.

Courage, ouvrez les yeux, ne craignez point d'avouer votre folie.

M. RIMES.

Ma folie? l'expression est un peu forte! Quoiqu'il en soit, je pense qu'il est bon de méditer sur ce que nous venons de dire, et avec votre permission, je vais m'en occuper. *(Il salue et sort.)*

SCÈNE CINQUIÈME.

BONSENS, LÉO.

BONSENS.

Holà......Léo, amène-moi un autre de ces étrangers que je vois s'ils sont tous aussi pleins d'eux-mêmes, aussi remplis de leur mérite que cet homme de lettres. *(Léo*

sort.) Cependant il m'a paru ébranlé, et le besoin qu'il a, dit-il, de méditer est d'un heureux augure. La réflexion doit amener la raison. Mais quel bruit, là-bas, est-ce qu'on se querelle?

SCÈNE SIXIÈME.

BONSENS, LÉO, PIERROT.

PIERROT *porté dans une cage par quatre insulaires.*

Je vous dis que vous êtes des imbéciles et que je suis un homme comme vous, plus beau que vous, plus sage que vous. Ha coquins! si je vous tenais dans mon jardin, comme je vous ferais voir qui je suis........

LÉO.

Voilà monsieur le Gouverneur, parlez-lui. *(Aux insulaires)* retirons-nous mes amis. *(Ils sortent.)*

SCÈNE SEPTIÈME

BONSENS, PIERROT.

PIERROT.

Parlez donc, monsieur le Gouverneur, par là sambleu pour qui nous prenez-vous, s'il vous plait? Est-ce que nous avons l'air d'oiseaux, que vous nous tenez en cage? Nous voyez-vous des plumes? Mettez-moi dans la basse cour avec les dindons, à la bonne heure, je serai là en pays de connaissance, et à mon aise au moins.

BONSENS.

S'il ne tient qu'à vous ouvrir votre cage pour vous mettre à votre aise, *(ouvrant la cage)* soyez satisfait.

PIERROT.

Par ma foi je suis tout engourdi. Oh ça! parlons un peu. Vos gens radotent sans doute de nous tenir enfermés comme des animaux malfaisans? nous ne sommes pas si méchans que nous en avons l'air; c'est bien sûr. Mais de quoi s'agit-il?

BONSENS.

Vous avez changé de figure au moment où vous êtes entré dans cette île, n'est-il pas vrai?

PIERROT.

C'est ce qui est arrivé à tous mes compagnons; et comme je ne puis pas me voir, il est très possible que j'aie subi le même sort. Tenez, si je ne vous parais pas un bon, beau, gros, joli garçon, avec des couleurs comme des cerises, c'est que je suis changé aussi bien que les autres; et dans ce cas ce n'est plus moi.

BONSENS.

Vous avez la tête d'un renard.

PIERROT *à part.*

Voilà exactement ce qu'ils m'ont dit. Oh quel malheur, quel malheur que d'être devenu si laid.

BONSENS.

Vos traits actuels sont l'empreinte de votre caractère, d'où je conclus que la ruse, la finesse, la duplicité, la fraude, ne vous sont pas étrangères......

PIERROT.

Pardi, monsieur le Gouverneur, vous êtes libéral!

vous donnez plus qu'on ne vous demande, et avec cela vous n'êtes point flatteur; faut en convenir,

BONSENS.

Ne serait-ce point aux défauts dont je viens de parler que vous devriez la figure de renard ?

PIERROT, *ayant l'air de réfléchir*.

Ça pourrait bien être......je ne sais, cependant ; n'y a-t-il point de remède pour recouvrir ma figure naturelle ?

BONSENS.

Sans doute, et je puis vous en indiquer les moyens.

PIERROT.

Oui ? Eh bien, vous êtes un brave homme. Dites-moi ce qu'il faut faire pour ça, et puis si jamais vous passez par Falaise nous boirons un coup ensemble. Ah, je vous régalerai de mon mieux, soyéz-en sûr: c'est que Pierrot ne sait pas faire les choses à demi; je veux....ah ma foi, je veux que vous restiez sous la table sans pouvoir remuer ni pieds ni bras.

BONSENS.

Qu'osez-vous dire malheureux ? Si vous pensez ainsi, vous resterez toute la vie dans la condition, où vos fautes vous ont réduit.

PIERROT.

Ne vous fâchez pas, monsieur le Gouverneur, je ne savais pas que ce fût mal ; et je ne parlais ainsi que par pure honnêteté ; je ne voulais enfin, que vous persuader que j'étais reconnaissant et capable de procédés, quand on me rendait service. Mais, encore une fois, que faut-il faire pour perdre cette vilaine figure de renard ?

BONSENS.

Reconnaître vos fautes, les avouer, et surtout vous en repentir ; en un mot, devenir raisonnable.

PIERROT.

Ah ! s'il ne s'agit que de cela je vous avouerai tout bonnement que je n'ai point de raison, que je ne suis qu'un animal, un nigaud, un vaurien, qu'il est honteux de vivre comme j'ai vécu, et que je ne suis qu'un ivrogne, et une bête. Est-ce être sincère cela?

BONSENS.

Fort bien, mais prenez garde de ne faire cet aveu que dans la vue de reprendre votre première figure ; car cela ne servirait à rien. Ne réfléchissez sur vos fautes que pour vous en corriger, avouez-les de bonne foi, mais que ce soit avec honte, et de plus, avec la ferme résolution de n'y pas retomber.

PIERROT.

Oui, oui, je sens bien ce que vous voulez dire, et je voudrais me rappeler toutes mes folies....ah !....si je savais écrire comme je ferais mes mémoires....pour ne rien oublier....et puis c'est que c'est à la mode les mémoires ! dans le vaisseau chacun écrivait ses mémoires ; c'est si amusant de raconter, comme ça, tout ce qu'on vous a dit ....et puis tout ce que vous avez répondu ....et....

BONSENS.

Pensez seulement à vos imperfections : car il n'est pas question de celles des autres.

PIERROT.

Ah ! c'est qu'il y avait une dame qui....écrivait ces mémoires, et....je ne sais plus ce que je voulais dire ;

mes impertinences....et puis ce que vous m'avez dit de mes fautes, ma figure de renard, mon repentir, tout cela fait une confusion dans ma tête que je ne sais plus par où commencer. Si vous vouliez, nous traiterions cela par demande et par réponse ; ça me serait plus aisé.

BONSENS.

Je le veux bien ; de quel pays êtes-vous ? Quel était votre état ?

PIERROT.

Je suis né en Normandie, à Falaise ; j'étais jardinier ; et je vivais du produit de mon jardin.

BONSENS.

Ne trompiez-vous point quand vous vendiez ?

PIERROT.

Oh ! de ça....oui ; je trompais tant que je pouvais, mais je prenais bien garde de ne pas l'être.

BONSENS.

Assurément, cela était fort injuste. Ne juriez-vous jamais ?

PIERROT.

Si je jurais!....comme un enragé, surtout quand je mentais ; et, pour dire la vérité, c'est que je mentais comme un arracheur de dents.

BONSENS.

Vous voyez bien, mon ami, que vous aviez perdu la raison!

PIERROT.

Je la perdais presque tous les jours au cabaret ; après cela j'étais dur pour mes pauvres voisins ; je profitais de leur misère pour les faire travailler presque pour rien....

c'est là le plus vilain de mon histoire, et je le sens, ce souvenir, là m'étouffe...

BONSENS.

Je le crois; profiter de la misère d'un malheureux pour satisfaire son avarice ou sa paresse, est une chose affreuse. Payez-vous vos dettes ?

PIERROT.

Jamais; enfin on vendit mon jardin, ma chaumière et un petit bout de champ que j'avais. Alors il me prit fantaisie d'aller chercher fortune aux Indes. Je m'embarquai sur un beau vaisseau, bien content d'être débarrassé de mes créanciers, et faisant de beaux projets pour l'avenir. Mais bientôt le temps se fâche; quand nous nous croyons près d'arriver, voilà un orage; on a peur, on jure, on crie, on pleure, on prie....tout à coup le vaisseau se brise sur les écueils voisins, je saute dans une barque avec une demi-douzaine de voyageurs, les insulaires viennent à notre secours....et puis....ils nous mettent en cage.

BONSENS.

Parce qu'ils vous prenaient pour des animaux malfaisans, et que la prudence voulait qu'ils se défiassent de vous. Sachez qu'on ne commet point d'injustice ici, et qu'aussitôt que vous serez devenu raisonnable, vous recouvrerez votre figure.

PIERROT.

Tout de bon ? Ah, comme je souhaite d'avoir de la raison....ne pourriez-vous pas m'en donner, monsieur le Gouverneur, je fais vœu de ne plus m'enivrer, de ne plus mentir, de ne plus jurer, de ne plus tromper,

enfin, de devenir honnête homme; est-ce que vous croyez vraiment que je recouvrerai ma figure joviale?

BONSENS.

Oui: si vous êtes sincère, vous rentrerez dans tous vos droits de créature humaine.

PIERROT, *sautant de joie.*

Ah! que je suis content....comme je serai fier d'être au-dessus de mes compagnons de voyage qui me tournaient en ridicule, m'appelaient *Manant*, et se moquaient de moi.... ce sera mon tour de me moquer d'eux.

BONSENS.

Y songez-vous? sont-ce là des pensées raisonnables? Rendez le bien pour le mal; ne blessez l'amour propre de personne; ayez de l'indulgence pour tous les hommes, et ne soyez sévère que pour vous-même.

PIERROT.

Oh pardon, pardon. J'ai honte de ce que je viens de dire; comme on s'oublie aisément! Je renonce de grand cœur à la vanité, à la rancune, à la mauvaise humeur, je tâcherai d'être humble, de faire tout le bien en mon pouvoir et de soumettre toutes mes actions à la raison.

BONSENS.

S'il en est ainsi, vous êtes dans le chemin de la sagesse. Allons, suivez-moi, vous méritez de rentrer dans tous vos droits.

(*Il le conduit sur le rocher pour boire à la fontaine de la Raison; pendant ce temps une musique douce et plaintive, se fait entendre, la déesse s'éveille aperçoit le nouveau prosélyte, en témoigne de la joie.*

Bonsens fait baisser Pierrot pour boire à la fontaine, son masque tombe aussitôt. Il rend humblement grâce à la déesse qu'il ne voit pas, mais dont il éprouve la présence; elle fait un signe de bienveillance à Bonsens, et rentre aussitôt dans sa grotte. Pierrot qui était à genoux se relève, et après s'être regardé dans l'eau de la fontaine il se jette dans les bras de Bonsens.)

PIERROT.

Ah! mon bienfaiteur, que ne vous dois-je pas? La déesse a écouté mes vœux; elle m'a délivré de cette horrible figure d'animal, et....je me sens un tout autre homme, j'ai un désir de faire du bien que je n'ai jamais connu jusqu'à ce jour........je suis si heureux! Oh! prenez pitié de mes pauvres compagnons qui valent tous mieux que moi; de grâce venez à leurs secours, venez les éclairer, ce sera encore une bonne action.....

BONSENS.

Qu'il faut que vous fassiez, mon ami.

PIERROT.

Moi?

BONSENS.

Vous avez maintenant tout autant de lumières qu'il en faut pour cela.

PIERROT.

Je n'ai que ce que vous m'avez donné; cependant je ferai de mon mieux; seulement, je crains qu'ils ne me rebutent à cause de ma chétive condition.

BONSENS.

Chétive condition? ne m'avez-vous pas dit que vous cultiviez la terre, que vous étiez jardinier?

PIERROT.

C'est précisément à cause de cela; ils ne voudront rien entendre d'un manant comme moi.

BONSENS.

Et ils vous mépriseraient parce que vous êtes villageois? cela est trop ridicule. Quoiqu'il en soit, je veux que ce soit vous qui leur fassiez comprendre l'absurdité de leur conduite.

PIERROT.

Je ne sais ni A, ni B. Je m'explique mal; comment raisonner avec des gens instruits?........

BONSENS.

Allez, mon ami; ne craignez rien, quand on parle le langage de la raison on est éloquent.

PIERROT.

S'il en est ainsi, je vais faire de mon mieux pour vous obéir.

BONSENS.

Et moi, je vais au conseil; car il se fait tard.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERROT, LA FLEUR.

(La scène est dans les appartemens de Léo.)

LA FLEUR, *masque de singe.*

Puis-je en croire mes yeux? est-ce bien vous, maîtr Pierrot?

PIERROT.

Moi-même, monsieur de la Fleur.

LA FLEUR.

De grâce, mon ami, qu'avez-vous fait de cette horrible figure de renard qui m'a tant fait rire ?

PIERROT.

Elle a disparu avec mes folies ; et tel, que vous me voyez, je suis devenu raisonnable.

LA FLEUR.

Et en cessant d'être fou vous avez repris votre figure ?

PIERROT.

Vous le voyez ; il ne tient qu'à vous de jouir du même bonheur.

LA FLEUR.

Alors ce sera bientôt fait, car j'en meurs d'envie. Expliquez-moi cela, mon ami?

PIERROT.

Ecoutez donc...... persuadez-vous bien d'abord que vous êtes une bête...... déclarez honnêtement en quoi, et comment, et puis...... et puis...... vous verrez le changement, parce que la raison...... voyez-vous...... comme je vous dis, persuadez-vous bien que vous êtes bête ; c'est là l'essentiel.

LA FLEUR.

Se persuader qu'on est bête...... c'est assez difficile ; mais le dire...... ne pourrait-on pas changer l'épithète ? parce que, voyez vous...... après tout, ce n'est pas que j'y répugne infiniment, et si c'est nécessaire...... j'avouerai donc que je ne suis qu'une bête.

PIERROT.

Voilà qui est bien ; et si vous en êtes bien convaincu, c'est la plus belle pensée que vous ayez eue de votre vie.

LA FLEUR.

Voyons ; n'est-ce pas les imperfections qu'il faut reconnaître ?

PIERROT.

Oui, sans doute.

LA FLEUR.

Eh bien! la bêtise n'est pas mon fait. Ce n'est pas là mon mal ; peut-être que c'était le vôtre ? Chacun a le sien ; je ne prétends pas me ménager malgré cela, car je ne m'estime pas tant que vous croyez; mais dans la réflexion, je me trouve moins imbécile qu'impertinent; moins sot que fat.

PIERROT.

Oh c'est bien là ce que je pensais, mais vous vous expliquez plus facilement que moi. Est-ce là tout?

LA FLEUR.

Ajoutez que je suis menteur.

PIERROT.

Par coutume ou par occasion ?

LA FLEUR.

Ma foi, tout me sert d'occasion ; ainsi, disons par habitude.

PIERROT.

Un homme qui ment toujours c'est comme s'il avait perdu la parole.

LA FLEUR.

Pas du tout : car je suis menteur et babillard en même temps.

PIERROT.

Quoique vous soyez bavard je suis sûr que je n'ai pas

tort. Quand vous mentez, vous ne dites pas ce qu'il faudrait dire; donc c'est comme si vous ne disiez rien.

LA FLEUR.

Cette pensée est drôle, et ne manque pas de justesse, il me semble.

PIERROT.

Allons, allons, montrez-nous le fond du sac; poursuivez.

LA FLEUR.

Eh bien! mon ami, j'ai été un empoisonneur.

PIERROT, *reculant d'effroi*.

Un empoisonneur!...... Oh pour cela, c'est trop fort ......il me faut du conseil: car il faudra peut-être vous étouffer pour vous guérir, voyez-vous, et en conscience je ne puis m'en charger; je ne le veux pas, mais nécessairement je dois parler à monsieur le Gouverneur pour qu'il......

LA FLEUR.

Ah! mon ami, ce n'est pas le corps que j'empoisonnais........

PIERROT.

Et quoi donc? Les rivières?

LA FLEUR.

Bien pis que tout cela!

PIERROT.

Par ma foi, je n'y entends plus rien; expliquez-vous clairement.

LA FLEUR.

C'est l'esprit des hommes que je corrompais; je les rendais aveugle; en un mot, j'étais......un flatteur.

PIERROT.

Ah vous avez raison d'être honteux d'un pareil vice; c'est le plus dangereux....

LA FLEUR.

Hélas! oui: j'applaudissais, j'encourageais leurs défauts, leurs ridicules, leurs vices, leurs crimes enfin.

PIERROT.

C'est affreux; par-là vous êtes devenu responsable de tout le mal qu'ils faisaient ...et....il faut bien vous repentir d'une pareille faute.

LA FLEUR.

Oui, et j'en ai horreur. Il est inutile d'ajouter que je faisais servir les faiblesses des autres à mes intérêts; que j'étais tantôt hypocrite, tantôt libertin, selon le maître que je servais.

PIERROT.

Enfin, un vrai singe.

LA FLEUR.

A l'avenir, si j'en ai l'esprit, je me promets bien de n'en plus avoir la malice: car j'ai honte des rôles que j'ai joués. C'en est fait, j'abjure mes folies pour toujours, je ne veux plus parler que le langage de la vérité, et de la raison; en un mot, je veux devenir honnête homme.

PIERROT.

Je ne sais pas sermoner, parce que je ne sais ni lire, ni écrire, d'ailleurs je ne pourrais pas lire dans votre âme.......

LA FLEUR.

Oh! je suis bien sincère, je vous assure.

PIERROT.

Ca se peut bien! il n'est rien de tel que le malheur

pour rendre un homme à la raison. Au reste, écoutez, allez-vous en là-bas sur ce rocher....là....(*il va près de la fenêtre et lui indique de la main le chemin qu'il doit suivre.)*

LA FLEUR.

Eh bien!......

PIERROT.

Vous apercevrez d'abord, vers le milieu, une fontaine inaccessible, dont l'eau retombe en cascade dans une espèce de bassin que vous trouverez aisément. Buvez de cette eau, après avoir fait vœu de ne plus être soumis qu'à la Raison, et de la prendre pour guide de toute votre conduite le reste de vos jours; alors, si vous êtes sincère, le changement s'opérera tout de suite; et puis venez me voir.

LA FLEUR.

Je vais faire tout ce que vous me dites......tenez, voilà cette pauvre mademoiselle Annette, parlez-lui aussi, car elle se désespère. (*Il sort par la porte opposée à celle par laquelle Anette est entrée.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

PIERROT, ANETTE, *masque de pie.*

ANETTE, *avec volubilité.*

C'est vous, monsieur Pierrot? Je n'en reviens pas; vous avec votre figure naturelle?

PIERROT.

Oui, mademoiselle, à votre service.

ANETTE.

Qui donc vous a débarrassé de ce vilain museau de renard que vous aviez ce matin ?

PIERROT.

La Raison, et le Bonsens, mademoiselle.

ANETTE.

J'en ai bien entendu parler dans ma vie, mais je ne les ai jamais connus.

PIERROT.

Il faut faire connaissance ; c'est bien aisé.

ANETTE.

Bien aisé!....J'en doute....mais après tout, à quoi cela me mènerait-il ?

PIERROT.

A devénir raisonnable d'abord, et ensuite à perdre votre figure de pie.

ANETTE.

Bien vrai ? vous ne plaisantez point ?

PIERROT.

Pas le moins du monde, je vous en donne ma parole.

ANETTE.

Voyons un peu ; contez-moi cela, mon cher Pierrot. D'abord, qui vous a rendu votre figure naturelle ? s'il ne faut pas en parler, je n'en dirai rien ; car je sais me taire ; personne n'aime moins à bavarder que moi ; à quoi bon se mêler des affaires des autres, comme si on n'avoit pas assez des siennes ? mais il y a des gens qui ont besoin de parler, et parlent sans cesse, à tort et à travers, sans rime ni raison.

PIERROT, *avec un peu d'impatience.*

Je m'en aperçois.

ANETTE.

Vous disiez donc que....

PIERROT.

Ma foi, mademoiselle, je ne disais rien; car vous ne me donnez pas le temps de placer un mot; cependant, si vous vouliez écouter....

ANETTE.

Je ne demande pas mieux, je suis tout oreille; seulement je manque de patience; quoiqu'il en soit, parlez, parlez, je ne veux pas vous interrompre; allons, vite commencez.

PIERROT.

Savez-vous d'abord où nous sommes?

ANETTE.

Chez monsieur Léo, qui nous a recueilli et mis en cage d'abord; est-ce que les enfans ne se sont pas avisés de me siffler et de m'apporter des graines à manger comme on en donne aux oiseaux?

PIERROT.

Si vous m'interrompez toujours comment voulez-vous que je vous enseigne le moyen de recouvrer votre figure?

ANETTE.

C'est vrai, je n'y pensais plus; tenez, me voilà muette.

PIERROT.

Nous sommes dans une île où l'on ne veut point souffrir de fous; c'est pourquoi, quand il arrive des étrangers qui ont parlé ou agi en personnes déraisonnables, il leur vient tout de suite la figure de l'animal auquel leur caractère ressemble.

ANETTE.

Cela ne se peut pas; car on dit que j'ai la figure d'une

pie; or, une pie est voleuse, et certainement je suis honnête fille.

PIERROT.

Je ne dis pas le contraire; mais si on dit pie voleuse, on dit aussi pie babillarde; elle jase comme une pie, elle bavarde comme une pie....n'est-il pas vrai?

ANETTE, *un peu confuse.*

Est-ce qu'il est défendu de parler?

PIERROT.

Non, pourvu qu'on parle raisonnablement et qu'on ne se mêle pas des affaires d'autrui.

ANETTE.

Que voulez-vous, monsieur Pierrot, ça se fait sans qu'on y pense. On a tant de pénétration pour découvrir les défauts ou les ridicules des autres; c'est un si grand plaisir que la médisance; on se rend si agréable en ajoutant ou en retranchant quelque chose d'une aventure scandaleuse, qu'il est bien difficile de résister à la tentation!

PIERROT.

Et l'on mérite bien, de cette façon, la figure que vous avez. Est-ce qu'il est raisonnable de faire circuler la calomnie, le mensonge la médisance? de brouiller des familles, des amis, de causer des querelles, et déchirer la réputation d'un voisin?

ANETTE, *tristement.*

Ce sont de ces choses auxquelles je n'ai jamais pensé, et vous venez de me faire voir que j'ai quelquefois fait bien du mal! Comment faire pour le réparer?

PIERROT.

Pour cela, c'est une chose impossible, ce n'est plus en votre pouvoir.

ANETTE.

Oh ! que je déteste maintenant ce funeste penchant à toujours parler ! vous venez de m'ouvrir les yeux, monsieur Pierrot, j'ai vraiment horreur de ma conduite passée. A l'avenir je péserai toutes mes paroles, je m'efforcerai de devenir raisonnable : car jusqu'ici j'ai vécu en folle, et souvent en méchante folle.

SCÈNE TROISIÈME.

PIERROT, ANETTE, LA FLEUR.

(*La Fleur court se jeter dans les bras de Pierrot.*)

LA FLEUR.

Mon cher ami, que ne vous dois-je pas ! Grâce à vous me voilà changé, et rentré pour la vie, je l'espère, sous l'empire de la Raison.

PIERROT.

Je n'ai fait que vous faire part des richesses qu'on venait de me donner, voilà tout. Mais tenez, rendez la pareille à cette jeune fille, qui a soif de la raison ; conduisez-la bien vite à la fontaine.

LA FLEUR.

De grand cœur ; mademoiselle Anette, ce n'est pas loin d'ici, venez, venez ; aussi bien voilà le docteur qui s'avance, et monsieur Pierrot peut lui rendre service.

(*Anette regarde Pierrot comme pour le consulter ; il lui fait un signe d'approbation et elle sort avec la Fleur.*)

PIERROT.

Tout le monde, dans le vaisseau disait que le docteur n'était qu'un empirique, un chartalan, et convaincre un homme semblable d'ignorance et de folie n'est pas une chose facile....

SCÈNE QUATRIÈME.

PIERROT, MONSIEUR SÉNÉ, *figure d'âne.*

M. SÉNÉ.

Eh, maître Pierrot, c'est vous ? je suis bien aise de vous voir en bonne santé. Comment avez-vous perdu cette vilaine figure d'animal que vous aviez ce matin ?

PIERROT.

Il ne tient qu'à vous, monsieur Séné, de perdre celle que vous avez en ce moment ; et quoique je ne sache ni A, ni B, je me flatte que je puis vous être utile.

M. SÉNÉ.

Tout de bon ? par l'usage de quelque simple, apparemment.

PIERROT.

Oh ! simplement par l'usage de la raison.

M. SÉNÉ.

Quelque soit votre moyen, je l'accepte sans balancer ; car il est affreux, quand on a de la fortune et des talens, comme j'en ai, d'avoir avec cela une figure d'âne ; si je ne recouvre pas ma première figure, il faudra que je reste ici à végéter pauvre....

PIERROT.

Assurément ; il n'y a pas moyen pour vous de faire fortune dans un pays où tout le monde est en parfaite santé.

M. SÉNÉ.

Et le bien que j'ai laissé dans mon pays, que deviendra-t-il ?

PIERROT.

Qu'importe ? pourvu que vous soyez vêtu proprement, que vous ayez assez de pain et un logis, à quoi bon vous tourmenter ? et on a cela partout, en travaillant.

M. SÉNÉ.

En vérité, l'ami, vous êtes devenu tout-à-fait philosophe ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Au fait, comment prétendez-vous me guérir ?

PIERROT.

Je vous préviens que cela ne se peut faire si je ne vous assomme avec des injures.

M. SÉNÉ.

Si c'est là tout votre talent, je m'en vas.

PIERROT.

Fort bien ; vous garderez votre tête d'âne.

M. SÉNÉ.

Des injures à un homme comme moi, qui depuis trente ans pratique la médecine avec succès.

PIERROT.

Quand il y en aurait soixante, cela ne vous ôte pas la figure d'un âne ; et quand vous m'écouteriez cela ne vous déshonorerait pas.

M. SÉNÉ.

Voyons donc ce que vous allez me dire ?

PIERROT.

Premièrement, que vous êtes un charlatan, et un sot de prétendre être médecin.

M. SÉNÉ, *surpris et contenant à peine sa colère.*

Voilà un drôle bien hardi!....

PIERROT.

Hardi? non; car je ne me suis jamais mis entre vos mains. Tenez, parlons sans nous fâcher; répondez seulement à mes questions. Etes-vous marié?

M. SÉNÉ.

Ma femme est morte.

PIERROT.

De quoi est-elle morte?

M. SÉNÉ.

D'une fluxion de poitrine.

PIERROT.

Quoi, malgré vous et la doctrine de la faculté?

M. SÉNÉ.

Il me fut impossible de la sauver!

PIERROT.

Avez-vous des enfans?

M. SÉNÉ, *en soupirant.*

Hélas j'en avais trois; le premier mourût de la petite vérole, le second de la rougeole et le troisième de la coqueluche.

PIERROT.

C'est incroyable! Eh de quoi guérissiez-vous donc dans le monde?

M. SÉNÉ.

Comment....mais je guérissais de tout ce dont on peut guérir; et j'étais fort en vogue, je vous assure.

PIERROT.

Pour les fluxions de poitrine, la petite vérole, la rougeole, et la coqueluche je suppose? Et vous avez fait votre fortune par votre talent?

M. SÉNÉ.

Oui, monsieur Pierrot, par mon talent.

PIERROT.

Ce qui vous reste de mieux à faire maintenant c'est de vous repentir d'avoir trompé, et tué tant de gens qui, sans votre ignorance, vivraient encore; d'avouer que vous n'avez jamais étudié la médecine et que vous n'êtes qu'un empirique, et un charlatan.

M. SÉNÉ, *étouffant de colère.*

Voilà un impudent drôle.

PIERROT.

Il n'y a rien là de drôle et je raisonne tout aussi bien que vous tuiez.

M. SÉNÉ, *furieux.*

Je suis bien bon, en vérité, d'écouter les sornettes d'un animal qui se moque de moi; puisses-tu avoir la fièvre, la gale, la lèpre....et....sentir ce que vaut un homme comme moi. (*Il s'en va.*)

PIERROT.

Pour mettre fin à tous les maux je suppose? Grand-merci!....le malheureux gardera sa tête d'âne, il n'y a pas de doute. Oh! que je suis fâché qu'il soit si entêté!

SCÈNE CINQUIÈME.

PIERROT, ANETTE, LA FLEUR.

(*Anette a recouvré sa figure naturelle et témoigne toute sa reconnaissance à Pierrot.*)

ANETTE.

Mon cher bienfaiteur, mon second père, je ne puis vous exprimer mon bonheur, ma joie, ma reconnaissance.

PIERROT.

Ne parlons pas de cela, je vous prie; vous ne m'en devez point. Vous vous êtes donc désaltérée à cette belle fontaine?

ANETTE.

Oui; j'y ai fait vœu d'être discrète, de me conduire toute ma vie, en esclave de la raison, de la vérité, et de la justice.

LA FLEUR.

Quel dommage qu'il n'y ait pas une semblable fontaine à Paris, à Londres, à Naples, enfin, dans toutes les capitales de l'Europe!

ANETTE.

L'espoir de recouvrer la beauté y amènerait bien du monde; et toutes les femmes y confesseraient leurs défauts avec franchise.

PIERROT.

Oui, mais l'aveu ne suffit pas; il faut le repentir, ce n'est que lui qui rend la fontaine de la Raison visible.

ANETTE.

Ah! c'est vous qui me l'avez fait connaître cette fontaine salutaire, et jamais je ne l'oublierai.

PIERROT, *en riant*.

Ecoutez donc: monsieur Bonsens, le Gouverneur, m'a guéri de ma folie; j'ai guéri la Fleur de la sienne; la Fleur à son tour vous a guéri de la vôtre; ainsi, je me porte bien, il se porte bien, vous vous portez bien, et, ma foi, nous nous portons bien, n'est-il pas vrai? A présent, pensons un peu aux autres.

ANETTE.

C'est bien dit; tâchons d'etre utile à nos pauvres compagnons. Je suis si contente, si heureuse, qu'il me semble que je n'aurai qu'à ouvrir la bouche pour persuader.

LA FLEUR.

C'est comme moi; j'éprouve une douceur, une tranquillité dans l'âme dont je n'avais pas la moindre idée.

PIERROT.

La mienne est bien reposée je vous assure.

ANETTE.

La raison est certainement le plus grand des biens; il n'y a pas de trésor qui la vaille.

PIERROT.

Mais c'est très casuel, je vous en avertis.

SCÈNE SIXIÈME.

PIERROT, ANETTE, LA FLEUR, LA COMTESSE, *masque de chatte.*

LA COMTESSE.

O! ciel, est-il possible? que vois-je? Anette, la Fleur et Pierrot avec leur figure naturelle, tandis que moi....(*Elle porte la main sur son masque, et soupire.*) Ah! je n'ai pas le même bonheur!

PIERROT.

Allons, allons, madame la Comtesse, ne vous chagrinez pas. Il ne s'agit que d'un petit raccommodage de cerveau; et si vous voulez vous y prêter, nous en viendrons à bout.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît? est-ce que je suis folle.

PIERROT, *faisant un salut respectueux.*

Voilà tout, madame la Comtesse.

LA COMTESSE *à Anette.*

Comment, ce rustre croit-il réellement que j'ai perdu l'esprit? *(Anette garde le silence et baisse les yeux)* ....c'est un peu fort.

PIERROT.

Eh! convenez-en tout bonnement, madame; j'ai bien avoué, moi, qui vous parle, que j'étais un ivrogne, un menteur, un vaurien.

LA FLEUR.

Et moi, que j'étais ce qu'il y a de pire parmi les hommes.

ANETTE.

Madame, ce n'est que par l'aveu que nous avons tous fait, de nos fautes, que nous sommes rentrés dans nos droits de créatures humaines. Allons, ma chère maîtresse, du courage.

PIERROT.

Pendant que votre servante, ce valet, et un manant comme moi portent la figure d'une créature raisonnable, voulez-vous garder cette figure de chatte ? vous, une dame de la cour.

ANETTE, *à Pierrot à voix basse.*

Ah ! ne lui parlez pas de cette malheureuse cour, c'est là que la tête lui a tourné.

LA COMTESSE, *pleurant.*

Anette, tu vois mes larmes......

PIERROT.

C'est bel et bon, mais il n'y a que votre vanité qui en verse ; votre raison ne paraît pas encore.

ANETTE *à Pierrot.*

Un peu de patience, elle viendra.

PIERROT, *à la Comtesse.*

Ne vous fâchez pas si je vous parle un peu durement ; ce n'est que par charité, je vous assure.

LA COMTESSE, *à Anette, sèchement.*

De grâce, mademoiselle, apprenez-moi mes folies ; pour moi, je ne les connais pas.

ANETTE.

Pardon, madame, je vais peut-être vous offenser ;

mais il faut que je sois sincère ; vous ne réfléchissez pas.

LA COMTESSE.

C'est possible ; j'en ai perdu l'habitude.

ANETTE.

Eh ! bien, ma chère maîtresse, permettez-moi de vous aider. Vous êtes jeune, veuve, belle, noble, riche ; y a-t-il une tête de femme qui ait résisté à ces cinq choses réunies ?....

PIERROT.

Eh ! non, non, la jeunesse, c'est comme une girouette qui tourne à tout-vent; la noblesse rend fière, les richesses donnent de l'orgueil, et de la présomption.... la beauté rend les femmes si sottes !

LA COMTESSE *se tournant vers Anette.*

A votre compte, je suis une étourdie, une sotte, une orgueilleuse......Est-ce là ce que vous voulez dire ?

ANETTE *timidement et avec respect.*

Madame compte si bien, que ce n'est pas la peine que je m'en mêle.

LA COMTESSE, *se parlant à elle-même.*

De l'orgueil....de la sottise, et de l'étourderie.

PIERROT.

C'est cela même ; réfléchissez bien, surtout.

LA COMTESSE.

Je ne vois rien en moi qui ressemble à tout cela.

PIERROT *d'un air d'étonnement.*

C'est singulier ! Quoi, pas même un brin de coquetterie ?

ANETTE.

Parlons un peu de votre table de toilette.

LA FLEUR.

Il me semble voir les bijoux de toute espèce, les diamans, les fleurs artificielles, les essences, les eaux merveilleuses pour le teint, les pâtes pour adoucir la peau, le rouge, le blanc, le noir, le bleu, les poudres ....et....

ANETTE *souriant.*

Les outils pour le visage......

PIERROT.

Des outils pour un visage?.... Oh ça, c'est trop fort .... est-ce qu'on peut se refaire le visage différent de celui que la nature nous a donné? Allons, allons, ça ne se peut pas.

ANETTE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur Pierrot, et la vanité fait qu'on y travaille tous les jours. Ne faut-il pas concerter les mines, ajuster les œillades?

PIERROT.

Qu'est-ce que des mines et des œillets sur un visage! je n'entends pas cela.

ANETTE.

J'ai vu Madame étudier, des heures entières, un regard de douceur qu'elle voulait tempérer de fierté, ce qui n'était pas facile, parce que la douceur l'emportait sur la fierté ou la fierté sur la douceur. N'allais-je pas m'aviser de répéter toutes ses contorsions? ce fut au point que je finis par attraper un torticoli à force de pratiquer des grâces.

LA COMTESSE, *tristement.*

Et tu me copiais?

ANETTE.

Oui, madame.

PIERROT.

Qui aurait jamais pensé qu'il entrât tant de folies dans la tête d'une femme !

ANETTE.

Et nos robes donc ? nos manches, nos garnitures ? l'architecture de notre tête, le choix des fleurs, des chapeaux, des bonnets, des rubans ?—Madame, mettez-vous celui-là ?—Fi donc ! il me rend l'air trop dur.—Essayez celui-ci ?— Je trouve qu'il me rembrunit. —Voilà du jaune.—Je ne puis le souffrir, il me pâlit — Peut-être préférez-vous du blanc ?—Bon, cela affadit le teint.—Que mettrez-vous donc ?—Je n'en sais rien.—Donnez-moi des fleurs, non des perles....—On essaie, on ôte, on remet, on change, on prend de l'humeur, les bras tombent de fatigue ; mais la vanité ranime le courage et au bout de deux ou trois heures on est coiffée, parée, les yeux sont armés, pourquoi ?

LA COMTESSE.

Est-il possible que j'aie été si folle ! .... Oh ! j'en meurs de honte.

PIERROT.

Bon ! voilà certainement la raison qui attaque la folie.

ANETTE.

Pardonnez-moi, ma chère maîtresse ; mon attachement pour vous ne me permet pas de pallier des fautes qui vous ont réduit dans l'état où vous êtes ; je ne veux que vous rendre à la raison.

PIERROT.

Elle ne fait que vous rafraîchir la mémoire, voyez-vous, le reste vous regarde; c'est un trésor qu'une fille comme celle-là.

ANETTE.

Parlerons-nous de l'orgueil, sur le chapitre de la naissance; de cette bonté superbe avec laquelle on salue, ou on reçoit des inférieurs, de l'air altier dont on s'empare de la préséance du rang? de ce degré de politesse qui marque à chacun sa place, et devient si humiliant pour celui qui a la dernière? de cette animosité contre tous les visages de femmes critiqués sans miséricorde?— La grasse étoit boursouflée;—la maigre? n'était qu'un squelette ambulant; le nez de l'une était trop grand, celui d'une autre trop court. Des yeux noirs avaient l'air hagard. Des yeux bleus avaient l'air bête, ou manquaient d'expression. Si une petite femme avait des grâces? ce n'était qu'une bamboche; si elle était grande et bien faite? c'était une géante, une monstruosité de la nature; à trente ans? on en avait cinquante.—Ajoutons à ce tableau les médisances, les calomnies que l'on propage ou que l'on augmente encore en feignant de vouloir les arrêter; les demi-mots, les réticences affectées si fatales à la réputation d'une prétendue amie....

LA COMTESSE *sanglotant.*

Arrête, Anette, arrête, ou je vais expirer de honte.

ANETTE.

Cependant, ma chère maîtresse, je ne me souviens encore que de la moitié des folies que j'ai remarquées; et ce portrait....

LA COMTESSE.

N'est que trop fidèle! mes yeux sont dessillés; oui, oui, j'ai vécu comme une folle....que de temps perdu! que de mal j'ai fait! que de petitesses, que d'absurdité dans ma conduite... Misérable vanité, où m'as-tu réduite! Ah! ma figure actuelle n'est qu'une juste punition de mes extravagances....(*Elle se jette dans les bras d'Anette*).

PIERROT.

Allons, mademoiselle, achevez votre ouvrage, montrez à madame la Comtesse le chemin de la bienfaisante fontaine.

ANETTE.

Je vous entends, monsieur Pierrot. Venez, ma chère maîtresse, vous allez recouvrer la paix et le bonheur, soyez en sûre. (*Elle l'emmène*).

SCÈNE SEPTIÈME.

PIERROT, LA FLEUR.

En voilà encore une de rendue à la raison; il n'y a plus que le médecin et le poëte qui sont encore tenaces....

LA FLEUR.

Je crains bien que mon maître ne soit pas plus traitable que ces messieurs! il est bien difficile de déloger l'orgueil, l'entêtement, la vanité et la présomption, de la tête d'un courtisan.

PIERROT.

Comment, est-ce que la tête d'un marquis est pire que celle d'une comtesse ?

LA FLEUR.

Sans doute, mon ami ; il y a dans le caractère des femmes une certaine flexibilité qui fait qu'on peut le pêtrir de toutes les manières, au lieu qu'il faut des leviers pour amollir celui des hommes. Mais, voici monsieur le Marquis.

SCÈNE HUITIÈME.

PIERROT, LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *se parlant à lui-même jusqu'au moment où il aperçoit Pierrot et la Fleur.*

C'est singulier....Je ne conçois rien à ces métamorphoses ! Je viens de voir ma sœur plus belle que jamais. Anette même m'a semblé avoir une fraîcheur, une modestie que je n'ai jamais remarqué auparavant ......je n'y comprends rien.....ah ! la Fleur, te voilà, et toi aussi, maître Pierrot ! je vous cherchais tous les deux. (*A part*) les heureux coquins ont perdu leur figure d'animal.—Ecoutez-moi tous les deux. J'étais à me promener là-bas autour du rocher avec monsieur Rime, et monsieur Séné, quand nous avons rencontré ma sœur et Anette avec leur figure naturelle ; comme nous les abordions, le Gouverneur est survenu, et aux premières

questions que nous leur avons faites sur cet heureux changement, il nous a renvoyés vers toi, Pierrot, pour obtenir notre guérison. Ces messieurs ont levé les épaules d'un air incrédule et ont continué leur promenade; pour moi, ou plus sage, ou plus fou, j'ai voulu connaître ton talent; ainsi, mon ami, montre-moi ce que tu peux faire, et compte sur une récompense proportionnée au service que tu me rendras, si tu peux me débarrasser de cette figure détestable.

PIERROT.

Ah! pour ça, monsieur le Marquis, je crois que la Fleur peut encore mieux que moi raccommoder les felures de votre cerveau.

LE MARQUIS *irrité.*

Comment les felures de mon cerveau? impertinent....

PIERROT.

Je vous assure, monsieur le Marquis, que je ne le dis point par impertinence; c'est la pure vérité. Madame la Comtesse a été obligée de souffrir qu'on lui raccommodât le sien; et, je le dis encore, la Fleur qui vous connaît mieux que moi, est beaucoup plus en état de vous rendre ce service.

LE MARQUIS.

Il faut que ce drôle extravague.

PIERROT.

Pas du tout, monsieur le Marquis; votre figure actuelle n'est que l'emblême des défauts qui obscurcissent chez vous les lumières de la raison, et pour perdre cette figure, il faut reconnaître et abjurer vos folies.

LE MARQUIS *étonné.*

Laisse-moi un peu causer avec la Fleur.

PIERROT, *le salue et se retire.*

De tout mon cœur.

SCÈNE NEUVIÈME.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

Sais-tu bien que toutes ces métamorphoses laissent dans mon esprit quelque chose que je voudrais éclaircir? Ma sœur a-t-elle vraiment fait l'aveu de toutes ses folies! Cela me parait curieux.

LA FLEUR.

Oui, monsieur; madame la Comtesse, éclairée par Anette, est convenue, publiquement de toutes ses folies.

LE MARQUIS.

Avec son orgueil, sa fierté, comment a-t-elle pu se soumettre à une pareille confusion?

LA FLEUR.

Ah, monsieur, son âme était bouleversée; à chaque défaut dont parlait Anette c'étaient des hélas, des soupirs étouffés, des larmes, de la colère; la vanité défendait la place, mais enfin la raison l'a emportée. J'espère, monsieur, que vous ne serez pas plus récalcitrant? croyez-moi, il ne faut qu'un peu de courage.

LE MARQUIS.

Mais de quoi s'agit-il; de quoi faut-il que je convienne, enfin?

LA FLEUR.

De toutes vos folies, de vos ridicules.

LE MARQUIS.

Voilà précisément mon embarras: car je ne me connais aucune de ces extravagances dont on doive rougir.

LA FLEUR.

Laissez-moi faire, monsieur, je vous aurai bientôt mené en pays de connaissance.

LE MARQUIS.

Cessez de plaisanter, la Fleur.

LA FLEUR.

Plaisanter, quand il s'agit de guérir un aveugle? non assurément.

LE MARQUIS.

Et.... où est-il cet aveugle, je vous prie, monsieur de la Fleur?

LA FLEUR.

Tenez, monsieur, sans tant de façons venons au fait,

LE MARQUIS.

Dépêche-toi, et n'oublie pas que je hais les critiques.

LA FLEUR.

Quelle faiblesse! comment, monsieur, vous prétendez ne pas connaître vos extravagances; et vous avez déjà peur de tout ce que je pourrai en dire?

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Vous oubliez aisément à qui vous parlez.

LA FLEUR.

Tenez, monsieur, quand un homme a le bras démis, il faut le lui remettre; ce qui ne se fait pas sans douleur. Eh bien! c'est votre tête qu'il s'agit de remettre; et elle est bien plus disloquée qu'un bras ne saurait jamais l'être.

LE MARQUIS.

Impertinent.... si j'en croyais ma colère....

LA FLEUR.

Vous ne feriez qu'accroître le mal qu'il faut guérir ; et à quoi cela vous mènerait-il ?

LE MARQUIS.

Retirez-vous, vous dis-je ; je vous défends de paraître devant moi.

SCÈNE DIXIÈME.

LE MARQUIS, LA FLEUR, PIERROT.

(Il entre aux derniers mots du Marquis.)

PIERROT.

Quel tintamare ai-je entendu ? Est-ce que vous vous querellez ? qu'avez-vous monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS, *montrant la Fleur.*

Ce drôle est d'une impertinence....

(La Fleur et Pierrot se font des signes d'intelligence pendant que le Marquis a le dos tourné).

PIERROT.

Lui ? Oh ce n'est pas bien, la Fleur, fi donc ! Je n'aurais jamais cru cela de vous.

LA FLEUR.

Hélas ! Pierrot, je n'avais d'autre intention que de bien faire ; mais, monsieur a jeté les hauts cris du moment que j'ai voulu toucher à sa tête comme à la partie souffrante.

PIERROT.

C'est que vous êtes un maladroit.

LE MARQUIS.

Je ne puis souffrir sa vue ; retirez-vous encore une fois.

PIERROT, *lui faisant signe de rester.*

Monsieur le marquis a raison ; il vous appartient bien de fâcher votre maître, parce qu'il a la figure d'un perroquet ; après tout, ne peut-il pas recouvrer sa figure d'homme aussi bien que vous et moi ? Je vais faire ce que je pourrai pour cela ; entendez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas la raison qui me manque. . . .

PIERROT.

Eh ! quand elle vous manquerait, monsieur le Marquis, soyez tranquille ; j'en ai pour deux, moi ; ainsi, que cela ne vous embarrasse pas.

LE MARQUIS.

Quoiqu'il en soit, Pierrot, je te suis obligé de vouloir bien prendre mon parti.

PIERROT.

Là, monsieur le Marquis dit qu'il m'est obligé, il n'est déjà plus si fier que dans ce vaisseau où il ne me regardait seulement pas. *(A la Fleur)* allons, faites, toute de suite, des excuses à votre maître.

LE MARQUIS.

Je lui défends de m'approcher.

PIERROT *à la Fleur.*

Malheureux, qu'avez-vous donc dit à monsieur le Marquis pour le mettre si fort en colère contre vous ?

LA FLEUR.

Rien ; je cherchais à le préparer, mais il ne m'a pas donné le temps d'entrer en matière.

PIERROT.

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle pour en finir ; mais comme je ne sais pas la vie que vous avez menée, et que cela est absolument nécessaire il faut que je le questionne ; vous permettez ? Allons, la Fleur, s'il y a quelques bêtises dans cette histoire, dites-nous cela poliment.

LE MARQUIS.

En vérité, je ne saurais souffrir de l'entendre parler.

PIERROT.

Il ne vous dira pas un mot ; ce n'est qu'à moi qu'il adressera la parole.

LA FLEUR.

Je ne voulais que parler des emprunts de monsieur le Marquis.

LE MARQUIS *à la Fleur.*

Je voudrais bien savoir en quoi cela vous regarde.

PIERROT *au Marquis.*

Ne faites semblant de rien ; laissez-moi faire. (*A la Fleur*) eh qu'importe que l'on emprunte, pourvu qu'on rende ?

LA FLEUR.

Sans doute ; mais monsieur était trop généreux pour payer ses dettes.

PIERROT.

Qu'est-ce que c'est qu'une générosité qui ne pade pa ses dettes ?

LA FLEUR.

Je veux dire que monsieur a le cœur grand.

PIERROT.

Bon, est-ce qu'il y logeait le bien de son prochain et le sien?

LA FLEUR.

Tout juste ; les grandes âmes prennent et donnent mais elles ne restituent rien, et la noblesse de celle de mon maître étouffait la justice.

PIERROT.

J'aimerais bien mieux que ce fût la justice qui eut étouffé la noblesse.

LA FLEUR.

D'autant plus que cette noblesse est cause que l'on raffle la table de ses créanciers pour entretenir la magnificence de la sienne,

PIERROT.

Cette magnificence affamée ressemble à un brochet qui, dans un étang....

LE MARQUIS, *d'un air triste, et confus et ayant l'air de se parler à lui-même.*

Ah ! je n'ai pas toujours évité de....

PIERROT.

De....faire comme le brochet : d'avaler les petits poissons ? Est-ce vrai ?

LA FLEUR.

Ajoutez à cela les caresses qu'on fait à tout le monde, les complimens sans fin, les promesses qu'on n'a pas l'intention de tenir ?

PIERROT.

Allons, allons, il faut vous défaire de toutes ces

petitesses-là, monsieur le Marquis, elles sont indignes d'un homme comme vous.

LA FLEUR.

Que pensez-vous de ces gens qui semblent avoir des bras à ressort, pour venir d'eux-mêmes vous faire des caresses machinales, sans savoir ce qu'ils font ?

PIERROT *au Marquis.*

Ahi ! cassez-moi bien vite ce ressort là.

LA FLEUR.

Je ne dis rien de ces ritournelles d'usage pour les inférieurs qui s'en vont enchantés, rempli d'espoir, tandis que celui qui les a prononcées ignore presque qu'il ait parlé.

PIERROT.

Tout cela est-il vrai ? qu'en dites-vous ?

LE MARQUIS.

Je dis que ce drôle a perdu tout respect pour ma condition.

PIERROT.

Monsieur de la Fleur, ne badinez pas avec la condition, je vous prie.

LA FLEUR.

Je ne parle que de l'homme, et pas du tout de son rang.

PIERROT *au Marquis.*

A la bonne heure, c'est plus honnête ; et vous devez être satisfait de la différence qu'il fait. Car, supposons un animal chargé de vivres ; les vivres sont bons, je n'y trouverai pas à redire ; mais de celui qui les porte, je peux bien dire que c'est un animal; n'est-ce pas ?

LA FLEUR.

Si monsieur le permettait je finirais par le récit de son amitié pour ses égaux.

PIERROT.

Ah, pour de l'amitié, voyons, parlez nous de cela pour nous raffraichir le sang.

LA FLEUR.

Vous souvenez-vous, monsieur, de ce jour où étant avec deux de vos amis, la conversation tomba sur le Marquis de Belvil ? Vous convintes que c'était un fat, un libertin sans conduite, joueur de profession, qui avait trouvé le moyen, aux cartes, et aux dés, de se rendre la fortune favorable ; qu'il était lâche, ambitieux, fourbe, vain, et que son impudence en faisait un homme dangereux ; à ces mots, on annonça le marquis, vous courutes à sa rencontre les bras ouverts, et avec les plus vifs témoignages d'affection, vous lui dîtes ; Parbleu, mon cher Belvil, je suis enchanté de vous voir, je parlais précisément de votre rare mérite ; en vérité, je vous estime plus que personne au monde ; parce que j'aime les gens d'honneur ; de grâce, comptez-moi au rang de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS.

Si tu me blâmes aujourd'hui, pourquoi faisais-tu mon éloge dans ce temps-là ? Lorsqu'à t'entendre, mon esprit et mon génie étaient sans pareils et que tout le monde, disais-tu, était d'accord sur ce point.

LA FLEUR.

Ah ! le fourbe que j'étais ! Je vous louais, mais je ne vous estimais pas.

PIERROT.

Pour ça, c'est bien vrai : car il m'a dit qu'il vous attrapait comme un innocent.

LA FLEUR.

Je vous voyais affamé de duperies, je vous en gonflais pour vous servir à votre goût : d'autant plus que je ne vous flattais jamais en vain.

LE MARQUIS.

Quoi, tu me trompais !

LA FLEUR.

Je vous copiais, monsieur : *tel maître tel valet.* Je croyais qu'il était du bon air de mentir.

PIERROT, *au Marquis.*

Attendez, je vais lui dire de vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Non, il n'est plus nécessaire ; je ne le trouve plus si coupable....Hélas ! moi seul....*(il rêve)* oui, moi seul j'avais tort !....j'étais....semblable à l'oiseau dont je porte maintenant la figure : vain, orgueilleux, trompeur, égoïste....mes paroles étaient vides de sens....toute ma conduite était d'une absurdité qui me fait mourir de honte.

PIERROT.

Ah ! nous ne vous laisserons pas mourir faute de secours ! Vous voilà enfin parvenu là où il fallait vous amener ; il ne nous reste plus qu'à couronner notre ouvrage. Venez, monsieur le Marquis, nous allons, la Fleur et moi, vous conduire à la source de la santé. *(Ils l'emmènent.)*

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Les décorations sont celles du premier acte.*)

LE MARQUIS, LA FLEUR, PIERROT, M. RIME, M. SÉNÉ.

(*Ces deux derniers ont encore leur masque.*)

LA FLEUR.

Comment, messieurs, je vous retrouve encore avec cette figure? vous me faites pitié.

LE MARQUIS.

Eh quoi, monsieur Rime, êtes-vous plus incapable que nous de rentrer sous l'empire de la Raison? pendant qu'un homme de cour, peut-être de tous les hommes le plus frappé d'illusion et de folie retrouve la sagesse, un poëte persiste dans ses erreurs? Qu'est-ce donc qu'une science où l'on puise plus de corruption que dans le grand monde?

M. SÉNÉ.

Il s'agit bien de balivernes vraiment; sachez que monsieur Rime a fait une pièce de vers dans laquelle il vous tourne tous en ridicule.

M. RIMES, *d'un ton suffisant.*

Ce n'est pas par malice, ni pour vous nuire aux uns ou aux autres, je n'ai voulu qu'amuser le Gouverneur; et quelques épithètes un peu malignes sur la médecine ne

devraient pas vous mettre en colère ; on croirait à vous voir, que ce sont des vérités trop amères. (*A part*) comme il est piqué !.... Cela me prouve que mon épigramme est excellente.

LA FLEUR.

Je croyais que vous aviez vu le Gouverneur.

M. RIME.

Sans doute : c'est un homme fort singulier qui ne manque pas d'esprit naturel, mais qui est rempli de préjugés.

M. SÉNÉ.

C'est bien vrai ; d'abord il doute de la médecine.

M. RIME.

Permettez-moi de vous observer, qu'après tout, la médecine est un art problématique ; au lieu que la poésie que je cultive, j'ose le dire, avec succès......

LA FLEUR, *l'interrompant*

N'a cependant pas changé votre figure.

M. SÉNÉ.

Mais à quoi sert la poésie ? au moins, avec un talent comme le mien, on voit souvent.....

LA FLEUR, *l'interrompant.*

Une figure d'âne.

PIERROT.

Où est l'hopital des incurables dans ce pays-ci ?

M. RIME.

Que veut dire ce manant ? A propos, l'ami, comment as-tu perdu ta figure de renard ?

PIERROT.

En écoutant la sagesse.

M. RIME.

Eh ! qu'est-ce que tu appelles sagesse ?

PIERROT.

C'est de n'être point fou.

M. RIME.

Mais je ne crois pas que je sois fou ?

PIERROT.

Qu'en savez-vous ? Quand un homme est fou, en sait-il quelque chose ?

LE MARQUIS.

Fort bien.

M. RIME.

Tout au contraire, je dis fort mal ; car ce manant peut-être fou aussi.

PIERROT.

Pourquoi, je vous prie ?

M. RIME.

C'est que tu ne crois pas l'être.

PIERROT.

Ma foi, je ne sais plus que dire ; il a si bien embrouillé tout cela que je n'y connais plus rien ; et de peur qu'il ne me gâte l'esprit je préfère garder le silence.

LE MARQUIS.

C'est une grande preuve de ta sagesse.

PIERROT.

Voilà madame la Comtesse avec le Gouverneur et mademoiselle Anette. Voyons ce qu'ils vont dire.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE, LE GOUVERNEUR ET ANETTE.

LA FLEUR, *à Anette en montrant la Comtesse.*

Ce n'est plus la même personne; de ma vie je ne l'ai vue si belle.

ANETTE.

Je le crois bien; qu'y a-t-il de plus parfait que la beauté et la raison réunies.

LA COMTESSE, *tendant la main au Marquis.*

Ah ! que je suis contente de vous retrouver sage, mon cher frère.

LE MARQUIS.

Pour ne point retomber dans mes folies j'ai résolu de me fixer dans cette île ; consentez-vous à y vivre avec moi ?

LA COMTESSE.

C'est mon plus grand désir, et je viens d'en parler à monsieur le Gouverneur, qui approuve fort ce projet, et nous promet sa protection.

(*Bonsens fait un signe d'approbation, se tourne du côté du rocher, et donne des marques de surprise qui attirent l'attention des personnes qui sont en scène. Monsieur Rime et Monsieur Séné qui ont toujours leur masque font des contorsions grotesques pour regarder sur le rocher.*)

SCÈNE TROISIÈME.

LES PRÉCÉDENS, MINERVE, UN ENFANT, *d'à peu près douze ans, vêtu à la grecque : tunique blanche bordée de rouge; Minerve, sous la figure d'un guerrier, armée de pied-en cap, son égide au bras, sa lance à la main, mais enveloppée d'un manteau; elle soutient l'enfant qui, au moment où il atteint le sommet du rocher paraît épuisé de fatigue.*

L'ENFANT.

Ah!.... je succombe.... les forces me manquent.... cher Mentor, est-il donc vrai que je briserai les fers de la Raison? que tant de gloire me soit réservé?

MINERVE.

Oui, mon fils, et, pour prix de ce noble exploit, les dieux vous feront régner sur une grande nation; l'hypocrisie, et ses factions, la folie et ses ridicules seront sans pouvoir; la paix, l'abondance seront avec vous sur le trône, vous mériterez l'amour de vos peuples et le beau nom de *juste*.

L'ENFANT.

Que vos paroles ont de charmes, mon cher Mentor; la persuasion coule de vos lèvres! mon âme se sent pénétrée, attendrie; il semble que votre voix soit celle de la divinité que je veux invoquer. (*Il se jette à genoux*) Puissante déesse de la sagesse, et de la gloire, ô Minerve, conservez-moi Mentor, afin que, guidé par ses conseils, j'apprenne l'art de régner; que j'accomplisse la

volonté des dieux! Eclairez mon esprit, fortifiez, dirigez mon courage, donnez-moi la persévérance; oh daignez être ma divinité tutélaire je me voue pour la vie à votre culte; agréez mon hommage!

Au moment où l'enfant se jette à genoux Minerve qui est derrière lui, laisse tomber son manteau; elle étend son égide sur son protégé, tandis que le tonnerre gronde. L'Enfant semble éprouver l'effet de la présence de la divinité; il croise ses mains sur sa poitrine, adore avec un profond respect.... et les yeux baissés, il découvre la Raison, qui au moment où le tonnerre a grondé, s'est avancée sur le bord du rocher, et tend les bras, chargés de fers, vers le ciel. La Déesse et l'Enfant jettent en même temps un cri de joie; le tonnerre continue de gronder. Minerve se perd dans les nues, l'Enfant se relève plein de courage, il cherche Mentor, et ne trouve que la lance et le bouclier de Minerve, il les prend, les baise avec respect, lève les yeux et les bras au ciel pour remercier la Déesse; il frappe alors le rocher de sa lance; aussitôt on aperçoit quelques pierres qui semblent former des échelons, au moyen desquels il descend en se cramponnant.

Parvenu sur l'espèce de plate-forme où la Raison lui est apparue, il ne trouve que la Discorde entourée de Furies, coiffées de serpens, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre et un poignard dans l'autre. Elles lui défendent l'entrée de la grotte où elles ont repoussé la Raison; le jeune héros se couvre de son bouclier combat avec sa lance,

et précipite enfin la Discorde et les Furies dans la mer.

Alors la Folie, sous la forme d'une belle femme; suivie des Amours et des Plaisirs lui tendent des chaînes de fleurs. Surpris de ces nouveaux ennemis, il admire un moment la folie et son cortége....se dépite de ne pouvoir les combattre....cependant, il implore, par ses gestes, l'assistance de Minerve, et s'élance tout-à-coup au milieu du groupe séduisant qui lui dérobe presque l'entrée de la grotte; les Amours et les Plaisirs effrayés de sa lance dont il semble les menacer se dispersent aussitôt et entraînent la Folie; il brise les chaînes de la Raison, et se jette à ses pieds. La cataracte disparaît et laisse voir un chemin bordé de fleurs par lequel la Raison descend avec son jeune libérateur, au son d'une musique guerrière.

Bonsens, ses prosélytes, le poëte le médecin, et tous les habitans de l'île se prosternent devant la Déesse qui s'arrête auprès de Monsieur Rime et de Monsieur Séné; elle touche leurs masques qui tombent aussitôt, et leur dit:

" Soumettez-vous à l'empire de la Raison; son
" pouvoir seul fait la différence de l'homme à la brute;
" rentrez dans vos droits, invoquez la sagesse, célébrez
" la gloire de mon libérateur, et que tout ce qui respire
" dans cette île soit heureux.

A ces mots elle prend le bandeau royal, en ceint le front du jeune héros; la Paix, l'Abondance, la Justice entourent le jeune Roi on crie Victoire, Victoire, Victoire, *et la toile tombe.*

FIN DES MASQUES.

FANFAN ET COLAS.

COMÉDIE.

FANFAN ET COLAS.

COMÉDIE.

Personnages.

MME. DE FIERVAL.
FANFAN, *Fils de Mme. de Fierval.*
MONSIEUR L'ABBÉ, *Précepteur de Fanfan.*
PERRETTE, *Nourrice de Fanfan.*
COLAS, *Fils de Perrette.*
MLLE. DUMONT, *Femme de chambre.*
LA FLEUR, *Valet de Mme. de Fierval.*
BLAISE, *Jardinier.*

La Scène se passe dans la maison de campagne de Mme. de Fierval.

FANFAN ET COLAS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente un cabinet d'étude donnant sur un jardin.*)

(*Au lever de la toile Madame de Fierval et Mademoiselle Dumont sont assises et semblent travailler.*)

MADAME DE FIERVAL, L'ABBÉ,
MLLE. DUMONT.

L'ABBÉ.

Non, madame, non : je ne reste pas un jour de plus ici.

Mme. DE FIERVAL.

Mais, monsieur l'Abbé......

L'ABBÉ.

C'est un parti pris, madame, je suis las de perdre inutilement mes soins et mes peines auprès de monsieur Fanfan, votre fils, et de ne recueillir d'autres fruits de mes travaux que le chagrin de les voir méprisés.

Mme. DE FIERVAL.

Un peu de patience encore....

L'ABBÉ.

Il en a trop abusé, madame. Quel honneur voulez-vous que me fasse son éducation ? De tous les états, le plus noble peut-être est celui de précepteur, et c'est aujourd'hui le plus ingrat. Notre élève profite-t-il de nos leçons ? tous les éloges sont pour lui : c'est à ses heureuses dispositions, à son naturel charmant, qu'il doit le développement de tous les talens. Est-il, au contraire, méchant ? son esprit lourd ou tardif refuse-t-il de s'ouvrir à la lumière ? C'est son précepteur qu'on accuse de son ignorance ; c'est à lui seul qu'on impute tous ses défauts.

Mme. DE FIERVAL.

Pouvez-vous me taxer d'une pareille injustice ? Qui, mieux que moi, sut apprécier vos bontés pour mon fils ? Je vous l'ai confié, non comme à un précepteur, mais comme à un ami ; songez que, lorsqu'il perdit son père, vous me promîtes de lui en tenir lieu. Voulez-vous donc laisser votre ouvrage imparfait ? Il a de l'esprit, un bon cœur. . .

L'ABBÉ.

Non, madame, ne vous abusez pas ; son cœur se gâte, son caractère s'aigrit, rien ne peut le briser ; il est orgueilleux, vain, méchant. . . .

Mme. DE FIERVAL.

Méchant ?

L'ABBÉ.

Oui, madame ; ne traite-t-il pas vos domestiques comme des esclaves ? Ne se fait-il pas détester de tout le monde ?

Mme DE FIERVAL.

Vous le jugez trop sévèrement, monsieur; mon fils est jeune; il a de la fierté dans le caractère, il est vrai; mais cette fierté même vous a fait concevoir l'espoir flatteur d'en faire un jour un homme.

L'ABBÉ.

Et peut-être aurais-je réussi sans vous.

Mme DE FIERVAL.

Sans moi?

L'ABBÉ.

Oui, madame. Voulez-vous que je vous parle franchement?

Mme DE FIERVAL.

Vous m'obligerez.

L'ABBÉ.

Eh bien! madame, c'est vous qui lui faites perdre tout le fruit de mes leçons; c'est vous, enfin qui le gâtez, puisqu'il faut vous le dire.

Mme DE FIERVAL.

Moi, monsieur l'Abbé? j'avoue que j'ai peut-être trop de faible pour lui, mais que ce faible est pardonnable; songez qu'il est le seul fruit d'un hymen que le plus tendre amour avait formé: songez qu'il me retrace tous les traits chéris d'un époux que la mort m'enleva au bout d'un an de l'union la plus heureuse. Comment voulez-vous que j'aie la force de le chagriner?

L'ABBÉ.

Eloignez-le donc de vous.

Mme DE FIERVAL.

Impossible, monsieur l'Abbé, impossible; mais je vais un instant m'armer de fermeté, et lui déclarer que je vous

remets toute mon autorité, tous mes droits sur lui. Vous serez contente de moi.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas de vous dont je me plains.

SCÈNE DEUXIÈME.

MME. DE FIERVAL, L'ABBÉ, MLLE. DUMONT, LA FLEUR.

Mme DE FIERVAL.

La Fleur !........

LA FLEUR.

Que veut madame.

Mme DE FIERVAL.

Où est mon fils ?

LA FLEUR.

Je n'en sais rien, madame.

Mme DE FIERVAL, *étonnée.*

Comment, vous n'en savez rien !

LA FLEUR.

Non, madame; après avoir pris ce matin sa leçon de danse, il m'a fait recommencer trois fois sa toilette, trois fois il a changé d'habits; et pour me remercier de mes peines, il m'a gratifié d'une paire de soufflets, et s'est enfui en riant.

L'ABBÉ.

Vous voyez comme il traite vos domestiques.

Mme DE FIERVAL.

Légèreté, inconséquence... *(A la Fleur)*, cherchez-le, et me l'amenez.

LA FLEUR.

Et s'il ne veut pas venir ?

Mme DE FIERVAL.

Vous lui direz que c'est sa mère qui le demande. Allez.

SCÈNE TROISIÈME.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

LA FLEUR, *à Blaise qui entre.*

Où le trouver ? L'as-tu vu, toi ?

BLAISE

Qui ?

LA FLEUR.

Monsieur Fanfan.

BLAISE.

Oui, sûrement je l'ai vu, et que trop, de par tous les diables, il vient de me chasser de mon jardin.

LA FLEUR.

Est-ce qu'il y est ?

BLAISE.

Et qui la retourne de la bonne manière.

Mme DE FIERVAL, *à la Fleur.*

Allez le chercher.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme. DE FIERVAL, BLAISE, Mlle. DUMONT, L'ABBÉ.

BLAISE, *tournant son chapeau dans ses mains.*

Madame......

Mme DE FIERVAL.

Eh bien ! Blaise, qu'y a-t-il ?

BLAISE.

Je suis votre jardinier, n'est-il pas vrai ?

Mme DE FIERVAL.

Oui, Blaise.

BLAISE.

Je vous ai toujours bien servi.

Mme DE FIERVAL.

Je n'ai qu'à me louer de toi.

BLAISE.

Vous m'avez toujours bien nourri, bien payé.

Mme DE FIERVAL.

Je le crois.

BLAISE.

Vous me dites souvent un petit mot de bonté en passant, ou bien vous me donnez une petite récompense comme un présent, ce qui me fait encore plus de plaisir que votre argent, parce que vous me devez l'un, et que vous me donnez l'autre gratis.

Mme DE FIERVAL.

Eh bien ! Blaise ?

BLAISE.

Eh bien, madame, je vais vous affliger.

Mme DE FIERVAL.

M'affliger !

BLAISE.

Oui, madame, c'est bien malgré moi, en vérité, car j'en serai certainement encore plus fâché que vous; mais il faut que cela soit ainsi.

Mme DE FIERVAL.

De quoi s'agit-il donc enfin ?

BLAISE.

Vous êtes bonne maîtresse, je suis bon jardinier, je travaille comme quatre, vous me payez bien, vous êtes contente de moi, et moi, je suis content de vous, eh bien ! madame.... il faut nous quitter.

Mme DE FIERVAL.

Comment, Blaise, nous quitter?

BLAISE, *poussant un gros soupir*.

Oui, madame, je viens vous demander mon compte. Voilà le grand mot lâché.

Mme DE FIERVAL.

Ton compte?

BLAISE.

Je savais bien que ça vous fâcherait, et ça me fâche encore plus; mais il faut que cela soit comme ça, encore une fois; je l'ai mis là. *(Montrant son front.)*

Mme DE FIERVAL.

Comment, mon garçon, tu veux donc t'en aller?

BLAISE.

Oui, madame.

Mme DE FIERVAL.

Et pourquoi ?

BLAISE.

Ah! j'ai mes raisons.

Mme DE FIERVAL.

Peux-tu te plaindre de moi?

BLAISE.

Non, par ma foi, faudrait que je fusse bien difficile; vous êtes la bonté, la générosité en personne; vous n'êtes ni fière, vous, ni grondeuse, ni maltraiteuse; mais, tout le monde ne vous ressemble pas.

Mme DE FIERVAL.

Est-ce que mes gens te tracassent?

BLAISE.

Non, non, les valets ne sont insolens que quand les maîtres ne valent rien.

Mme DE FIERVAL.

De quoi te plains-tu donc?

BLAISE.

Puisque nous nous sommes expliqués, j'ai la parole plus libre. Ecoutez donc, sans être glorieux, on aime à se faire honneur de son ouvrage: on ne veut pas passer pour un ignorant, pour un paresseux: on a un jardin, c'est pour en avoir soin, c'est pour qu'on dise comme ça: pardine, voilà un jardin bien propre, un potager bien tenu, des arbres bien soignés; n'est-il pas vrai, madame?

Mme DE FIERVAL.

Est-ce que je te refuse quelque chose?

BLAISE.

Encore une fois, je suis content de vous; vous ne me laissez manquer ni d'outils, ni de fumier, ni de plans, ni de graines, ni même de journaliers, quand je vous en demande; ce que je fais néanmoins que le plus rarement

possible; mais j'enrage de voir que nous perdons tous deux, vous votre argent, et moi mes peines, qui valent mieux encore.

Mme DE FIERVAL.

Comment cela ?

BLAISE.

Et voilà ce que je sais, et ce que vous ne savez pas.

Mme DE FIERVAL.

Veux-tu me l'apprendre ?

BLAISE.

Me donnez-vous la permission bien complète de vous parler à cœur ouvert ?

Mme DE FIERVAL.

Eh ! oui, pourvu que tu finisses.

BLAISE, *poussant de gros soupirs.*

Eh bien, Monsieur Fanfan........

Mme DE FIERVAL.

Monsieur Fanfan.......

BLAISE.

C'est un diable.

Mme DE FIERVAL.

Qu'est-ce qu'il t'a donc fait ?

BLAISE.

Ce qu'il me fait tous les jours: dix taupes, deux lièvres, quatre poules, vingt écoliers feraient moins de ravages dans mon jardin, en un an entier, que monsieur Fanfan tout seul n'en fait en un jour: il culbute les planches, brise les cloches, casse les arbres, arrache les charmilles, ravage le potager, retourne le parterre. Je n'y peux plus tenir; et quand la patience m'échappe, car enfin l'on se sent quelquefois, quand je lui dis, mais pardine, monsieur Fanfan, laissez-moi faire mon ouvrage ;

et si vous êtes tant en humeur de culbuter, de renverser, allez-vous en faire le diable dans l'appartement de votre chère mère; allez faire enrager votre Abbé, ou bien monsieur la Fleur, ou mademoiselle Dumont, et laissez-nous planter nos choux. Savez-vous comme il me répond, madame? par de grands coups de gaule: ça n'est pas fort réjouissant, n'est-il pas vrai?

L'ABBÉ.

Personne ne pourra bientôt plus vivre avec lui.

Mme DE FIERVAL.

Petite espièglerie: tu as raison, mon pauvre Blaise, je n'entends pas que mon fils te tracasse, et encore moins qu'il te maltraite, et je vais, devant toi-même, lui défendre l'entrée de ton jardin.

BLAISE.

A la bonne heure: je lui donnerai bien volontiers mes plus belles fleurs, je lui donnerai même les meilleurs fruits; mais, en vérité, qu'il n'y mette pas la main; voilà tout ce que je lui demande.

Mme DE FIERVAL.

Tu vas être content.

Mlle DUMONT.

Madame, si j'osais, je vous dirais aussi....

Mme DE FIERVAL.

Eh bien!

Mlle DUMONT.

Que monsieur Fanfan....

Mme DE FIERVAL.

Monsieur Fanfan! Qu'a-t-il fait encore?

Mlle DUMONT.

Ce matin, il a fait envoler votre serin, il a tordu le cou à ce pauvre Jacquot.

Mme DE FIERVAL.

A mon perroquet?

Mlle DUMONT.

Oui, madame.

L'ABBÉ.

Eh bien! madame, ceci n'est ni légèreté, ni espiégle-rie: c'est, je crois, une méchanceté bien marquée.

Mlle DUMONT.

A qui n'en fait-t-il pas tous les jours?

BLAISE.

C'est pire qu'un Lucifer!

Mlle DUMONT.

Tous les matins il culbute votre toilette, renverse vos poudres, répand vos essences, brouille mon ouvrage, me dit des sottises....

Mme DE FIERVAL.

Pourquoi ne pas m'avertir?

Mlle DUMONT.

Eh! madame, il finit toujours par avoir raison, et c'est moi seule qui suis grondée.

Mme DE FIERVAL.

Restez ici, vous allez voir si je lui donne toujours raison: qu'il recommence dix fois sa toilette, qu'il arrache quelques plantes, qu'il cueille quelques fleurs, qu'il brouille même votre ouvrage, je ne vois rien là de noir; mais tordre le cou à mon perroquet!.... Eh bien! la Fleur!

SCÈNE CINQUIÈME.

MME. DE FIERVAL, L'ABBÉ, MLLE. DUMONT, LA FLEUR, BLAISE,

LA FLEUR, *se frottant les jambes.*

Il va venir, madame.

Mme DE FIERVAL.

Qu'avez-vous donc?

LA FLEUR.

J'ai, madame, que monsieur Fanfan vient de me casser une baguette sur les jambes.

Mme DE FIERVAL.

C'est donc un démon que cet enfant là! Vous ne le corrigez donc jamais, monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Madame, ce n'est pas en le maltraitant qu'on adoucit un enfant.

Mme DE FIERVAL.

Je suis outrée, monsieur; je suis d'une colère.

L'ABBÉ.

Modérez-vous, madame; ne poussez pas trop subitement d'un excès de douceur à un excès de sévérité; rien n'est plus dangereux, croyez-moi, que de reprendre les enfans avec colère.

Mme DE FIERVAL.

Vous pouvez avoir raison, monsieur l'Abbé, mais je vais le traiter comme il le mérite.

BLAISE.

Grondez-le bien fort, mais ne le battez pas trop.

Mlle DUMONT.

Le voici.

SCÈNE SIXIÈME.

LES PRÉCÉDENS, FANFAN, *superbement habillé, entre en sautant, et va pour embrasser sa mère.*

FANFAN.

Vous me demandez, maman ? que vous êtes bonne ! que vous-êtes belle !

Mme DE FIERVAL.

Retirez-vous, monsieur, je n'embrasse point un monstre.

FANFAN.

Un monstre ! moi, maman ! Qu'ai-je donc fait ?

Mme DE FIERVAL.

Vous osez me le demander ! regardez Blaise, la Fleur, Mademoiselle Dumont.

FANFAN.

Est ce qu'ils se plaignent de moi ?

Mme DE FIERVAL.

Oui, monsieur, ils s'en plaignent, et avec raison.

FANFAN.

Je vous jure, maman. . . . .

Mme DE FIERVAL.

Prenez garde d'ajouter encore le mensonge à vos noirceurs.

FANFAN.

Mais, qu'ai-je donc fait, maman? que me reproche-t-on?

Mme DE FIERVAL.

Demandez à votre bonne, à la Fleur, à Blaise.

FANFAN.

C'est donc toi, vilain Blaise, qui veut me faire perdre les bontés et le cœur de maman; de quoi te plains-tu?

BLAISE.

De ce que vous culbutez mon jardin, de ce que vous arrachez tout; de ce que, quand je vous fais des remontrances honnêtes, vous me donnez des coups de gaule en réponse à nos raisons.

FANFAN.

Ah! maman, n'est-il pas cruel que je ne puisse jamais vous cueillir un bouquet, sans que ce butor vienne me crier: Monsieur Fanfan, ne touchez pas à cet œillet, c'est une marcotte; Monsieur Fanfan, laissez-là cette giroflée, je la garde pour graine; Monsieur Fanfan, ces roses-là garnissent les palissades. Lassé de ces mauvaises raisons, je veux dorénavant faire éclore moi-même les fleurs que je vous présenterai; je choisis en conséquence un petit carré de terre, je le bêche; Blaise vient me crier: Ah! monsieur Fanfan, qu'avez-vous fait? j'avais semé là de l'oignon. Je prends un autre carré, je le retourne, Blaise vient encore me dire qu'il y a piqué de la salade, ou toute autre vilenie. Fais-je donc un si grand mal de travailler à la terre? Ne m'avez-vous pas dit vingt fois, monsieur l'Abbé, que les hommes les plus respectables sont ceux qui la cultivent? Je ne suis pas encore bien savant dans le jardinage, Blaise me

repousse avec tant de brutalité ; je puis bien, à la vérité, lui gâter quelques plantes, faute de les connaître, mais, maman, j'aurais tant de plaisir à vous présenter une rose que j'aurais fait naître, que j'aurais vu croître et s'épanouir sous ma main, que, si Blaise pouvait lire dans le fond de mon cœur, il m'abandonnerait tout son jardin.

M[me] DE FIERVAL.

Vous êtes un brutal, Blaise.

BLAISE.

Voilà comme vous me rendez justice ?

M[me] DE FIERVAL.

Songez que mon fils ne cherche qu'à s'instruire, et que je trouve fort mauvais qu'on l'en empêche.

BLAISE.

N'ayez pas peur, madame ; dès que vous l'approuvez, il peut mettre tout sens dessus dessous ; je ne dirai mot.

M[me] DE FIERVAL.

Mon fils, je veux bien vous pardonner de ravager son jardin ; mais comment vous excuserez-vous d'avoir fait envoler mon serin et d'avoir tordu le cou à ce pauvre Jacquot ?

FANFAN.

Vous en eussiez fait autant que moi, maman, j'ai ouvert la cage au serin ; mais si vous l'eussiez vu cogner sa pauvre petite tête contre les barreaux, il vous eut fait pitié ; hélas ! me suis-je dit, peut-être regrette-t-il sa mère ; peut-être n'aspire-t-il après sa liberté que pour aller la caresser : et j'ai brisé son esclavage. Monsieur l'Abbé m'a si souvent répété que la sensibilité était la première des vertus.

Mme DE FIERVAL.

Est-ce en avoir que de tordre le cou à Jacquot? Que vous avait-il fait?

FANFAN.

Rien, maman, rien; mais Jacquot a pincé jusqu'au sang ma bonne qui lui présentait un biscuit; elle a crié; les larmes de douleur, lui sont venues aux yeux, et j'ai peut-être trop écouté un mouvement de colère, dont je n'ai pas été le maître; mais j'en suis fâché, et je ne croyais pas que ce fût ma bonne qui dût m'en faire un crime.

Mme DE FIERVAL.

Vous êtes une ingrate, mademoiselle.

Mlle DUMONT.

Madame.....

Mme DE FIERVAL.

Taisez-vous. *(A Fanfan.)* Mais, mon ami, pourquoi, lorsque la Fleur va te chercher de ma part, lui donnes-tu des coups de baguette sur les jambes?

FANFAN.

J'ai tort, maman; je venais de cueiller deux roses superbes pour vous; elles étaient encore à terre; la Fleur, sans les voir, a marché dessus, les a écrasées, et je me suis oublié. Mais si je lui ai fait du mal, je lui en demande pardon.

Mme DE FIERVAL.

C'est à lui à te le demander, mon ami. Je vous ordonne à tous les trois de faire vos excuses à mon fils, si non, je vous chasse.

Mlle DUMONT.

Comment, madame!.....

Mme DE FIERVAL.

Vous, toute la première, mademoiselle ; j'entends qu'on respecte mon fils, qu'on lui obéisse comme à moi, et ceux à qui cela ne convient pas, peuvent sortir sur-le-champ.

BLAISE.

Ceci change tout ; pardon, monsieur Fanfan, des coups de gaule que vous me donnez si joliment ; pardon du ravage que vous faites, et dans mon jardin et dans mon potager : culbutez, renversez, brisez tout ; je vous dirai grand merci.

LA FLEUR.

Voulez-vous bien me pardonner vos petits mouvemens de vivacité ?

FANFAN.

Maman, quoiqu'ils aient voulu me chagriner, ce sont de bons sujets ; ils vous sont attachés, pardonnez-leur.

Mme DE FIERVAL.

C'est à ta prière seule. Voyez jusqu'où mon fils porte la douceur, ingrats que vous êtes : retirez-vous, et songez qu'à la première plainte qu'il me fera, je vous renvoie aussitôt : sortez.

BLAISE, *à la Fleur.*

Nous avons fait là une belle corvée !

SCÈNE SEPTIÈME.

MADAME DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ.

Mme DE FIERVAL.

Tu le vois, mon fils, je ne veux pas que mes domestiques te manquent ; mais j'exige aussi que tu les traites avec bonté : ce sont des hommes comme toi.

FANFAN.

Comme moi ; maman !

L'ABBÉ.

Oui, monsieur, comme vous : ils n'ont pas de richesses, ils ne doivent pas au hasard une naissance illustre, mais ils peuvent avoir des talens, des mœurs : apprenez que presque toujours la bure cache plus de vertus que l'or et la soie.

FANFAN.

Oui, monsieur l'Abbé.

Mme DE FIERVAL.

Tâche de te faire aimer de tout le monde.

FANFAN.

De tout le monde, maman ?

Mme DE FIERVAL.

Oui, mon fils

FANFAN.

Ah ! pourvu que maman m'aime, mon cœur est content.

Mme DE FIERVAL.

Tu ne vivras pas toujours avec moi : les autres....

FANFAN.

Les autres sauront que je suis votre fils, ils me respecteront.

L'ABBÉ.

Le respect est bien moins doux, monsieur, bien moins flatteur que la reconnaissance et l'amitié.

FANFAN, *en ricanant.*

Il parle comme un livre, mon cher précepteur ; n'est-il pas vrai, maman ?

Mme. DE FIERVAL.

Écoute, mon fils ; si tu m'aimes, profite de ses leçons, de ses sages conseils. Tu lui dois plus qu'à moi ; je ne t'ai donné que le jour, et lui seul t'inspire des vertus, te donne des talens : je lui remets toute mon autorité, tous mes droits ; chéris-le comme un père.

FANFAN.

Je dois le respecter sans doute ; mais pour de l'amour, je ne puis lui en promettre.

Mme. DE FIERVAL.

Pourquoi donc, mon fils !

FANFAN *lui baisant la main.*

C'est que je l'ai donné tout à maman.

Mme. DE FIERVAL, *l'embrassant avec la plus vive tendresse.*

Le charmant enfant ! (*A l'Abbé*) condamnez-moi donc, si vous pouvez, de l'adorer. (*Elle sort.*)

SCÈNE HUITIÈME.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Vous seriez un ingrat, si vous pouviez chagriner une mère qui vous aime aussi tendrement.

FANFAN.

Je suis de votre avis, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas pris ce matin votre leçon d'écriture ?

FANFAN.

Non, monsieur ; mon maître me déplaît : après vous, je ne connais personne d'aussi triste que lui.

L'ABBÉ.

Il n'est pas heureux ; des revers qu'il n'a pas mérités, l'ont forcé de prendre cet état pour lequel il n'était pas né.

FANFAN.

Aussi ai-je voulu lui donner tous mes cachets à la fois, il n'en veut jamais prendre qu'un.

L'ABBÉ.

Je le reconnais là : et votre maître de danse est-il venu ?

FANFAN.

Oui : oh ! pour celui-là, je l'aime à la folie : il est toujours gai, il me fait des contes. Imaginez-vous, monsieur l'Abbé, qu'il contrefait tout le monde à s'y

méprendre, Mademoiselle Dumont, Blaise, vous-même : c'est votre air grave et sérieux, votre marche lourde, votre ton froid ; c'est à mourir de rire : aussi ses leçons me paraissent-elles toujours trop courtes.

L'ABBÉ.

Ainsi vous préférez des leçons futiles à des connaissances nécessaires.

FANFAN.

Je veux qu'on m'amuse.

L'ABBÉ.

Voulez-vous au moins me rendre compte de votre lecture de ce matin ?

FANFAN.

Je n'ai pas lu, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas lu !

FANFAN.

Non, monsieur.

L'ABBÉ.

Et pourquoi, monsieur ?

FANFAN.

Parce que le livre que vous m'avez donné m'ennuie, et que je n'y comprends rien.

L'ABBÉ.

Dites plutôt parce que vous n'y voulez rien comprendre : j'avoue que les principes de toutes les connaissances sont ingrats ; mais ce sont des ronces qui couvrent des fleurs. Ce livre, en vous éclairant sur l'origine et la marche de l'histoire, vous dévoilera les élémens de toutes les sciences, et les principes de la morale et de la sagesse.... Vous riez ?

FANFAN.

Sans doute : voulez-vous bien me dire à quoi mènent la science et la sagesse ?

L'ABBÉ.

A tout, monsieur, à tout.

FANFAN.

A rien, monsieur l'Abbé, à rien.

SCÈNE NEUVIÈME.

MME. DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS.

Mme. DE FIERVAL.

Réjouis-toi, mon fils, réjouis-toi : je t'amène bonne compagnie et tes bien bons amis.

FANFAN.

Qui donc maman ?

Mme. DE FIERVAL.

Ta nourrice, et ton frère de lait.

PERRETTE, *courant embrasser Fanfan.*

Eh ! bon jour, cher fils, comme t'es donc beau ! voilà ton ami Colas, ton frère ; est-ce que tu ne le reconnais pas ?

FANFAN.

Non.

COLAS, *ayant sous son bras une galette, enveloppée dans un mouchoir.*

Je te reconnais bien, moi, tu es mon frère Fanfan que j'aime tant : je t'apporte cette galette que ma mère a

faite hier tout exprès pour toi, et à laquelle je n'ai pas voulu toucher : tiens, mon frère, Fanfan, tiens, me reconnais-tu maintenant ? *(Il lui donne la galette.)*

FANFAN.

Oui.

PERRETTE.

Embrassez-vous donc tous les deux : il y a si longtemps que vous ne vous êtes vus.

FANFAN *se retire de Colas qui veut l'embrasser, et lui offre sa bourse.*

Tenez, Colas.

COLAS.

Ce n'est pas ta bourse que je te demande, je n'en veux pas.

FANFAN.

Il faut bien que je paie votre galette.

COLAS.

Est-ce que nous l'avons faite pour ton argent, donc ? nous l'aurions plutôt mangé dix fois.

MME. DE FIERVAL.

Prends Colas, prends ; ce sera pour ton père, pour le soulager.

COLAS *prend la bourse et la donne à sa mère.*

A la bonne heure, madame de Fierval ; tenez, ma mère.

PERRETTE, *regardant Fanfan avec extase.*

Comme il est brave ! Je n'en reviens pas !

MME. DE FIERVAL.

Eh bien ! Fanfan, il faut faire déjeûner ta nourrice et ton frère de lait ; va donc leur chercher quelque chose.

FANFAN *avec dédain.*

Est-ce que la Fleur n'est pas là ?

PERRETTE.

Non, mon fils, il est allé débrider notre bourrique, pour la mener boire.

Mme. DE FIERVAL.

Va donc, mon fils, va donc.

FANFAN.

Cela vous fera plaisir, maman ?

Mme. DE FIERVAL.

Beaucoup.

FANFAN

J'y cours ; qu'est-ce que j'apporterai à ces paysans.

Mme. DE FIERVAL.

Tout ce que tu trouveras de meilleur.

COLAS, *courant après Fanfan.*

Attends, attends ; je vais t'aider, nous en apporterons davantage.

SCÈNE DIXIÈME.

MME. DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

Mme. DE FIERVAL.

Eh bien ! la nourrice, comment vont les petites affaires ?

PERRETTE.

Bien, madame de Fierval, bien.

Mme. DE FIERVAL.

Comment se porte Gros Pierre ?

PERRETTE.

A merveille, madame de Fierval, tout prêt à vous servir.

Mme. DE FIERVAL.

Etes-vous contente dans votre ménage ?

PERRETTE.

Comme une reine, madame de Fierval ; Manon, c'est le nom de notre vache, sauf votre respect, nous a fait un veau superbe, et vous voyez, ma foi, la plus malade de la maison.

Mme. DE FIERVAL.

Tant mieux ; et la récolte ?

PERRETTE.

C'est une bénédiction, Dieu merci ; nous avons récolté cinq pièces d'un petit vin claret, qui grate un brin ; mais qu'est excellent. Si vous venez chez nous, nous vous en ferons goûter ; par ma foi, vous en serez contente.

Mme DE FIERVAL.

Et votre homme, travaille-t-il bien ?

PERRETTE.

Comme quatre, madame de Fierval, ça fait plaisir à voir. Il boit quelque fois le petit coup, mais ce pauvre homme, c'est bien juste ; et puis c'est qu'il ne se grise que le dimanche, et foi de femme d'honneur, il n'a pas le vin, ni traître, ni méchant ; tout au contraire, voyez-vous.

Mme DE FIERVAL.

Et Colas, en êtes-vous bien contente ?

PERRETTE.

Je ne cherche à dépriser personne, Dieu m'en garde ; mais c'est bien le plus gentil garçon de notre village, et

même des environs ; ça lit déjà tout courant dans les plus gros livres ; ça chante les dimanches et fêtes au lutrin, presqu'aussi fort que son père ; ça vous a des petites raisons dont notre magister reste tout ébahi ; et puis ça vous aime son père et sa mère, faut voir ; c'est un enfant, madame de Fierval, qui vaut son pesant d'argent.

Mme DE FIERVAL.

J'en suis enchantée ; qu'il continue toujours d'être bon garçon, et j'aurai soin de lui.

PERRETTE.

Nous y comptons bien, madame de Fierval ; et ce n'est pas à cause que c'est notre fils, mais il vous fera honneur.

Mme DE FIERVAL.

Je n'en doute pas. Mais, le voici, il a l'air bien triste.

SCÈNE ONZIÈME.

MADAME DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS, *rentrant tout rouge, le cœur tout gros, il pousse de temps en temps de gros soupirs, et s'essuie les yeux avec les poings.*

PERRETTE.

Qu'as-tu donc, mon enfant ?

COLAS, *tristement.*

Rien, ma mère.

PERRETTE.

Est-ce que tu serais tombé ?

COLAS.

Non, ma mère.

Mme DE FIERVAL.

Qu'est-ce qu'on t'a fait Colas ?

COLAS, *tirant Perrette par sa robe.*

Rien, madame de Fierval. Allons-nous-en, ma mère.

Mme DE FIERVAL.

Où donc est Fanfan ?

COLAS.

Dans le jardin, madame de Fierval. Allons-nous-en, ma mère.

Mme DE FIERVAL.

Il vous cueille apparemment quelques fruits.

COLAS.

Je ne le crois pas. Allons-nous-en, ma mère.

PERRETTE.

Qu'est-ce que tu me veux donc ?

COLAS.

Allons-nous-en.

Mme DE FIERVAL.

Mais tu pleures, Colas ?

COLAS.

Oh ! que non, madame de Fierval. (*A Perrette*) retournons chez nous.....

Mme DE FIERVAL.

Mais, pourquoi donc veux-tu t'en aller si vite ?

COLAS.

J'ai des raisons.

L'ABBÉ.

Je les devine, moi, ces raisons : n'est-il pas vrai que monsieur Fanfan t'a battu ?

Mme DE FIERVAL.

Serait-il possible ?

COLAS.

Certainement, très possible.

Mme DE FIERVAL.

Et t'a-t-il fait beaucoup de mal, mon pauvre Colas ?

COLAS.

Ce n'est pas le mal qu'il m'a fait : pardine, si j'avais voulu, je lui aurais donné des coups bien plus forts. Ce qui me fâche le plus, ce que je ne lui pardonne pas, c'est ce qu'il m'a dit.

Mme DE FIERVAL.

Et qu'est-ce qu'il t'a donc dit ?

COLAS.

Que je n'étais qu'un paysan, un petit manant ; et que je n'étais pas son frère.

PERRETTE.

Que tu n'étais pas son frère ? quel dénaturé ! tu as raison, Colas, tu as raison : retournons au village, on n'y méprise pas le pauvre monde. Votre servante madame de Fierval ; monsieur Fanfan est votre fils ; mais je vous préviens que je ne le regarde plus comme le mien, puisqu'il peut battre son frère de lait ; viens-t-en, mon pauvre fils ; viens-t-en : où il n'y a pas d'égalité, il n'y a plus d'amitié.

Mme DE FIERVAL.

Un instant, Perrette, un instant.

PERRETTE.

Non, madame ; nous n'avons pas besoin de vous, et nous ne restons pas où l'on nous humilie. Vraiment, Gros-Pierre n'aurait qu'à savoir ça ; tuez-vous donc,

accourez donc bien vîte pour voir ce beau monsieur Fanfan, apportez-lui des galettes? nous ne sommes que des paysans; mais nous avons une âme, un naturel, du sentiment, et lui, il n'en a pas plus que sur ma main. Dieu ne le bénira pas; je vous en préviens madame de Fierval. Il n'y a jamais de bonheur pous les gens fiers et orgueilleux.

Mme DE FIERVAL.

Vous avez raison, la nourrice; mais peut-être aussi que Colas....

COLAS.

Ah! mon Dieu, j'ai voulu l'embrasser, voilà tout; il m'a repoussé, et sur ce que je lui ai dit qu'on ne repoussait pas un frère comme ça, il m'a donné un soufflet, mais bien appliqué.

PERRETTE.

Le vilain!

L'ABBÉ.

Vous le voyez, madame, pouvez-vous l'excuser! pouvez-vous faire l'éloge de son cœur, quand il ose injurier, maltraiter son frère de lait, le fils de sa nourrice?

Mme. DE FIERVAL.

Je ne l'excuse pas; son insensibilité, son ingratitude m'affligent et m'irritent; mais, dites-moi, que dois-je faire?

L'ABBÉ.

Je n'ai qu'un moyen à vous proposer, et, s'il ne réussit pas, je désespère de votre fils.

Mme. DE FIERVAL.

Quel est-il?

L'ABBÉ.

Il est violent; mais j'ose le croire nécessaire.

Mme. DE FIERVAL.

Qu'est-ce enfin ?

L'ABBÉ.

Un instant.... *(Bas à Perrette)* la nourrice ?

PERRETTE.

Monsieur l'Abbé....

L'ABBÉ.

Sans faire semblant de rien, renvoyez pour un instant votre fils.

PERRETTE.

Et pourquoi renvoyer mon fils ?

L'ABBÉ.

Il ne faut pas qu'il sache ce que je vais vous dire.

PERRETTE.

Ah ! je vous entends.... Colas ?

COLAS.

Ma mère.

PERRETTE.

Va-t-en dans l'écurie, mon garçon, voir si Margot a bien bu.

COLAS, *vivement.*

Je lui remettrai tout de suite son bât ; pas vrai, ma mère ?

PERRETTE.

Non, mon garçon, non ; j'irai tout à l'heure le lui remettre moi-même.

COLAS.

Et puis nous partirons ?

PERRETTE.

Oui, mon garçon, oui.

COLAS.

Oh ! je suis bien sûr qu'elle ne demandera pas mieux ; et qu'elle a déjà bu et mangé tout son content. (*Il sort.*)

SCÈNE DOUZIÈME.

MME. DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

Mme DE FIERVAL.

Nous voilà seuls, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous paraissez inquiète.

Mme DE FIERVAL.

Ah ! vous n'ignorez pas combien j'aime mon fils.

PERRETTE.

C'est bien naturel, je l'aime aussi moi, malgré son mauvais cœur.

Mme DE FIERVAL.

Si le moyen que vous allez me proposer. . . .

L'ABBÉ.

Rassurez-vous, madame, rassurez-vous ; c'est son cœur seul que je veux mettre à l'épreuve, et cette épreuve va peut-être le changer pour jamais.

Mme DE FIERVAL.

Je suis prête à tout.

L'ABBÉ.

Madame, les revers seuls, et l'adversité peuvent rendre l'homme doux et humain ; il faut avoir senti la peine pour compâtir à celle des autres.

PERRETTE.

C'est bien vrai ça, monsieur l'Abbé; comme vous lisez là-dedans!

L'ABBÉ.

Votre fils n'a jamais éprouvé de contradiction. On peut mettre son petit cœur à une rude épreuve.

MME. DE FIERVAL.

Comment cela?

L'ABBÉ.

Feignez que Fanfan soit le fils de Perrette, qu'elle l'a supposé à la place de Colas, qui était véritablement votre fils; poussez même l'épreuve jusqu'à l'envoyer quelque temps chez elle, pour rompre son caractère; c'est sous le chaume qu'il connaîtra la dignité de l'homme; c'est sous le chaume qu'il apprendra à respecter l'humanité.

PERRETTE.

Non, non, monsieur l'Abbé, votre épreuve peut être fort bonne; mais je ne m'y prêterai jamais.

L'ABBÉ.

Eh! pourquoi?

PERRETTE.

Nous ne sommes pas riches, monsieur l'Abbé, mais nous avons toujours été honnêtes; et nous ne voulons pas qu'on croie que nous ayons pu être assez dénaturés pour renier un instant notre sang: si je me prêtais à une pareille manigance mon homme me tordrait le cou; et il aurait raison, ma foi.

L'ABBÉ.

Mais, songez donc, la nourrice, que ce n'est qu'une supposition.

PERRETTE.

Supposition tant que vous voudrez; le soupçon même d'une pareille vilenie, seroit une tache dont jamais je ne me laverais; est-ce qu'il est donc possible de renier son sang.

Mme DE FIERVAL.

Ecoutez-moi, Perrette; j'aime bien autant Fanfan, que vous pouvez aimer Colas.

PERRETTE.

Ça se peut bien, madame de Fierval.

Mme DE FIERVAL.

Croyez-vous que je voudrais abandonner mon fils? croyez-vous que je voudrais vous déshonorer!

PERRETTE.

Ecoutez donc, madame de Fierval: vous autres grandes dames, vous avez tant d'honneur, que vous ne prenez pas garde à toutes ces petites choses-là; mais nous autres paysannes, nous n'avons rien à perdre et nous ne savons pas ce que c'est que de badiner avec l'honneur.

Mme DE FIERVAL.

Songez, donc Perrette, que, loin de vous mépriser, tout le monde vous saura gré de vous être prêtée à corriger mon fils: que personne n'ignorera que c'est par complaisance, et par attachement pour votre nourrisson que vous avez consenti à cette supercherie.

PERRETTE, *pleurant*.

Et mon fils à moi, mon pauvre petit Colas, qui n'en est pas instruit de cette supercherie?

Mme DE FIERVAL.

Il restera près de moi, je le traiterai comme mon fils ; pouvez-vous en être inquiète ?

PERRETTE.

Je me doute bien qu'il n'y sera pas mal lui, mais nous, qui ne le verrons plus.

L'ABBÉ.

Songez, la nourrice, que c'est l'affaire de huit jours au plus.

PERRETTE.

Et, si pendant ces huit jours-là, vos beaux appartemens, vos beaux habits, vos dîners, vos soupers qui n'en finissent pas, allaient lui gâter la vue et le cœur ; et qu'il revint chez nous en regrettant ce qu'il aurait trouvé chez vous ; si vous alliez nous en faire un Fanfan ? Nous serions bien avancés, pas vrai ?

L'ABBÉ.

Ne craignez rien, la nourrice ; Colas m'a l'air d'un brave garçon, et je vous promets de lui faire voir le monde de manière qu'il sera trop content de retourner à son village, et de redevenir Colas.

PERRETTE.

Vous me le promettez bien ?

Mme DE FIERVAL.

C'est moi qui vous en réponds,

PERRETTE.

Eh bien ! pour vous obliger, madame, je veux bien me prêter à votre petite supercherie ; pourvu cependant que ça ne dure pas long-temps ; parce que, voyez-vous, je vais toujours à la bonne franquette, et je n'aime pas toutes

ces manigances où il faut mentir et rougir : nous autres paysannes, nous sommes encore si sottes !

M[me] DE FIERVAL, *appelant*.

Mademoiselle Dumont.

SCÈNE TREIZIÈME.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE DUMONT.

M[lle] DUMONT.

Que voulez-vous, madame ?

M[me] DE FIERVAL.

Amenez-moi sur-le-champ Fanfan, et Colas.

M[lle] DUMONT.

Oui, madame.

M[me] DE FIERVAL.

Qu'ils viennent tous deux.

SCENE QUATORZIÈME.

MME. DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

L'ABBÉ.

C'est à vous maintenant, madame, à me promettre que vous aurez assez de force et de fermeté pour pousser à sa fin l'epreuve à laquelle nous allons mettre monsieur votre fils.

M[me] DE FIERVAL

Comptez sur moi.

L'ABBÉ.

Je crains bien le pouvoir de ses larmes.

Mme DE FIERVAL.

Si je l'afflige, c'est pour son bien.

L'ABBÉ.

Sans doute ; mais aurez-vous la force de résister à sa douleur ?

Mme DE FIERVAL.

Ecoutez-moi : vous connaissez toute ma faiblesse pour lui, toute ma sensibilité ; si vous vous apercevez que je fléchisse, faites-moi signe, je me retirerai sur-le-champ.

L'ABBÉ.

Soit : le voici, armez-vous de courage.

Mme DE FIERVAL.

Vous serez content.

SCÈNE QUINZIÈME.

LES PRÉCÉDENS, FANFAN, COLAS.

FANFAN.

Ma bonne m'a dit que vous me demandiez, maman.

Mme DE FIERVAL.

Ne vous avais-je pas dit d'apporter à déjeuner à Perrette et à votre frère ?

FANFAN.

Oui, maman, je croyais qu'ils allaient venir à l'office.

Mme DE FIERVAL, *d'un air triste.*

Ah ! Fanfan....

FANFAN.

Qu'avez-vous donc, ma chère maman ?

Mme DE FIERVAL.

Ne me donnez plus un nom si doux.

FANFAN.

Que voulez-vous dire ?

Mme DE FIERVAL.

Mon ami, je viens d'apprendre une nouvelle qui va vous percer le cœur : vous n'êtes pas mon fils.

FANFAN, *étonné.*

Je ne suis pas votre fils ?

L'ABBÉ.

Non, monsieur ; apprenez un malheur où le juste destin vous plonge.

Mme DE FIERVAL.

Perrette et son mari ont tous deux trompé ma tendresse.

FANFAN, *consterné.*

Je ne suis pas votre fils !

L'ABBÉ.

Soit amour pour Colas, soit l'espoir de s'enrichir un jour des biens usurpés par vous, ils ont eu la foiblesse de vous substituer au fils légitime de madame ; ils vous ont fait changer de nom et d'habit.

Mme DE FIERVAL.

Perrette vient de m'avouer sa faute. Colas est mon fils, et vous êtes le fils de Perrette.

FANFAN.

Vous n'êtes pas ma mere ?

Mme DE FIERVAL.

Non, Fanfan : mais prenez courage ; j'aurai soin de

vous, je ne vous oublierai pas; viens, Colas, viens mon véritable fils, occuper chez moi la place qui t'es due.

COLAS, *serrant Perrette dans ses bras.*

Bien obligé, madame de Fierval; monsieur Fanfan jusqu'à ce moment a été votre fils, gardez-le; j'aime bien mieux retourner chez nous; voilà ma mère.

PERRETTE.

Non; mon enfant; c'est lui qui est mon fils.

COLAS.

Il est ton fils; t'aimera-t-il jamais autant que nous?

Mme DE FIERVAL.

Vous êtes un ingrat, mon fils; quand je vous ouvre les bras, vous me préférez une simple paysanne.

COLAS.

Excusez, madame de Fierval, je vous honore, je vous respecte de tout mon cœur; mais je n'oserai jamais vous aimer: c'est Perrette qui nous a nourri, élevé; je ne vous ferai pas honneur, laissez-moi retourner au village: Fanfan est bien plus beau, bien plus gentil que moi, gardez-le.

Mme DE FIERVAL.

Suivez-moi, je vous l'ordonne, je le veux.

L'ABBÉ, *à Colas.*

Songez que madame est votre mère.

COLAS, *pleurant amèrement.*

Ah! bon Dieu, bon Dieu que je suis malheureux.

SCÈNE SEIZIÈME.

FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE.

PERRETTE.

Eh bien! Colas, qu'est-ce que tu as donc? Tu es donc bien fâché d'être mon fils?

FANFAN.

Non, ma mère.

PERRETTE.

Mon pauvre garçon, tu ne seras pas si brave, tu n'auras pas de si beaux habits; mais si tu es bon, si tu travailles bien, je t'aimerai tout autant que madame de Fierval.

FANFAN.

Elle n'est plus ma mère!

PERRETTE.

Est-ce que je ne la vaux pas bien? Je n'ai pas de beaux appartemens, de domestiques pour nous servir; mais je travaille; je n'ai que du pain, je le mange gaiement et je le partage encore quelquefois avec ceux qui n'en ont pas; et ce sont nos plus beaux jours. Comme Gros-Pierre va être joyeux de te revoir, avec quelle impatience il nous attend; ce pauvre cher homme, comme il va te baiser; je vais bien vite bâter Margot, et nous partirons sur-le-champ; pas vrai, mon fils

FANFAN.

Oui, ma mère.

PERRETTE.

Fais tes adieux à monsieur l'Abbé, à toute la maison; remercie-les bien de toutes leurs bontés, entends-tu? Je ne serai pas long-temps à m'apprêter. (*Elle sort*).

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Votre orgueil murmure d'un si grand changement.

FANFAN.

J'ai mérité que vous doutiez de mon cœur.

L'ABBÉ.

Vous voyez qu'au sein du bonheur, les retours du sort sont à craindre.

FANFAN.

Suis-je assez malheureux!

L'ABBÉ.

Le ciel est juste, il vous punit comme vous le méritez. Vous traitiez avec dureté ceux que la misère obligeait de vous servir; apprenez, apprenez maintenant à les plaindre.

FANFAN.

Ils sont auprès de madame de Fierval; ils sont plus heureux que moi.

L'ABBÉ.

Vous méprisiez votre mère, vous maltraitiez votre rère; s'il allait à son tour....

FANFAN, *pleurant.*

Ah, monsieur l'Abbé !

L'ABBÉ.

Vous pleurez de n'être que le fils de Perrette et de Gros-Pierre.

FANFAN.

Non, monsieur l'Abbé, non ; c'est mon père, c'est ma mère, je les respecterai, je les chérirai ; mais quitter madame de Fierval, n'être plus son fils, voilà ce qui me désespère.

L'ABBÉ.

Consolez-vous, mon enfant, madame de Fierval est bonne.

FANFAN.

Ah oui ! bien bonne.

L'ABBÉ.

Elle avait de l'amitié pour vous ; sans doute elle vous conservera ses bontés.

FANFAN.

Pourvu qu'elle daigne encore songer quelquefois à moi.

L'ABBÉ.

Je vous promets de lui parler souvent de vous.

FANFAN.

Dites-lui bien, monsieur l'Abbé, que ma plus grande peine fut de la quitter ; que je ne l'oublierai jamais.

L'ABBÉ.

Oui, mon ami.

FANFAN.

Daignerez-vous me pardonner d'avoir aussi mal profité de vos leçons !

L'ABBÉ.

Vous voyez aujourd'hui, mon enfant, à quoi tiennent les dons du hasard ; il y a une heure vous étiez riche, votre naissance semblait illustre ; vous voilà pauvre à présent. Vous voilà fils d'un simple paysan ; tâchez au moins de soulager ses peines, d'adoucir sa misère : vous étiez orgueilleux, méchant, soyez doux, soyez bon, et le ciel ne vous abandonnera pas. Adieu, mon enfant. Voilà la Fleur et mademoiselle Dumont qui vous apportent vos habits.

FANFAN.

Adieu, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ, *en sortant.*

Adieu, mon enfant, adieu.

SCÈNE DIX-HUITIÈME.

FANFAN, LA FLEUR, MLLE. DUMONT.

Mlle. DUMONT, *avec ironie.*

Honneur, à monsieur Colas.

LA FLEUR, *avec ironie.*

Serviteur, à monsieur Colas.

Mlle. DUMONT.

Monsieur Colas veut-il bien permettre que je lui fasse sa nouvelle toilette ?

LA FLEUR.

Monsieur Colas veut-il bien m'accorder l'honneur d'être encore aujourd'hui son valet-de-chambre ?

(*La Fleur et mademoiselle Dumont lui ôtent son habit ; et lui mettent celui de Colas ; Fanfan se laisse faire en pleurant*).

Mlle. DUMONT.

Cet habit lui sied à ravir.

LA FLEUR.

Et ce chapeau !

Mlle. DUMONT.

Ah ! vous ne serez plus si fier, vous ne me traiterez plus de servante, moi, qui vous ai élevé.

LA FLEUR.

Vous ne me donnerez plus de coups de baguette sur les jambes ; je ne serai plus un drôle, un impertinent.

Mlle. DUMONT.

Je ne serai plus grondée pour les beaux yeux de monsieur.

LA FLEUR.

Comme nous allons être tous heureux et contens !

Mlle. DUMONT.

Vous pleurez.

FANFAN.

Comme vous me traitez !

LA FLEUR.

Comme vous le méritez.

Mlle. DUMONT.

Ça vous apprendra le proverbe, comme il t'a fait, fais-lui.

LA FLEUR.

Nous prenons notre revanche.

FANFAN.

Vous avez raison, j'ai été méchant; mais je vous en demande bien pardon.

Mlle. DUMONT.

Ce pauvre enfant!

LA FLEUR.

Dans le fond, il n'avait pas le cœur mauvais.

FANFAN.

Oubliez le mal que je vous ai fait, que je m'en aille sans être haï.

Mlle. DUMONT, *attendrie*.

Quel dommage, la Fleur.

LA FLEUR.

C'est un meurtre!

Mlle. DUMONT.

Il faudra qu'il travaille à la terre.

LA FLEUR.

Qu'il mange du gros vilain pain noir.

FANFAN.

Ce n'est pas cela qui me chagrine le plus.

Mlle. DUMONT.

Cette Perrette avait bien affaire de nous amener ce petit paysan!

LA FLEUR.

N'était-il pas bien nécessaire de venir, au bout de quatorze ans, nous révéler ce secret?

Mlle. DUMONT.

Qui n'est peut-être qu'une nouvelle imposture.

LA FLEUR.

Je le parierais.

FANFAN.

Oh! n'insultez pas ma mère; elle est pauvre, mais elle est honnête.

SCÈNE DIX-NEUVIÈME.

FANFAN, Mlle. DUMONT, LA FLEUR, BLAISE, *un panier sous le bras, une bêche et un rateau à la main.*

BLAISE, *à mademoiselle Dumont.*

Est-ce bien vrai ce qu'on dit, comme ça, dans la maison, que monsieur Fanfan n'est pas le fils de madame de Fierval, et qu'il n'est plus que Colas le fils de Perrette et de Gros-Pierre?

Mlle. DUMONT.

Ça n'est que trop vrai; vois ce pauvre enfant, il nous fait pitié; et quoiqu'il nous ait bien fait de la peine, nous le plaignons, et nous le regrettons de tout notre cœur.

BLAISE.

Tenez, mademoiselle Dumont, ce n'est ni plus ni moins que chez nous. Il nous a bien fait enrager; ce matin encore il nous a fait gronder, vous le savez; je lui en voulais d'une belle force; eh bien! je n'ai pas eu plutôt appris son malheur, que je n'ai plus trouvé de rancune dans notre cœur, et je viens tout exprès pour faire ma paix avec lui, avant qu'il ne s'en aille.

FANFAN.

Mon cher Blaise!

BLAISE.

Tenez, tenez, voilà un petit panier que je vous ai fait tout d'abord de tout ce que j'ai de plus beau et de plus mûre à notre espalier. Et puis, voilà une belle petite paire de sabots qui vous chausseront comme un prince : il ne faudra pas les mettre tous les jours, faudra les garder pour les dimanches ; et puis voilà encore tous les outils du jardinage—proportionnés à votre force : je vous les donne tous afin que vous vous souveniez de moi, et que vous disiez : c'est mon ami Blaise qui m'a donné ces beaux sabots, c'est lui aussi qui m'a donné encore tous ces outils.

FANFAN.

Que je suis sensible à ton amitié, à tes présens mon cher Blaise !

BLAISE.

Ils ne sont pas beaux, parce que je ne suis pas riche ; mais je vous les donne de bon cœur.

FANFAN.

Combien je me repens de t'avoir fait enrager !

BLAISE.

Vous êtes malheureux, je ne m'en souviens plus ; j'irai vous voir tous les dimanches, et je vous porterai toujours quelque chose : de la fermeté, surtout du courage : vous allez avoir de la peine d'abord, vous n'êtes pas accoutumé au mal ; mais on s'y fait. Faut bien aimer votre mère, bien aider votre père, être bon à tout le monde ; tout le monde vous aimera, c'est une satisfaction. Vous n'aurez pas des plaisirs comme ici ; le beau monde a les siens, nous avons les nôtres, et nous en avons un qu'ils ne connaissent pas, et qui vaut

mieux que tous leurs bals, leurs festins, leurs comédies, c'est le repos: il n'y a que ceux qui travaillent qui sachent le goûter. Allez, monsieur Colas, quand on a ça bon, on est toujours heureux.

FANFAN.

Mes amis, m'aimerez-vous encore quand je serai parti?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Toujours, toujours.

FANFAN.

Eh bien! promettez-moi......

BLAISE.

Quoi?

FANFAN.

De me rappeler quelquefois, au souvenir de madam de Fierval.

BLAISE.

Je vous le promets.

Mlle. DUMONT.

Il me fait trop de peine. Adieu, monsieur Colas.

FANFAN.

Vous ne m'embrassez pas, mademoiselle Dumont?

Mlle. DUMONT.

Oh! si, de tout mon cœur. *(Elle l'embrasse)*.

LA FLEUR.

Permettez-vous?

BLAISE.

Et moi aussi?

FANFAN.

Adieu, adieu, adieu, mes amis.

SCÈNE VINGTIÈME.

FANFAN.

Voilà donc l'habit que je vais porter; je suis Colas, fils de Perrette et de Gros-Pierre; je puis m'en consoler: mais quitter madame de Fierval, n'être plus son fils, perdre tous mes droits sur son cœur ?......J'en mourrai.

SCÈNE VINGT-UNIÈME.

FANFAN, COLAS *arrive paré grotesquement des habits de Fanfan, ayant un chapeau à plumet sur ses chevaux plats.*

COLAS.

Bon jour, mon frère.

FANFAN.

Bon jour, monsieur Fanfan.

COLAS.

Tu nous en veux, mais tu as tort; si je te fais de l peine c'est bien malgré moi, et je viens exprès pour t'en demander pardon.

FANFAN.

Ce n'est pas votre faute.

COLAS.

Est-ce que tu ne veux pas m'aimer du tout ?

FANFAN.

Pourquoi, monsieur ?

COLAS.

Quand je te dis *tu*, mon frère ; tu me réponds, *vous*, monsieur.

FANFAN.

Eh bien ! puisque vous le voulez, je vous tutoierai.

COLAS.

Et tu m'aimeras ?

FANFAN.

Oui.

COLAS.

Ni plus ni moins qu'un frère ?

FANFAN.

Oui.

COLAS.

Je vais bien voir si tu es de bonne foi : tiens, vois-tu tous ces brimborions que j'ai trouvés dans tes poches : j'ai demandé à mademoiselle Dumont ce que c'était : elle m'a répondu que c'étaient des bijoux d'or ; je lui ai demandé si cela valait bien de l'argent ; elle m'a dit que cela valait plus d'écus que je ne pesais de livres. Sur quoi j'ai été tout de suite demander à madame de Fierval si elle voulait me les donner tous, et si j'en pouvais faire ce que je voudrais ; elle m'a dit que j'étais tout-à-fait le maître d'en disposer. . . . . et même de les donner. Oui, mon frère : et je suis venu tout de suite te les apporter. Les voilà, prends-les ; prends.

FANFAN.

Bien obligé, gardez-les.

COLAS.

Tu refuses ton frère.

FANFAN.

Que voulez-vous que j'en fasse ? ils vous conviennent mieux qu'à moi.

COLAS.

Ce n'est pas pour toi non plus que je te les donne.

FANFAN.

Pour qui donc ?

COLAS.

Pour ta pauvre mère Perrette, pour ton bon père Gros-Pierre ; il a bien de la peine, bien du mal toute la journée ; et puis il y a ces messieurs les collecteurs qui viennent de temps en temps lui demander de l'argent ; ça le fâche, ça lui donne de l'humeur, et puis il crie, il gronde ma mère ; la première fois que tu verras venir ces messieurs, tu leur donneras à tous ces brimborions, à condition qu'ils laisseront mon pauvre père tranquille tout le reste de sa vie.

FANFAN.

Donne.

COLAS.

Faut que tu me promettes encore une chose.

FANFAN.

Qu'est-ce que c'est ?

COLAS.

C'est de bien aimer ton père et ta mère.

FANFAN.

Oui, je les aimerai.

COLAS.

De leur bien dire que jamais je ne les oublierai, et puis quand tu seras grand et moi aussi, tu viendras avec

moi ; nous vivrons ensemble, et tout ce que j'aurai nous le partagerons comme deux frères ; le veux-tu ?

FANFAN.

Oui, mon frère.

COLAS, *sautant au cou de Fanfan.*

Ah ! comme tu me fais content. Je vois bien que tu n'as pas de rancune contre moi.

SCÈNE VINGT-DEUXIÈME.

Mme. DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS.

Mme. DE FIERVAL.

Bien, mes enfans, bien : j'aime à vous voir bons amis; soyez-le toujours.

COLAS.

Oh ! je vous en réponds.

Mme. DE FIERVAL, *à Fanfan.*

Tout est prêt pour ton départ, Colas ; j'aurais voulu pouvoir te garder encore quelques jours ; mais Perrette craint d'inquiéter son mari qui l'attend ce soir, et elle veut absolument repartir sur-le-champ. Sois bon garçon, respecte ton père et ta mère ; aide-les dans leurs peines souviens-toi de moi, et sois sûr que je ne t'oublierai jamais.

FANFAN, *se jetant aux genoux de sa mère en pleurant.*

Maman....madame, accordez-moi une grâce.

Mme. DE FIERVAL.

Relève-toi. Qu'est-ce que c'est ?

FANFAN.

Je ne puis vous quitter ; gardez-moi donc ici, par pitié, par charité ; je servirai votre fils, je lui serai soumis, j'obéirai à toute la maison.

COLAS, *se jetant aussi aux genoux de madame de Fierval.*

Puisque vous êtes ma mère, soyez-la donc encore de mon frère ; ne nous séparez pas, je vous le demande à genoux ; vous aurez deux fils pour un.

Mme. DE FIERVAL, *émue.*

Relevez-vous, mes enfans.

PERRETTE, *à l'Abbé qui la retient.*

Ça me fend le cœur ; je n'y tiens plus, et je vais tout révéler, tout dire.......

SCÈNE VINGT-TROISIÈME.

LES PRÉCÉDENS, MLLE. DUMONT, LA FLEUR, BLAISE.

BLAISE.

Madame de Fierval, nous venons monsieur de la Fleur, mademoiselle Dumont et moi, vous faire une proposition qu'il faut que vous nous accordiez ; sans quoi, nous vous demandons tous les trois notre congé ; c'est bien résolu.

Mme. DE FIERVAL.

Qu'est-ce que c'est, Blaise ?

BLAISE.

C'est de garder chez vous ce pauvre petit Colas, et de permettre que nous le traitions toujours comme monsieur Fanfan : et comme nous ne voulons faire de tort à personne, et que nous savons ce que c'est qu'un fils, nous vous prions de vouloir bien retenir le tiers de nos gages à chacun, pour en faire une petite pension à Perrette et à son homme, pour les dédommager du fils que nous leur enlevons.

FANFAN.

Oh, mes bons amis ! jamais je n'oublierai cette marque de votre bon cœur.

M[me]. DE FIERVAL.

Vous demandez que je le garde, et ce matin vous vous plaignez tous trois de lui.

BLAISE.

Est-ce qu'on peut avoir de la rancune contre les malheureux ? nous avons tout oublié : oh ! gardez-le.

FANFAN.

Non, Blaise : vous venez de m'apprendre ce que je dois à mon père, à ma mère, j'allais l'oublier : plus ils sont pauvres, moins je dois les abandonner. Adieu, mes amis, ayez bien soin de madame de Fierval ; de mon frère ; oubliez tous mes torts. (*Embrassant Colas*), adieu, mon frère......Partons, ma mère.

M[me]. DE FIERVAL, *attendrie et cachant ses pleurs.*

Monsieur l'Abbé....

L'ABBÉ, *lui présentant Fanfan.*

En voilà assez......embrassez votre fils, il est digne de vous.

Mme DE FIERVAL, *le serrant dans ses bras.*

Mon fils, mon cher fils !

FANFAN.

Vous êtes encore ma mère !

Mme. DE FIERVAL.

Oui, mon fils, tout ceci n'était qu'un stratagême pour adoucir ton caractère. Ton cœur est changé ; ta sensibilité s'est développée, et je suis la plus heureuse des mères.

COLAS, *courant dans les bras de Perrette qu'il embrasse.*

Et moi, je suis donc toujours ton fils ?

PERRETTE.

Oui, mon garçon ; oui.

COLAS.

Que je suis content !

FANFAN.

Tu ne veux pas rester avec moi ?

COLAS.

Non, non ; j'ai eu trop de peur de ne plus revoir notre pauvre père : oh comme je vais l'embrasser !

FANFAN, *donnant à Colas les bijoux d'or et d'argent qu'il avait reçu de lui.*

Tiens donc.

COLAS.

Non, non garde-les.

FANFAN.

Et les collecteurs ?

COLAS, *les prenant.*

Tu as raison, morgué ; donne, donne.

L'ABBÉ.

Bonnes mères, en aimant vos enfans, n'oubliez jamais qu'ils ne seront heureux qu'avec des mœurs, avec de la sensibilité, et que l'éducation seule développe dans leurs cœurs le germe des vertus ou des vices.

FIN DE FANFAN ET COLAS.

L'HABITANT
DE LA GUADELOUPE.

COMÉDIE.

Personnages.

VANGLENNE, *Cousin Germain de M. Dortigni.*
M. DORTIGNI, *Financier.*
MULSON, *Agent de Change.*
UN LAQUAIS, *de M. Dortigni.*
UN LAQUAIS, *de Vanglenne.*
MADAME MILVILLE, *veuve, sœur de M. Dortigni.*
MADAME DORTIGNI, *Femme de M. Dortigni.*
BRIGITTE, *attachée à Mme. Milville.*

La Scène est à Paris.

L'HABITANT

DE LA GUADELOUPE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*La scène se passe chez M. Dortigni, dans un cabinet richement meublé.*)

M. DORTIGNI, MADAME DORTIGNI.

DORTIGNI *en robe de chambre, avec un bonnet de velours brodé en or, est devant un secrétaire couvert de papiers.*

Vous perdîtes beaucoup au jeu hier, madame, je ne vous confierai plus mon argent.

Mme. DORTIGNI *en négligé, est assise de l'autre côté près d'une table.*

Que vous êtes maussade ! Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

DORTIGNI.

Il ne faut jamais perdre, madame, entendez-vous ?

Mme. DORTIGNI.

Vous ne risquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis ; nous serons de moitié. Je jouerai avec Artémise : c'est la folle la plus étourdie......donnez-moi cent louis, vous dis-je ; je vous réponds que j'en gagnerai mille, et nous partagerons.

DORTIGNI.

A la bonne heure. Choisissez vos adversaires ; ne jouez point avec ces gens froids, réservés, attentifs, qui observent tous les coups : faites la partie avec des têtes évaporées, des gens distraits....... voilà les bons joueurs.

Mme. DORTIGNI.

Oh ! laissez-moi faire.

DORTIGNI.

Mais, madame, il est temps que je vous fasse une très-sérieuse réprimande sur l'excès de vos dépenses.

Mme. DORTIGNI.

Mais, monsieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois ? Votre extrême économie ne regarde que moi. Et votre table, monsieur......votre table ?

DORTIGNI.

N'en jouissez-vous pas, madame ? Vous savez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires sans mot dire, à table qu'à la bourse. Mais vos parures, madame, cela est effroyable.

Mme. DORTIGNI.

Parle-t-on de cela ?

DORTIGNI.

Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes !

Mme. DORTIGNI.

Il faut bien soutenir un luxe nécessaire, et écraser ces femmes de conseillers, de présidens, qui sèchent de dépit en me voyant.

DORTIGNI.

Heureusement que rien ne me rebute ; et que pour un écu je ne trouve rien de difficile.

Mme. DORTIGNI.

Je vous seconde de tout mon pouvoir. Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis. Lui avez-vous prêté ?

DORTIGNI.

Oui.

Mme. DORTIGNI.

Avec caution, intérêt d'avance ?

DORTIGNI.

Oui, madame ; et qui plus est, nantissement. Je songe à tout.

Mme. DORTIGNI.

A merveille.

DORTIGNI.

Mais à propos, madame, j'ai à vous consulter ; car vous avez le sens si droit...... sur quelle tête placerons-nous cet argent ? il a été décidé entre nous que ce serait à fonds perdu.

Mme. DORTIGNI.

Oui, monsieur, s'il vous plaît....je le veux.

DORTIGNI.

Cherchons un individu bien vivace.

Mme. DORTIGNI.

Ils sont rares ; mais je vais vous en indiquer un qui

me parait devoir vivre cent ans. Plaçons sur la tête de ce jeune duc......

DORTIGNI.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame?

Mme. DORTIGNI.

C'est que ce jeune duc est fort sot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, et, n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-temps et en pleine santé.

DORTIGNI.

J'admire la justesse de votre coup-d'œil.

Mme. DORTIGNI.

C'est, vous dis-je, un excellent tempérament, propre à servir de base solide à des rentiers calculateurs.

DORTIGNI.

Allons, demain cinquante mille francs sur la tête du jeune duc. Vous m'en répondez, madame.

Mme. DORTIGNI.

Suivez mes conseils: ne hantez jamais que les riches, et point d'autres; car, dans le fond, il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI.

Je le sais bien.

Mme. DORTIGNI.

Des deniers que vous amasserez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, et vous moquer ensuite de tout le monde.

DORTIGNI.

C'est bien mon projet.

Mme. DORTIGNI.

Ne prenez aucune sorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en règle, et surtout

dans les plus petites choses; les grandes se recommandent d'elles-mêmes.

DORTIGNI.

Parbleu, madame, je n'égare point le moindre petit papier; car il peut être dans la suite d'une extrême conséquence......Tenez, par exemple, voici une lettre curieuse que j'ai retrouvée ce matin en relisant mes anciens papiers; le croiriez-vous? elle date de près de vingt-et-un ans; elle est d'un de mes cousins germains qui fut vers ce temps-là chercher la fortune, ou plutôt le trépas au Nouveau Monde.

Mme. DORTIGNI.

Et comment savez-vous qu'il est mort?

DORTIGNI.

C'est qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

Mme. DORTIGNI.

Oh! cela équivaut à un extrait mortuaire.

DORTIGNI.

Il brillait à Paris dans les sociétés: il dédaignait la fortune, et puis il est mort de misère.

Mme. DORTIGNI.

Il me semble qu'il avait assez de ressemblance avec votre chère sœur, qui se pique de connaître les livres, et d'être au fait de la littérature......A propos, avez-vous de ses nouvelles?

DORTIGNI.

Oui, elle va mieux.

Mme. DORTIGNI.

Soit......A-t-elle rendu les livres que je lui avais prêtés?

DORTIGNI.

Oui.

Mme. DORTIGNI.

Qu'elle n'en demande plus......Je vous en avertis, je ferme ma bibliothèque à clef. On demande des livres comme s'ils ne coûtaient rien; et quand je lui avais prêté un ouvrage, elle semblait, en me le rendant, me reprocher de ne l'avoir pas lu. Est-ce que je suis faite pour perdre mon temps à suivre toutes ces folles, ces sottes idées-là! il n'y en a qu'une utile au monde, c'est celle qui conduit à l'opulence.

DORTIGNI.

Elle ne m'a rien fait demander; et je n'ai point eu de refus à lui faire.

Mme. DORTIGNI.

C'est une précieuse, entendez-vous, et qui m'ennuie étrangement.

DORTIGNI.

Mais nous ne la voyons plus; et chacun de son côté me semble fort satisfait....Ainsi....

Mme. DORTIGNI.

A son aise....elle a l'orgueil insolent de passer pour une bonne mère, avec ses deux marmots en bas âge, qu'elle mène partout. J'ai bien besoin de cela, moi! elle semble dire: voyez comme je les élève, comme je ne les perds pas de vue un seul instant, comme j'écarte les dangers de leur innocente enfance!....vous ne faites pas de même, ma belle-sœur....oh! on ne saurait y tenir. D'ailleurs elle est d'un triste, d'un mélancolique! soupirant toujours après son époux défunt,

DORTIGNI.

Elle a lieu de soupirer ; le défunt ne lui a laissé qu'une fortune très-modique ; mais elle a voulu l'épouser, malgré ce que je lui ai prédit dans le temps. " Il n'est pas " riche, ma sœur ; prenez garde ; c'est bien le plus " grand défaut qu'un homme puisse avoir. Elle me " répondit :" " Il est aimable, il est plein de droiture, " il est vertueux." Et, avec cette belle tendresse et ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrième étage ; et je ne sais pas même si, pour subsister, elle n'est pas obligée d'y travailler de ses doigts.

Mme. DORTIGNI.

Bonne leçon pour ces esprits avantageux qui croient en savoir plus que les gens sensés, qui affichent je ne sais quels sentimens ridicules, qui ne font point de cas des richesses ; comme s'il y avait effectivement quelqu'autre chose de réel dans le monde. Elle fait encore la fière au milieu de sa pauvreté.

DORTIGNI.

Elle l'a toujours été un peu, il est vrai.

Mme. DORTIGNI.

Oh bien ! qu'elle étale sa dignité et toute sa philosophie entre quatre murailles.... je ne veux plus la voir.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme. DORTIGNI, UN LAQUAIS, M. DORTIGNI.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme est là qui attend depuis une demi-heure, et qui demande à vous parler de la part de monsieur de Vanglenne.

M. DORTIGNI.

Vanglenne ! voilà du nouveau, est-ce bien ce nom-là? Voyez si vous ne vous seriez pas trompé. (*Le Laquais sort*).

SCÈNE TROISIÈME.

Mme. DORTIGNI, M. DORTIGNI.

DORTIGNI.

C'est le nom du cousin ; mais il y a vingt ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

Mme. DORTIGNI.

Ne voilà-t-il pas votre esprit qui voyage soudain en Amérique après votre très-éloigné cousin, parce que vous m'en avez parlé ? Mais n'y a-t-il pas trente noms qui se ressemblent ?

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme. DORTIGNI, LE LAQUAIS, M. DORTIGNI.

LE LAQUAIS.

Monsieur, cet homme dit qu'il a quelque chose à vous communiquer de vive voix, de la part de M. de Vanglenne, votre cousin germain, qu'il a vu dernièrement en Amérique.

DORTIGNI.

Oh! pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il l'a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de sa personne.... Cela m'étonne à un tel point!......

Mme. DORTIGNI.

Il n'est donc pas mort?

DORTIGNI.

Je ne sais, madame; mais j'ai toujours des pressentimens de tout ce qui doit m'arriver. (*Au Laquais*). Faites entrer. (*Le Laquais sort*).

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DORTIGNI, Mme. DORTIGNI.

DORTIGNI.

Parbleu! je suis curieux......

SCÈNE SIXIÈME.

Mme. DORTIGNI, LE LAQUAIS, M. DORTIGNI, VANGLENNE.

(*Vanglenne attend, pour parler, que le domestique soit sorti*).

Mme. DORTIGNI, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! quel messager ! qu'il est sec !

DORTIGNI.

Eh bien ! monsieur, parlez ; qu'avez-vous à me dire ? (*Le Laquais sort*).

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme. DORTIGNI, VANGLENNE, M. DORTIGNI.

VANGLENNE.

Dieu soit loué, mon cher cousin ! que j'ai de joie à vous revoir ! m'auriez-vous entièrement oublié ?

DORTIGNI.

Quoi, monsieur, vous seriez......je ne vous remets pas.

Mme. DORTIGNI, *à part.*

Pourquoi a-t-on laissé entrer cet habit-là ? c'est un gueux.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne......je suis votre proche parent.

DORTIGNI.

Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom ; mais nous l'avons cru mort.

VANGLENNE.

Il vit, hélas ! et c'est moi.

DORTIGNI.

Il y a si long-temps, monsieur, que vous me pardonnerez de ne me point rappeler vos traits......

VANGLENNE.

Oh ! Je vous reconnais bien, moi ; mais je suis bien plus changé que vous, et cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans un climat étranger. Mon son de voix, du moins, au défaut de mes traits........

DORTIGNI.

Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

VANGLENNE.

Je vous ai souvent pressé dans mes bras....Qu'il vous en souvienne, nous fûmes amis.

DORTIGNI.

Amitié de collége, d'enfance........Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plait ? Quels ordres, monsieur, avez-vous à me donner ?

VANGLENNE.

Je n'en ai point, mon cher cousin....Le pauvre, hélas, les reçoit, et n'en donne point.

Mme. DORTIGNI *à part.*

Oh ! Il va lui demander de l'argent.... Je chasse mon

portier : laisser entrer un pareil homme, malgré mes recommandations journalières !

VANGLENNE.

J'étais établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI.

A la Guadeloupe, soit, Monsieur. (*A part*) va, retourne aux Antipodes.

VANGLENNE.

J'avais amassé quelque chose avec beaucoup de peine ......Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune. Ayant eu le malheur de perdre ma femme et mon fils, et n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour de la patrie parlait vivement à mon cœur; c'est le dernier sentiment qui s'éteigne. Il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle reçoit de charmes dans son éloignement.

Mme. DORTIGNI.

Ah ! quel insupportable début !

VANGLENNE.

Mon vaisseau, chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui suffisait à mes désirs, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne. J'ai tout perdu ; mon malheur est constaté par les papiers publics. Le vaisseau la Licorne......Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

Mme. DORTIGNI.

Ils sont après tout fort heureux. Puisqu'ils n'avaient plus rien au monde, autant vaut.......

VANGLENNE.

Vous avez bien raison, madame ; ce ne sont pas les

plus à plaindre : j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route ! Que l'infortune traîne après soi d'humiliation ! Mais je me suis armé de constance et de courage. J'arrive, et je m'informe de vous. Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance, et que le ciel a béni vos travaux ! que vous jouissez en paix. . . .

Mme. DORTIGNI.

L'aisance ! Qui vous a dit cela, monsieur ? Est-ce qu'on a de la fortune à Paris ! Vous avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci ?

VANGLENNE.

Pardonnez, madame ; mais cet ameublement, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit. . . .

Mme. DORTIGNI.

Eh bien ! monsieur, l'on est comme tout le monde. Vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du nécessaire fait, malgré lui, des remarques sur tout ce qui le frappe ; il voit, il sent la distance extrême qui le sépare de ceux qui sont heureux.

Mme. DORTIGNI *à part.*

Ah ! je suis sur les épines ! . . . . Il n'aura pas l'esprit de le congédier.

DORTIGNI.

Mais, monsieur, permettez-moi de vous le dire : votre conduite est fort étrange envers nous ; vous vous introduisez ici par supercherie ; vous prenez un faux nom

sous le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent; mais ce subterfuge est un mensonge malhonnête.

VANGLENNE.

J'ai cru, sous cet habit qui ne révèle que trop mon indigence, ne devoir point me faire connaître à vos domestiques.. . C'est par discrétion, mon cher cousin, par discrétion, je vous l'assure, que j'ai usé de ce moyen qui cachait ma détresse.

DORTIGNI.

Vous pouviez m'écrire.

VANGLENNE.

Une lettre n'aurait jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus d'espoir en venant vous exposer de vive voix ma triste et douloureuse situation....

DORTIGNI.

J'entends: vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage sur les côtes d'Espagne, et moi, j'en serai responsable à Paris. Vous viendrez, au bout de vingt ans, me dire: me voici, secourez-moi.

VANGLENNE.

Oui, j'ai cette prière à vous faire....Je ne vous le déguise point.

Mme DORTIGNI.

Vous aviez donc tout mis sur le même vaisseau?

VANGLENNE.

Hélas! oui, madame.

Mme DORTIGNI.

Cela est fort imprudent; mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai appris....Au reste, ce qui est au fond de la

mer ne peut pas revenir sur l'eau à notre commandement ; et, malgré tout le désir que nous en aurions, nous ne pouvons vous le restituer.

VANGLENNE.

Je le sais, madame ; mais je suis encore bon à quelque chose, et je viens implorer votre bienfaisance, votre générosité.

DORTIGNI.

Dans votre jeunesse, monsieur, vous n'avez voulu rien faire ; vous vous répandiez dans les sociétés brillantes tandis que les autres travaillaient assidument chez le procureur, chez le notaire....On paie cela tôt ou tard.

VANGLENNE.

J'ai eu une jeunesse dissipée, je l'avoue, je ne suis pas à m'en repentir ; j'étais bien jeune alors, et la séduction des plaisirs....

DORTIGNI.

Vous êtes parti en laissant force dettes.

VANGLENNE, *vivement.*

Ah ! mon cousin, elles ont été toutes fidèlement acquittées depuis : je vous le proteste.

DORTIGNI.

Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLENNE.

Permettez-moi de vous le dire, mon cher cousin, cela n'est pas.

DORTIGNI.

Comment ! cela n'est pas. Voilà un démenti formel, monsieur.

Mme. DORTIGNI.

Cela est bien insolent....

VANGLENNE.

Pardonnez, madame, mon dessein n'est pas d'offenser.

DORTIGNI, *avec courroux.*

Comment, monsieur, oser....

VANGLENNE.

Excusez; je veux dire seulement, que mon cher oncle m'a donné en tout temps des preuves constantes de son amitié. Il a daigné m'écrire plusieurs fois. J'ai de ses lettres sur moi....(*Il tire un portefeuille.*) En voici que je garde bien précieusement. Vous verrez qu'il m'estimait.

DORTIGNI.

Je n'ai pas besoin de les voir.

VANGLENNE.

Ses lettres disent que sans deux enfans qu'il avait, et auxquels il devait, comme de raison, toute préférence, il m'aurait fait plus de bien: il m'en a fait néanmoins, malgré la distance des lieux, en recommandations, en services, qui ne sont pas de l'argent et qui obligent plus que de l'argent. La mémoire de votre père, mon cher cousin, me sera à jamais chère et sacrée.

DORTIGNI.

Mon père était d'une facilité coupable quelquefois, j'ose le dire.... N'a-t-on pas été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ!

VANGLENNE.

Il est vrai; c'était pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

Mme. DORTIGNI.

Vendre son patrimoine! Mais on ne pardonne pas cela, monsieur. Vice du cœur! libertinage! inconduite caractérisée......oublier ses héritiers légitimes et naturels! Apprenez, monsieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu son patrimoine.

DORTIGNI, *à sa femme.*

Ah! vous avez raison.

VANGLENNE.

Je ne prétends point être à charge, madame; j'implore seulement de l'emploi: pourvu qu'il ne soit pas avilissant quel qu'il soit, je le prendrai, j'entends un peu les affaires, je suis au fait du change, mon écriture est convenable; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude. J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, et je serai bientôt placé.

Mme. DORTIGNI.

Bientôt placé! Mais monsieur ignore, sans doute, qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, et même par les puissances.

DORTIGNI.

Il est vrai, madame.

Mme. DORTIGNI.

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun son tour: et le nombre des solliciteurs est immense.

DORTIGNI.

A l'infini.

Mme DORTIGNI.

D'un coup de pied sur le pavé de Paris, l'on fait naître un régiment de clercs, de commis, de secrétaires.....

DORTIGNI.

On en a cent pour un qui vous assiégent.

Mme. DORTIGNI.

Les gens du Nouveau Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci......Tout reflue sur la capitale, et de là sur la finance; et s'il y avait des vaisseaux qui abordassent de la lune, il nous en arriverait ici, je crois, des colonies.

VANGLENNE.

Oh! madame, j'intercède un emploi qui ne nuise à personne: il y en a de tant de sortes. Mais, si le service se mesure au besoin, personne en ce moment n'est plus pressé que moi.... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu....Je ne recourrai point à des gémissemens pour vous attendrir....Demain je manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à portée d'en gagner.... Je n'ai que vous de parens dans cette immense ville que je ne reconnais plus. Je me consacre à tout; mais, au nom de Dieu, soulagez-moi dans ce moment.

(M. Dortigni se lève et passe près de sa femme)

DORTIGNI, *bas à sa femme.*

Je vais me débarrasser de lui, en lui donnant un écu de six francs.

Mme. DORTIGNI, *l'arrêtant.*

Non, non......Congédiez-le promptement et avec fermeté......Qu'ai-je besoin, moi, d'une pareille entrevue? Joli parent, par ma foi!

DORTIGNI, *en retournant à sa place.*

Allons, monsieur, l'on verra......je parlerai, je vous le promets. Repassez, repassez....

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi? vous me permettez de repasser?

DORTIGNI.

Je ferai l'impossible; je remuerai ciel et terre; et s'il se présente quelque chose on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel et terre!......mais il faut pour cela, monsieur, que vous sachiez ma demeure.

DORTIGNI.

Ah! oui....oui.... Eh bien? votre demeure?

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran Bleu.*

Mme. DORTIGNI.

Rue de la Huchette! Quelle horreur! Peut-on demeurer rue de la Huchette! *(A part)* il ne s'en ira pas.

VANGLENNE.

Voulez-vous que je l'écrive, de peur que votre mémoire?......

DORTIGNI.

Non, je la retiendrai très bien.

VANGLENNE.

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires?

DORTIGNI.

Oui....oui....oui....

* Which answers to a very vulgar sign in a miserable low neighbourhood, as the Blue Anchor, Dyott Street, St. Giles's.

VANGLENNE.

Allons, je cesse de vous importuner. (*Il salue comme pour s'en aller.*)

Mme. DORTIGNI.

Enfin nous en voilà quittes. Il revient.... Ah! quel supplice! Je n'y tiens plus.

VANGLENNE, *revenant sur ses pas.*

Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, et que vous pouvez du moins m'accorder sur-le-champ.

DORTIGNI, *avec humeur.*

Point de préambule, monsieur; voyons... de grace, finissons.

VANGLENNE.

Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chère sœur, que j'ai vue enfant, et qui semblait dès-lors douée d'un cœur noble et compatissant.

DORTIGNI.

Il y a long-temps qu'on ne l'a vue ici, monsieur; elle ne cultive point ses parens; elle vit singulièrement.... D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle? Elle mène une vie fort obscure; isolée, veuve, ayant deux enfans sur les bras.

VANGLENNE, *avec intérêt.*

Elle a deux enfans? Ah! tant mieux.

DORTIGNI.

Comment? tant mieux! Et qu'est-ce que cela vous fait?

VANGLENNE.

Je voulais dire que je serai bien aise de les voir, de les

embrasser, de......Je vous demande son adresse avec la plus vive instance.

DORTIGNI.

Mon portier vous la donnera. Vous voulez faire cette démarche, soit: on vous a prévenu que vous n'en serez pas plus avancé; vous perdrez vos pas; elle est absolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLENNE.

Si elle est pauvre, elle fera ce qu'elle pourra; et si elle ne peut rien, nous nous attendrirons du moins ensemble: elle a connu l'infortune; elle sera sensible à la mienne. Je vais donc demander au portier son adresse de votre part.

DORTIGNI.

Oui, car je ne la sais pas exactement. Elle nous néglige à un point intolérable. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien....

VANGLENNE, *marche à reculons.*

Pardonnez à mes importunités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême. (*A Mme. Dortigni*) si vous pouviez faire en ma faveur un dernier effort..... Je souffre .....(*Madame Dortigni secoue la tête)* Rien....Allons.....Le vrai courage consiste à savoir souffrir avec résignation; je suis homme, et j'en conserverai la dignité. *(A Madame Dortigni)* pardonnez, madame, si j'ai osé me présenter chez vous de cette manière. On a toujours mauvaise grâce quand le cœur est dans la peine. *(A M. Dortigni)* je souhaite, monsieur, que vous ne connaissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout-à-coup dans l'indigence. Je vous ai décélé ma misère ; mais, si vous m'êtes secourable, du moins par vos recomman-

dations; si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux infortunés. Je me retire.

(M. Dortigni pousse, pour ainsi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre; de sorte que les deux personnages se rencontrent face à face.

SCÈNE HUITIÈME.

MME. DORTIGNI, MULSON, M. DORTIGNI.

MULSON, *à part.*

En croirai-je mes yeux? Dourville à Paris!

DORTIGNI, *à part.*

Mes recommandations seraient, ma foi, bien placées! ....Je donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'est bien pour la dernière fois que j'y serai pris.

MULSON, *regardant sortir Vanglenne.*

C'est, parbleu! lui.

DORTIGNI.

Vous venez de me délivrer à propos. Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure.

MULSON, *à part.*

On le congédie froidement, on ne le reconduit pas seulement, on le salue à peine; me serai-je trompé? *(A M. Dortigni, en s'approchant,)* connaissez-vous cet homme qui sort de chez vous?

DORTIGNI.

Faiblement.

MULSON.

Oh! je le vois bien.

DORTIGNI.

A combien sur Hambourg?

MULSON.

Cent quatre-vingt-cinq. Dites-moi, vous ne saviez donc pas à qui vous parliez tout-à l'heure?

DORTIGNI.

Pardonnez-moi.

MULSON.

Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage?

DORTIGNI.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, parbleu! je ne ris pas. Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner...... je mettrais ma main au feu que vous ne le connaissez pas.

DORTIGNI.

Je vous dis que je le connais.

MULSON.

Et vous le traitez ainsi......un des plus riches particuliers du royaume?

DORTIGNI.

Vous avez des visions, mon cher Mulson. Avez-vous remarqué son habit?

MULSON.

Oui, son habit m'a un peu surpris; mais il est original dans sa conduite, et cela n'empêche point que, sous cet habit, ce ne soit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI, *riant.*

Ah, ah, ah! comme vous méprenez, mon cher! cet homme se nomme Vanglenne, et sa fortune est des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville, le nom n'importe; je connais l'individu, et cet individu est riche et opulent.

DORTIGNI.

Et moi, je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême.

MULSON.

Je soutiens, moi, le contraire. Il a été marié deux fois, il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, et jouit d'une fortune immense.

Mme. DORTIGNI, *se levant.*

Prenez garde à ce que vous dites, monsieur Mulson, prenez garde....une fortune immense et point d'enfans!

MULSON.

Oui, madame, point d'enfans, et une fortune immense. Je l'ai vu, il y a trois ans, pendant quatre mois, à la Guadeloupe; et je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, et je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnaître......

Mme. DORTIGNI.

Oh! nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi? ......eh bien! je vais vous le dire; c'est que cet homme, riche de vos liberalités, venait à la lettre de nous demander des secours.

MULSON.

Il a pu vous demander des secours pour se divertir; mais il est plus riche à lui seul, que vous et tous vos voisins.

Mme. DORTIGNI.

Nous éprouver ?

MULSON.

C'est dans son caractère. . . . Dans sa vie il a fait vingt tours de cette espèce, et tous plus plaisans les uns que les autres.

DORTIGNI.

Faut-il vous dissuader entièrement ? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme est un de mes cousins, que Dieu confonde, et qu'il me tombe sur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après vingt ans d'absence.

MULSON.

C'est votre cousin ! Eh bien ! il venait pour vous éprouver.

Mme. DORTIGNI.

Je sens un trouble, une inquiétude. . . . .Oh ! combien vous m'effrayez, monsieur Mulson !

MULSON.

Je vous assure, madame, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai négocié de son papier. . . . . . papier doré, ma foi !

Mme. DORTIGNI.

Serait-il possible ? Ah ! je frissonne. . . . Vous l'avez vu à la Guadeloupe ! Il y avait donc changé de nom ?

MULSON.

Il s'y nommait Dourville ; mais que fait le nom ; quand la personne est la même ?

DORTIGNI.

Je le croyais mort depuis vingt ans. . . . Et revenir dans cet état !

MULSON.

Il est d'un caractère enjoué, prompt, vif, aimant à imaginer des singularités, à causer des surprises ; de plus, libéral, même magnifique.

DORTIGNI

Libéral ! magnifique, vous entendez, madame.

MULSON.

S'il vous a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, et cela se sera terminé de part et d'autre par de grands éclats de rire.

DORTIGNI.

Mais.... Je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON.

J'en suis fâché : il est sensible aux bons, comme aux mauvais procédés.

Mme. DORTIGNI.

Mon mari avait des affaires en tête.

MULSON.

C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais aussi, pour ceux qu'il n'aime pas......

Mme. DORTIGNI *à part.*

Chaque mot me déchire l'âme !

DORTIGNI.

Monsieur Mulson, il ne faut rien vous déguiser ; nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritait sans doute....

MULSON.

Mais à votre âge, est-ce qu'on ne devine pas un homme opulent ? mais quelque chose parle.... Il est bien étonnant....

Mme. DORTIGNI.

De grâce, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui.... Si vous saviez combien cela est important !

MULSON.

D'abord je le verrai pour affaires, puisqu'il est à Paris. (*A M. Dortigni*) et notre revirement de partie, monsieur ?

DORTIGNI.

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

MULSON.

Mais il faudrait vous décider.... Je reviendrai ce soir ....Adieu, madame, je verrai Dourville. Je suis bien votre très humble serviteur. *(Il sort)*.

SCÈNE NEUVIÈME.

Mme. DORTIGNI. M. DORTIGNI.

DORTIGNI.

Eh bien ! madame, voilà l'effet de vos impertinences vous ne risquez pas moins que de me faire perdre mon héritage ; vous l'avez entendu ; il est veuf, et sans enfans.

Mme. DORTIGNI.

Taisez-vous, homme dur, insensible ; vous n'avez jamais su donner à propos. Etait-il mon parent, cet homme-là ? Le connaissais-je ? Etais-je au fait de son caractère que vous deviez connaître ? je ne m'y serais pas trompée comme vous....Vous voilà puni de votre sottise, et cent fois plus que moi.

DORTIGNI.

N'allais-je pas lui donner quelque argent, lorsque vous m'avez retenu ?

Mme. DORTIGNI.

Je t'ai fait plaisir alors, avoue-le. Il était bien temps, après l'indignité de toutes tes paroles !

DORTIGNI.

Ce sont vos hauteurs méprisantes qui l'auront surtout aigri. Je lui parlais poliment, moi. Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous ; et, comme c'est votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occasion de m'enrichir ; *(avec force)*, vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu.

Mme. DORTIGNI.

Comment ! Je répondrai de tes propres sottises ?

DORTIGNI.

S'il faut qu'il me déshérite, je me venge sur vous ; je prends sur votre dot, je vous réduis à l'économie la plus stricte.

Mme. DORTIGNI.

Comme l'avarice te domine !

DORTIGNI.

Comme l'argent est ton éternel bourreau !

Mme DORTIGNI.

Va, les plus sot des hommes et le plus maladroit, va réparer ton insigne bévue : va te jeter à ses pieds, lui baiser humblement la main, va lui demander pardon : tu n'en auras pas encore la force.

DORTIGNI.

C'est à vous, madame, d'y aller, et de ce pas, où je

me sépare de vous. Une femme a toujours de l'empire sur un homme.

Mme DORTIGNI.

Je sais ce que j'ai à faire. Je ne prendrai point conseil de toi : je ne connais pas d'homme plus mal affermi dans ses principes. Tu ne sais ni parler ni agir ; et, hors l'agiotage obscur où tu excelles, tu es un être absolument nul.

DORTIGNI.

Soit, je ne veux pas d'autre science.

Mme DORTIGNI.

C'est moi qui t'ai conduit à la fortune, tu le sais.... je ne devrais pas faire un seul pas dans cette affaire ; mais je veux bien m'exposer pour toi, et te prouver que, sans mon génie, tu serais sans rang, sans crédit et sans existence.

DORTIGNI.

Je vous le répète, madame ; je ne perdrai pas mon héritage par votre faute. *(Il sort)*.

Mme DORTIGNI, *seule*.

Comment réparer ?......Il faut du front, de la présence d'esprit, de la souplesse...... Trouvons un plan qui puisse raccommoder les choses. Cela n'est pas impossible. Dieu ! si j'avais pu soupçonner l'opulence de cet homme ! assis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, caressé......je le tiendrais présentement dans mes filets. Oui, prévenances, affection, douceur, tendresse, rien ne m'aurait coûté......Que n'ai-je pu deviner !.. ...Quand je songe que tout cela dépendait d'un soupçon, d'un trait de lumière ! où était alors ma

pénétration?......Ah! fortune, tu as pris plaisir à m'aveugler ce matin: mais je reviens sur le coup; et, comme tu favorises l'audace, je ne prétends pas que tu m'échappes.

ACTE DEUXIÈME.

(La scène se passe chez Madame Milville, dans une chambre très modestement meublée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *en tablier noir entre avec un carton sous le bras, qu'elle pose sur une table.*

Ma chère maîtresse, voici le produit de vos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicatesse exquise, surprenante; et qui m'a promis de la bien payer chaque fois que je lui en apporterais. Tenez, serrez cela. *(Elle remet de l'argent à sa maîtresse.)*

Mme. MILVILLE, *en tablier noir, est assise et occupée à travailler.*

Il n'y a point de honte, ma chère Brigitte, à travailler pour jeter un peu plus d'aisance dans sa maison, surtout

lorsqu'on est mère de famille. Mais tu me feras plaisir de te charger de la vente: c'est un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyait pas, hélas! me laisser dans une pareille situation.

BRIGITTE.

Toutes les fois que je rencontre votre frère, traîné dans un superbe équipage, et que je songe qu'il vous abandonne ici, sans vous offrir le plus léger secours, je suis prête à crier dans la rue à tous les passans: voyez cet homme si brillant; eh bien! il aime mieux nourrir des chevaux dans son écurie, que de soulager sa sœur, et ses nièces en bas âge.

Mme. MILVILLE.

Non, ma bonne amie, non, point d'excès; conservons le calme que l'infortune ne saurait ôter aux âmes élevées. Mon frère n'est point né dur; mais il dépend d'une femme avide et hautaine, qui a corrompu toutes ses bonnes qualités. Je ne désirais que leur amitié.

BRIGITTE.

Qu'ont-ils donc à vous reprocher?

Mme. MILVILLE.

De n'être point riche; et tout leur déplaît en moi. Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois présentement ne devoir m'offrir à leurs yeux, que quand ils auront conçu des sentimens plus fraternels.

BRIGITTE.

Votre belle sœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur.

Mme. MILVILLE.

Point de haine, ma chère Brigitte; c'est un sentiment trop pénible à l'âme qui le nourrît.

BRIGITTE.

Vous êtes bien heureuse d'avoir cette philosophie: je vous en félicite. Mais je me sentirais portée, moi, à une certaine violence; à rendre publique leur indignité, à la leur faire sentir....

Mme. MILVILLE.

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage; ce serait le moyen d'éterniser les inimitiés. La douceur et la patience viennent à bout quelquefois de désarmer la dureté et l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans, cet intérêt si cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mère. Mon frère peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ses droits; et, touché de ma modération, reconnaître d'autant plus ses torts.

BRIGITTE.

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux ......Ah! je mourrais contente, ma chère maîtresse, si je pouvais voir un tel exemple s'accomplir sous mes yeux.

Mme. MILVILLE.

Ma chère Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Je n'existe que pour élever ma famille dans les principes de la vertu; et mes enfans sont les seuls liens qui désormais m'attachent à la vie.

BRIGITTE.

Vous avez refusé de vous marier à cause d'eux. C'étaient néanmoins de bons partis...... avez-vous fait sagement?

Mme. MILVILLE.

Oui, à ce que j'imagine; un second mariage leur aurait donné un maître, sans leur assurer un protecteur.

Le souvenir d'un époux toujours présent à ma tendresse, me les rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai jamais reçu leurs baisers, que les larmes du cœur n'aient arrosé leurs joues.

BRIGITTE.

J'ai toujours dans l'idée, ma chère maîtresse, que le ciel récompensera un jour vos vertus.

Mme. MILVILLE.

Je ne suis point malheureuse, ma chère Brigitte; je parais, il est vrai un peu mélancolique. Mais crois-moi, la paix est au fond de mon âme.

BRIGITTE, *avec sentiment.*

Bien vrai?

Mme. MILVILLE.

Je te l'assure. Il est une tristesse douce et pénétrante qui remplit mon âme à l'instant même que mes yeux se mouillent de larmes. Je contemple mes enfans, et leur présence me console: je les presse contre mon sein, et la joie qu'ils éprouvent passe dans mon cœur.

BRIGITTE.

Ah! vous êtes la meilleure des maîtresses, et la plus excellente des mères. *(On frappe à la porte).*

Mme. MILVILLE.

On frappe, Brigitte. Allez voir.... *(Brigitte va vers la porte et revient).*

BRIGITTE.

Madame, c'est un homme qui demande à vous parler.

Mme. MILVILLE.

Je ne sais qui ce peut être......vous savez que je ne reçois aucun homme chez moi.

BRIGITTE.

Il a l'air bien honnête.

Mme. MILVILLE.

Eh bien donc, qu'il entre. *(Brigitte fait entrer Vanglenne).*

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme. MILVILLE, VANGLENNE, BRIGITTE.

(Quand Vanglenne se présente Madame Milville se lève et reste debout, ne pensant pas qu'il dût s'asseoir).

VANGLENNE.

Mon abord vous étonne, madame ; mais quand je me serai nommé, vous serez moins surprise de la visite que je prends la liberté de vous faire...... j'aurai quelque chose à vous communiquer en particulier.

Mme. MILVILLE, *étonnée.*

A moi, monsieur ?

VANGLENNE.

Oui, madame. Daignez m'accorder cet entretien, je vous en supplie. (*Il cherche de l'œil une chaise*).

Mme. MILVILLE.

Asseyez-vous, monsieur.

(Elle fait signe à Brigitte qui approche des chaises et sort).

SCÈNE TROISIÈME.

MME. MILVILLE, VANGLENNE.

(Ils s'asséyent).

VANGLENNE.

Je vois, madame, que vous ne me reconnaissez pas.

Mme. MILVILLE.

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monsieur.

VANGLENNE.

Vous m'avez vu, madame : mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans ; et ce n'est pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le temps, surtout quand le malheur les a beaucoup altérés. Ne vous souvenez-vous plus d'avoir eu un cousin, nommé Vanglenne, qui passa en Amérique, il y a environ vingt ans ?

Mme. MILVILLE, *vivement.*

Oui, monsieur, je m'en souviens très-bien. Mais ce parent....depuis on nous l'avait dit mort.

VANGLENNE.

On s'était arrangé pour cela dans la famille, avant que vous eussiez l'âge de raison. Vous voyez ce cousin, cet infortuné......il est devant vos yeux.

Mme. MILVILLE.

Vous, monsieur !....vous seriez ?

VANGLENNE.

Je suis, après votre frère, votre plus proche parent. Votre père, dont je conserve un si tendre, un si respectueux souvenir, était le frère unique de ma mère.

Mme. MILVILLE.

Ah! monsieur, ma joie égale ma surprise......oui, vous fûtes toujours cher à mon père, et il connaissait bien les hommes......je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le séjour de l'Amérique, que vous aviez choisi de préférence, et habité si long-temps? venez-vous vous fixer à Paris? Pardonnez, à l'intérêt que vous m'inspirez, la question que je vous fais.

VANGLENNE.

Je vous dois, madame, un tableau fidèle de ma vie passée, puisque, je ne vous le déguise pas, je viens solliciter votre pitié.

Mme. MILVILLE.

Ma pitié, monsieur? ce qu'on fait pour ses parens est un devoir.

VANGLENNE.

Vous l'avez déjà appris, madame; j'eus une jeunesse fougueuse et même inconsidérée. Orphelin dès l'enfance, et sous la tutelle de votre père, il me prodigua des conseils que j'écoutai mal, et dont je profitai peu. Que ne les ai-je entendus et suivis! Voulant enfin réparer mes folies, je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord simple commis dans une habitation, votre très-honoré père répondit à toutes mes lettres avec bonté. Il mourut. Quel père! quel ami! quelle perte pour moi! je suivis le commerce pendant plusieurs années, et l'on parut m'oublier en Europe.

Mme. MILVILLE.

Vous n'écrivîtes donc point à mon frère?

VANGLENNE.

Pardonnez-moi; mais huit à dix lettres au moins demeurèrent sans réponse. Je cessai, de mon côté, d'écrire. On sema comme on voulut le bruit de ma mort; on me peignit sous les couleurs les plus étranges. Je me rendis utile au commerçant dont je dirigeais l'habitation, et il m'accorda en peu de temps toute sa confiance. Il avait une fille à laquelle je ne déplus point; je l'obtins en mariage. Le père enchanté de cette union, et qui n'avait point d'enfans mâles, ne m'imposa d'autres conditions que de quitter mon nom pour porter le sien. La mort m'enleva mon beau-père et mon épouse presque dans la même année. Je restai quelque temps veuf, et je me remariai à une personne qui me fit connaître l'amour, et m'inspira la tendresse la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuse, plaignez-moi, je la perdis......C'est-là une blessure profonde, et que le temps ne guérit point.

Mme. MILVILLE.

O mon cousin, ce sont là des coups qui déchirent et accablent.

VANGLENNE.

Le chagrin que j'en ressentis me rendit la vie insupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. L'amour de la patrie parla à mon cœur, je résolus de repasser en France. Hélas! madame, les côtes d'Espagne furent témoins de mon naufrage?

Mme. MILVILLE.

Vous perdîtes tout, mon cher cousin?

VANGLENNE.

Tout, ma chère cousine; et sans ressource, forcé de

faire à pied le voyage, vous jugez.....mais j'ai appris de votre généreux père, que la fermeté et la constance doivent être les premières vertus d'un homme; et je saurai supporter le malheur.

Mme. MILVILLE.

Écoutez, mon cher cousin, j'ai essuyé aussi des revers, et je suis pauvre; mais je ne le suis pas tellement que je ne puisse partager quelque chose avec un parent plus infortuné que moi.

VANGLENNE.

Ah! madame!

Mme. MILVILLE.

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille et cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous serez toujours ici le bien-venu, jusqu'à ce que vous trouviez mieux.

VANGLENNE.

Que vous êtes compatissante!

Mme. MILVILLE.

Je vois très-peu de monde, je ne sors presque jamais, mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur à quelques personnes de ma connaissance, capables de vous rendre service et de vous procurer de l'emploi. Quoique timide, je me sens décidée, et même hardie, quand j'intercède pour autrui.

VANGLENNE.

Vous me rendez l'espérance et la vie!

Mme. MILVILLE.

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné. Voudriez-vous accepter mon dejeûner?

VANGLENNE, *vivement.*

Volontiers, madame, car j'ai beaucoup couru, et je suis à jeûn.

Mme. MILVILLE.

Vous êtes à jeûn ! (*Elevant la voix.*) Brigitte !

SCÈNE QUATRIÈME.

MME. MILVILLE ET VANGLENNE, *assis,* BRIGITTE.

Mme. MILVILLE, *à Brigitte.*

Apportez le café.

BRIGITTE.

Il est tout prêt, madame.

Mme. MILVILLE.

Versez. (*Brigitte avance une table sur laquelle elle sert le café, &c. Vanglenne mange et boit avidement.*) Mon cher cousin, je mettrai ce jour au rang des plus intéressans de ma vie. (*Brigitte sort.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

MME. MILVILLE ET VANGLENNE, *assis.*

VANGLENNE.

Vous êtes bien généreuse. Je suis cependant un homme qui vient vous être à charge ; et, dont je ne le dissimule pas, vous auriez pu vous passer.

Mme MILVILLE.

J'aurai aussi tout le plaisir, car vous, vous ne serez que l'obligé.

VANGLENNE.

Vous joignez la grâce à la générosité......Mais vous qui vous intéressez tant à mon sort, me serait-il défendu de savoir quel fut le vôtre?......

Mme MILVILLE.

On compte ici-bas les heureux!......Je bravai les revers, mais j'ai éprouvé le coup que je redoutais le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorais. Vous avez senti par vous-même combien cette séparation est cruelle. La fortune, qui commençait à me sourire, s'est ensevelie avec lui; ce n'est pas cette dernière perte qui m'a coûté des larmes! il ne m'est resté, pour toute consolation, que deux enfans en bas âge......

VANGLENNE.

Je les ai entrevus en entrant.

Mme MILVILLE.

Je fus assez courageuse pour voir mon état sans m'effrayer, pour oser pénétrer l'avenir qui m'attendait. Je recueillis les débris de ma mince fortune, et résolus de renoncer au monde qui n'accueille que les riches. Ainsi la fortune m'a appris le secret que j'aurais ignoré toute ma vie, sans ses rigueurs utiles. Mais puis-je demander, cher cousin, de quelle manière vous avez découvert ma demeure? Je la croyais à peu près ignorée de tout le monde.

VANGLENNE.

C'est chez monsieur votre frère, madame, qu'on me l'a donnée.

Mme. MILVILLE.

Chez mon frère. Quoi ! vous l'avez vu ?

VANGLENNE.

Oui, madame....

Mme. MILVILLE.

Eh bien ?

VANGLENNE.

J'ai été introduit dans son hôtel ; j'ai eu l'honneur de le saluer dans son appartement ; je lui ai fait à peu près le récit que vous venez d'écouter.

Mme. MILVILLE.

Qu'a-t-il répondu ?....Qu'a-t-il fait ?....(*Après un silence*) Ciel ! mon frère !......

VANGLENNE.

Votre frère, madame, paraît occupé de grandes et importantes affaires. Il s'est avancé dans les postes lucratifs de la finance ; c'est une occupation profonde, et qui l'absorbe tout entier....Il a été un peu distrait.... Votre belle-sœur est une dame opulente, qui paraît jouir de son état....Ils sont plus qu'aisés je pense ?

Mme. MILVILLE.

Quoi ! mon frère n'a rien fait pour vous ? Est-il possible ? Rien ?

VANGLENNE.

Non, madame......Je n'en murmure point...... Chacun, après tout, est propriétaire de son bien, et maître de ce qu'il possède.

Mme. MILVILLE.

Pas toujours, mon cher cousin, pas toujours. Il y a des dettes sacrées....Je suis bien sûre que vous m'entendez, et qu'à sa place....

VANGLENNE.

J'aurais pu, à sa place......Mais il ne me devait rien......J'ai cherché néanmoins à ménager sa délicatesse, en ne m'introduisant pas sous mon vrai nom, dans la crainte de le blesser, à raison de mon vêtement.... Je ne rougis pas de le dire devant vous....je n'ai que celui-là......Vous voyez que je n'ai pu m'offrir autrement. S'il m'avait présenté quelques secours, je l'eusse accepté.

Mme. MILVILLE, *à voix basse.*

Ah ! mon frère ! mon frère !

VANGLENNE.

Cette faveur du ciel, je vous le confesse, serait venue fort à propos....Depuis dix jours j'ai beaucoup dépensé, et me vois actuellement dans le plus grand embarras. Heureusement les personnes chez qui je loge sont d'honnêtes gens, et qui m'ont promis d'attendre.

SCÈNE SIXIÈME.

MME. MILVILLE, *assise*, BRIGITTE, VANGLENNE, *assis*

(*Brigitte retire la table, et la dessert*)

Mme. MILVILLE, *tirant sa bourse avec grâce et noblesse.*

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frère ; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis.... C'est une dette que je dois à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je, il est offert de bon cœur.

VANGLENNE.

Généreuse parente, vous n'êtes guère plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table, je l'accepte avec reconnaissance; c'est assez. Un autre, dans un état plus aisé, pourra m'avancer....*(Brigitte sort)*.

SCÈNE SEPTIÈME.

MME. MILVILLE ET VANGLENNE.

Mme. MILVILLE, *insistant.*

Prenez, cher cousin.

VANGLENNE, *assis.*

Vous vous privez en ma faveur de ce qui vous serait absolument nécessaire. *(Madame Milville lui met le double louis dans la main)*. Je ne sais si je dois accepter.

Mme. MILVILLE.

Gardez, gardez, vous dis-je (*en essuyant une larme*). Je suis trop heureuse de pouvoir en disposer ainsi.

VANGLENNE.

Vous pleurez, ma tendre et généreuse parente!.... Et moi?....Ah! (*Il soupire, il pleure; il s'écrie en baisant le louis d'or*) cette pièce m'est précieuse!....Je la garderai toute ma vie!

Mme. MILVILLE, *à part.*

Toute sa vie! Que dit-il?

VANGLENNE.

Oui....toute ma vie... Mais, mais, mais....(*baisant la main de Mme. Milville*) pardonnez, chère cousine....je ne puis plus soutenir l'émotion. (*Se levant*).

Mme. MILVILLE, *interdite.*

Pourquoi ces trop vives démonstrations pour un bienfait si léger ?

VANGLENNE, *avec le cri de l'âme.*

Léger ! Ah ! pardonnez-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur tel que le vôtre!

Mme. MILVILLE *se levant.*

Je ne vous comprends pas........

VANGLENNE.

Quelle bonté noble et compatissante !.....Allez, vous avez semé dans mon cœur un bienfait qui doit y vivre éternellement, y fructifier....J'ai reçu votre don.... (*Il tire un portefeuille*) recevez le mien......Je l'exige. Voici pour vous et pour vos enfans. Je ne suis point un indigent, je suis un millionnaire ; mais je n'ai point endurci mon cœur; non, il ne l'est pas. Je pleure de joie et de tendresse, en songeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

Mme. MILVILLE.

Je demeure interdite, étonnée.

VANGLENNE.

Soyez, soyez mon héritière.

Mme. MILVILLE.

Moi ?

VANGLENNE.

Eh ! quelle autre remplirait mes vues ? la Providence m'a comblé de biens ; j'ai cru devoir en faire un digne usage. J'ai conçu, en Amérique, l'idée que j'exécute aujourd'hui ; elle consistait à venir aux yeux des miens sous cet habit modeste et dans la véritable posture d'un indigent ; sonder en cet état les caractères. Le natu-

rel percera, me disais-je, dans cette première apparition inattendue, et je ne ferai part de ma fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse et la sensibilité ; car je n'estime pour vrais parens que ceux dont l'âme sait compâtir aux maux des infortunés. Je l'ai donc trouvé ce cœur généreux et sensible que je cherchais! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accordés, et je rejette à jamais mon indigne cousin.

Mme. MILVILLE.

Ah ! ne le rejetez point. Il a été gâté par les faux principes qu'on puise dans le monde ; mais il peut revenir.

VANGLENNE.

Eh! comment êtes-vous du même sang ? Je ne vous ai pas tout dit, chère cousine. Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie souffert le dernier terme de l'humiliation et de l'opprobre. Il m'a fallu d'abord entrer chez lui comme par surprise. J'ai tout fait pour l'émouvoir ; j'ai supplié ; je me suis mis tout entier à la place de l'homme souffrant ; j'avais son ton, sa voix, son accent ; il doit être toujours sacré, quand il gémit et soupire. Qu'ai-je obtenu ? Des refus inhumains, des défaites, du mépris, de bas mensonges. La morgue, l'insolence, la froideur insultante caractérisaient ses moindres expressions : il avait la parole brutale d'un homme riche qui outrage celui qui ne l'est pas. Sa femme, plus hautaine encore, me toisait d'un œil dédaigneux, plus dure, plus insolente dans sa plate arrogance. Je leur aurais peut-être pardonné ; mais ce que je ne leur pardonnerai de ma vie, c'est leur dureté envers vous. Comment ! un frère, du milieu de l'abondance, aura pu voir

sa sœur vertueuse manquer du nécessaire avec ses enfans ! Il n'a donc ni sentimens, ni entrailles, ni honneur !

Mme. MILVILLE.

Je ne lui demandais rien.

VANGLENNE.

Vous le jugiez donc bien insensible, cousine ? C'est sa condamnation qui vient de sortir de votre bouche....

Mme. MILVILLE.

Ah ! croyez que je ne l'accuse point ; non, non......

VANGLENNE, *avec enthousiasme*.

Amour aux bons, inimitié aux méchans, à tous ces cœurs endurcis qui n'existent que pour eux !

Mme. MILVILLE.

Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette supériorité qui vous caractérise.

VANGLENNE.

On oublierait bientôt la vertu, si l'on perdait sa juste indignation contre le vice. Allons, ma chère cousine, vous êtes dès ce moment ma trésorière. Je vais vous charger d'un emploi, qui plaira sûrement à votre âme, du soin de secourir les infortunés. Allez, cherchez-les et amenez-les ; ne craignez pas d'en trop rassembler autour de moi. Mon hôtel est prêt, venez l'embellir : car le palais le plus superbe est un séjour triste sans l'amitié. Qu'elle y règne, qu'elle y dicte ses lois. C'est à vous de me consoler de ce que j'ai perdu......Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'énorgueillit votre belle sœur. Vous le dédaignez, je le sais ; mais elle aura la bassesse de sécher de dépit ; car les petites âmes sont misérables en tout. Oui, mon aimable cousine, cessez de vous en défendre. Ce que j'ai est

vous. J'ai pris votre déjeûner, nous finirons la journée par souper ensemble.

Mme. MILVILLE.

Avant de sortir, cousin, reprenez votre portefeuille.

VANGLENNE, *avec beaucoup d'expression et lui prenant la main respectueusement.*

Je vous le laisse ; soyez-en dépositaire. Si vous voulez me le rendre......Songez, songez bien que je ne l'accepterai qu'à une seule condition......*(Il lui baise la main,)* Adieu, aimable cousine. *(Il sort.)*

SCÈNE HUITIÈME.

Mme. MILVILLE, *seule,*

Veillé-je ? Est-ce un songe ?......Je suis tentée de le croire. Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on disait mort, dont on ne parlait même plus, ressuscite, traverse les mers avec une fortune considérable, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfants sous sa protection, et pourquoi ? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la simple humanité......Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à son caractère ? Comme il possède le vrai langage de l'âme ! Je me sens disposée à le chérir......Mais quoi ! ne serait-ce pas sa générosité que je chérirais en lui ? ce qu'il promet de faire pour mes enfants ? Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'est lui que j'aime. Le noble, et honnête homme !

SCÈNE NEUVIÈME.

Mme. MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *entrant, avec de grandes acclamations.*

Ah ! madame, madame, miracle ! miracle !

Mme. MILVILLE.

Quoi donc ?

BRIGITTE.

C'est madame votre belle-sœur qui monte en personne à votre quatrième étage.

Mme. MILVILLE.

Ma belle sœur ! ce jour est fait pour m'étonner. (*Brigitte sort.*)

SCÈNE DIXIÈME.

Mme. MILVILLE, Mme. DORTIGNI.

Mme. DORTIGNI, *très-parée saute au cou de sa belle sœur.*

Bonjour, ma sœur. Il y a long-temps que nous ne nous sommes vues.

Mme. MILVILLE.

En effet, vous me surprenez, madame, étrangement ; je ne m'attendais pas à cette visite, je vous l'avoue......

Mme. DORTIGNI.

Ah ! si vous saviez tous les détails, vous me pardonneriez ; mais cela ne peut se raconter. Eh bien ! comment cela va-t-il ?

Mme. MILVILLE.

Beaucoup mieux.......grâce au régime plutôt qu'aux remèdes.

Mme. DORTIGNI.

J'en suis ravie....je voulais vous envoyer mon médecin......Il est tombé lui-même malade, et je crois qu'il en mourra......Mais, grâces à Dieu, tout le monde ici a été promptement rétabli.

Mme. MILVILLE.

Ma convalescence a été assez longue.

Mme. DORTIGNI *la caressant*.

Votre santé en sera plus affermie....Je vous trouve un excellent visage. Les temps ont été affreux, vous le savez. Je n'ai pu sortir. Les migraines m'assiégent, J'ai eu les nerfs agacés. Puis, excédée de mille importuns......C'en est fait, je renonce à ce tracas; c'est un plan arrêté depuis long-temps dans ma tête, et que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens; ce sont, après tout, les meilleurs amis que l'on puisse avoir dans ce monde (*Elles s'asséyent.)*

Mme. MILVILLE.

Ils devraient l'être au moins.

Mme. DORTIGNI.

Ma chère sœur, pourquoi nous négliger à ce point, ne pas venir nous voir? Vous avez plus de temps que moi.

Mme. MILVILLE.

Le reproche est admirable! Je me suis présentée cinq à six fois de suite à votre porte; vous n'étiez pas visible.

Mme. DORTIGNI.

Pour vous! ma chère sœur, pour vous!......Ah! vous ne me ferez pas l'injure de le penser. Permettez;

si j'avais donné des ordres, vous n'y étiez sûrement pas comprise. C'est la faute de mon portier, le plus lourd butor!...... Venez-nous voir; oublions le passé. Si je vous parais coupable, prenez-vous en à votre frère; c'est un tyran, en vérité...... J'y perdrai la vie.

Mme. MILVILLE.

Mon frère?

Mme. DORTIGNI.

Il me fait tenir table, inpitoyablement, quatre fois la semaine.

Mme MILVILLE.

C'est n'être jamais à soi.

Mme DORTIGNI.

Rien n'est plus cruel, ma sœur, que de donner tous les jours son bien à manger à mille êtres indifférens, pour ne rien dire de plus; et de faire, par-dessus le marché encore, les frais éternels de la représentation.

Mme MILVILLE.

On dit que tel est le supplice des riches. Il faut que tout soit compensé.

Mme DORTIGNI.

Vous êtes plus tranquille que moi, cent fois plus heureuse...... Paisible dans votre chère solitude, tout à vous. La lecture vous occupe toujours.

Mme MILVILLE.

Infiniment: c'est mon unique plaisir; et ce plaisir, étant peu coûteux est à ma portée.

Mme DORTIGNI.

Oh! je vous ferai passer des nouveautés piquantes. On m'en envoie de toutes parts, que je ne lis pas. Je n'ai pas le temps, en vérité d'y jeter les yeux. J'attrappe

à la volée quelques extraits par lambeau; mais, de cette manière, on ne peut juger que bien surperficiellement.

Mme MILVILLE.

C'est ainsi, néanmoins, que l'on juge dans le monde, et l'on n'en prononce pas moins ; vous l'avouerez.

Mme DORTIGNI.

Il est bien vrai......Quand jouirai-je d'un peu de loisir, pour m'occuper à mon aise des délices ineffables de la littérature! Ah! c'est là que réside le vrai contentement de l'âme. On n'a point de remords de ces jouissances-là ; elles sont au-dessus de tout. Votre vie est fortunée, paisible, ma sœur, en comparaison de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre esprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne sait qui l'on voit, qui l'on reçoit. Fatigué par la présence de tant d'objets qui se succèdent, c'est un tourment journalier. On a de l'humeur malgré soi. On accueille mal ou bien, comme au hasard........A propos, ma sœur, avez-vous vu le cher cousin arrivé récemment de l'Amérique?

Mme MILVILLE.

Oui; il sort d'ici.

Mme DORTIGNI.

Il sort d'ici !....Oh! il nous a joué un tour facétieux, plaisant, original. C'est un drôle de corps.

Mme MILVILLE.

Comment donc?—

Mme DORTIGNI.

Imaginez-vous qu'il s'est présenté chez moi comme un misérable......Dans ce moment, mon mari venait de

recevoir de fâcheuses nouvelles ; il était environné de ses papiers......J'étais de mauvaise humeur......Nous ne l'avons pas accueilli gracieusement; mais sans doute il oubliera ce malheureux quart d'heure, car nous comptons bien réparer cette inattention. Mais aussi, c'est d'une originalité peu décente; on ne surprend point ainsi les gens. A-t-il usé envers vous de la même feinte ?

Mme MILVILLE.

Oui, ma sœur, il s'est offert à moi comme étant dans la peine, et cherchant un emploi.

Mme DORTIGNI.

Un emploi; cela est bien ridicule. C'est justement ce qu'il y a de plus rare à Paris. On ne voit que recommendations....Les bureaux regorgent de plumes surnuméraires.

Mme MILVILLE.

Je lui ai offert ces petits secours qu'on doit à la parenté et à l'humanité.

Mme DORTIGNI.

Ah! vous avez été bien éclairée. Vous l'avez donc deviné, sous son habit plus que modeste ?

Mme MILVILLE.

Non, je vous l'assure.

Mme DORTIGNI.

Personne ne vous avait avertie ?

Mme MILVILLE.

Personne.

Mme DORTIGNI, *en grimaçant*.

Ah! vous avez le coup-d'œil plus fin, plus pénétrant que le nôtre.

Mme MILVILLE.

Je n'avais rien prévu de ce qui est arrivé. Quand je lui ai eu fait mon présent, qui était bien peu de chose au fond, après avoir pris une tasse de café avec moi, tout-à-coup il s'est levé de cette place, les bras étendus, l'œil humide de larmes, et m'a dit d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : j'ai accepté vos dons, ma cousine, recevez les miens. Il m'a remis ensuite ce portefeuille entre les mains, pour moi, a-t-il dit, et pour mes enfans. Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

Mme DORTIGNI, *avec empressement.*

Voyons, voyons ce qu'il renferme.

Mme MILVILLE.

Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

Mme DORTIGNI, *après avoir ouvert le portefeuille.*

Mais, ma sœur ! ma sœur ! voilà des effets pour plus de six cent mille livres. Ah ! mon Dieu ! voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel. Comment ! il vous a donné cela pour une tasse de café ? cela est incroyable. J'avais pris, moi, malheureusement mon chocolat.

Mme MILVILLE.

Vous pensez bien, ma sœur, que je ne me regarde que comme dépositaire, et rien de plus.

Mme DORTIGNI.

Oui ; autrement le monde jaserait. Ah ça, ma chère sœur, je suis enchantée de l'espèce de divination que vous avez eue. Cela fait honneur à votre sagacité.

Mme MILVILLE.

Il m'a fait mille protestations d'amitié......Que je

crois sincères. Il veut absolument que j'aille demeurer dans son hôtel.

Mme DORTIGNI.

Gardez-vous-en bien, ma sœur ; vous n'êtes point d'un âge....Il faut redouter les langues médisantes.

Mme MILVILLE.

Je ne les crains point.

Mme DORTIGNI.

Il faut si peu de chose pour ternir une réputation!

Mme MILVILLE.

Ma sœur, je vous proteste que je n'accepterai des bienfaits, qu'à charge de les publier à toute la terre.

Mme DORTIGNI.

Vous êtes veuve, jeune, on parlera.

Mme MILVILLE.

Le monde, tout méchant qu'il est reconnaît et respecte la véritable vertu : on peut la calomnier, mais non la flétrir.

Mme DORTIGNI.

Je le crois. Mais, à propos, je sais déjà ce que vous ignorez peut-être : mes informations ont été sûres et promptes. Savez-vous où il demeure ?

Mme MILVILLE.

Non : il doit venir me prendre avec mes enfans.

Mme DORTIGNI.

Eh bien! je vous l'apprends : il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train!....Et venir sous un piètre habillement intercéder, demander l'aumône, ou plutôt tromper la compassion....Ah! cela est d'une singularité choquante.

Mme MILVILLE.

Je ne crois pas en effet qu'on se soit jamais avisé d'une telle métamorphose.

Mme DORTIGNI.

Cela ne devrait pas être toléré, ma sœur ; car, si cette mode s'introduisait une fois dans le monde, on ne saurait bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

Mme MILVILLE.

On prendrait le parti, alors, d'en avoir pour tout le monde.

Mme DORTIGNI.

Cela est bien philosophiquement dit, ma sœur ; mais il y a dans la société des rangs, des classes, une subordination nécessaire ; vous en conviendrez.

Mme MILVILLE.

Je ne prétends point dire le contraire.

Mme DORTIGNI.

Ah ça, ma chère sœur, vous avez tout crédit sur son esprit: vous êtes bonne, vous êtes éloquente.... Faites ma paix.

Mme MILVILLE.

J'y travaillerai assurément de tout mon cœur.

Mme DORTIGNI.

S'il eût dit un mot de son état, nous l'aurions reçu à bras ouverts. Attendez; il faudrait lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu; que, le connaissant riche, nous avons voulu....aussi....de notre côté......jouer la comédie.....Qu'en dites-vous ?

Mme MILVILLE.

Cela ne prendrait pas.

Mme DORTIGNI.

Ah! cela ne prendrait pas....Eh bien! dites-lui que mon mari avait la tête fort occupée d'affaires; qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts-d'heure où l'on brusque tout ce qui nous approche; que moi, j'avais grondé mes gens à mon lever, et que l'impression m'en était demeurée. Ajoutez, ma chère sœur, que les hommes qui ont des bureaux, sont tristes le matin, et qu'on ne rit à Paris que le soir.

Mme. MILVILLE.

Je vous promets d'employer et les raisons et les prières, pour que le passé soit enseveli dans le silence.

Mme. DORTIGNI.

Je compte aller lui demander à souper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer. Quand ce ne serait que son extrême générosité envers vous, ce parent me deviendrait cher. (*Se levant*) ménagez-vous bien, prenez soin de votre santé, je vous en conjure. Et les chers enfans! ils s'amusent. L'heureux âge! où l'on est sans souci, sans inquiétude. Vous les embrasserez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une visite de cérémonie; point du tout, c'est une visite de bonne et franche amitié. Depuis un mois, je guettais l'instant d'être libre. Adieu, adieu. Ne bougez pas, l'air est froid.... Nous nous reverrons, (*en l'embrassant*) Adieu. Nous allons nous voir fréquemment, c'est une chose arrêtée.

(*Elle sort Mme. Milville rentre dans l'autre pièce.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène se passe chez Vanglenne, dans un salon très richement décoré et meublé. Du côté gauche, est une table sur laquelle il y a un flambeau portant des bougies allumées, et plusieurs livres et papiers. Près de cette table, est un fauteuil; deux autres vers la droite: des chaises dans le fond.)

VANGLENNE, Mme. MILVILLE.

VANGLENNE, *mis richement, conduit madame Milville par la main; elle est habillée différemment que chez elle, mais simplement.*

Vous voici chez vous, chère cousine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner. Vous y serez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront. Votre société sera la mienne, si vous me le permettez.

Mme. MILVILLE.

Ah! cousin, quel éclat! quelle magnificence!

VANGLENNE.

Bien caché, depuis dix-huit jours. J'ai fait tout arranger, l'argent à la main; et, avec ce mobile universel, il n'y a point de ville comme Paris pour être servi promptement et à souhait. Je n'ai fait part de mon projet à personne, et mon secret n'a point été trahi. Allons, pre-

nez possession. Je suis chez vous, cousine. L'hôtel est coupé en deux et sans aucune communication. Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent et votre meilleur ami.

Mme. MILVILLE.

Et votre portefeuille ? Reprenez-le, je l'exige.

VANGLENNE.

Gardez-le jusqu'à ce que je vous le redemande ; c'est encore là une de nos conditions, cousine. (*En souriant*) n'êtes-vous pas ma trésorière ?

Mme. MILVILLE.

Vous voulez que je garde un don exorbitant ?

VANGLENNE.

Laissez-moi achever, vous dis-je, et ne me chagrinez point.... Ce que je fais n'est pas par ostentation, mais pour donner un exemple aux riches ; pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre ; à se souvenir que, dans un tour de roue, la fortune abaisse celui qui était au sommet, et élève celui qu'elle aperçoit au dernier rang. (*Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle*) cette pièce que je garderai précieusement tant que je vivrai (et vous n'entendiez pas alors le sens de ce mot, lorsque je l'ai prononcé,) cette pièce qui m'aurait en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin, comme cela aurait pu être ; voilà le gage irrécusable qui me dit que vous honorerez les richesses, par le digne usage que vous saurez en faire.

Mme. MILVILLE.

Je suis vraie avec vous, comme avec moi-même ; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon âme se trouve remplie.

VANGLENNE.

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le vôtre. Mais vous me serez utile, chère cousine ; vous m'aiderez à placer mon argent d'une manière qui ne soudoie ni l'oisiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie.

M[me]. MILVILLE, *à part.*

Dieu ! Oserai-je lui parler de mon frère ?

SCÈNE DEUXIÈME.

VANGLENNE, MME. MILVILLE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, on était allé vous demander chez vous ; c'est M. Mulson qui voudrait absolument vous parler.

VANGLENNE.

Ah ! Mulson, l'agent de change ? (*A madame Milville*) cousine, permettez-vous que je le reçoive ici ? (*Madame Milville fait un signe d'approbation.*)

LE LAQUAIS, *en remettant un papier à Vanglenne.*

Voici, monsieur, ce que votre notaire m'a chargé de vous remettre de sa part.

VANGLENNE, (*mettant le papier sur la table.*)

C'est bon. Faites entrer monsieur Mulson. (*Le Laquais sort*)

SCÈNE TROISIÈME.

MULSON, VANGLENNE, Mme. MILVILLE, *s'assied.*

MULSON, *étendant les bras.*

Qui l'aurait cru ! Vous en Europe ! et tout le monde l'ignore. On eût été au-devant de vous, vous offrir nos services. Et pourquoi vous êtes-vous caché ; vous, fait pour aller de pair avec tout ce qui brille ?

VANGLENNE.

C'est que je suis ruiné. J'ai fait naufrage.

MULSON, *riant.*

Ah ! vous êtes bien revenu sur l'eau, à ce qu'il parait.

VANGLENNE.

On m'a tué dans ce pays-ci ; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il est bien vrai, cependant, que j'ai failli me noyer tout de bon.

MULSON.

En sauvant votre personne, il n'y avait rien de perdu. La mer est bien avide, mais malgré sa profondeur, elle ne pouvait pas tout engloutir.

VANGLENNE.

Il me reste encore quelque chose pour moi et mes amis.

MULSON.

Je le crois. Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens ? J'ai à vous porter les salutations, les excuses, les respects de deux personnes qui vous

sont liées par les nœuds du sang, et de plus fort attachées.

VANGLENNE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

MULSON.

M. et Mme. Dortigni. Honnêtes gens, braves gens au fond. Je suis un de leurs principaux agens.

VANGLENNE.

C'est donc vous qui leur avez dit que j'étais ici?

MULSON.

Eh! monsieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnaître au premier coup-d'œil, à l'instant où vous sortiez de chez eux. Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laissent dans la mémoire qu'une faible impression. Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu. Votre crédit....

VANGLENNE.

Mon crédit!.... *(Montrant Mme. Milville)* connaissez-vous madame? *(Mme. Milville se lève.)*

MULSON, *saluant.*

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLENNE.

Comment, vous ne connaissez point madame? Mais vous fréquentez cependant la maison de madame Dortigni?

MULSON.

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, et presque tous les jours. J'y mange fréquemment.

VANGLENNE.

Et vous ne connaissez pas madame?

MULSON.

Non monsieur. Je ne me rappelle pas d'avoir vu madame.

VANGLENNE.

C'est sa sœur.

MULSON, *étonné*.

Quoi ! monsieur Dortigni a une sœur ? madame, permettez que je vous présente mon respect.

VANGLENNE.

A présent, monsieur l'ambassadeur, achevez votre message. (*Mme. Milville se rassied.*)

MULSON.

Je suis un peu interdit....Je sais tout ce qui s'est passé ; ils ont eu quelques torts avec vous.

VANGLENNE.

Quelques torts ! Vous êtes très-bien informé.

MULSON.

Mais ce sont au fond d'honnêtes personnes, fort affables, dont j'ai lieu, moi, d'être satisfait. Comme vous êtes d'un caractère facile et généreux, vous oublierez quelques petites inadvertances.

VANGLENNE.

Inadvertances !

MULSON.

Oui, ils veulent réparer....On a des distractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE.

Mais quand monsieur Dortigni reçoit un homme de la bourse, a-t-il des distractions alors? Commet-il beaucoup d'inadvertances ?

MULSON.

Mais, entre nous, il faut pardonner à M. Dortigni car il n'est que l'aveugle agent des volontés de sa femme.

VANGLENNE.

J'entends. Je vois bien que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement.

MULSON.

Justement. Ils sollicitent la grâce de vous rendre une visite. La parenté, malgré quelques nuages, reprend toujours ses droits. Pourront-ils vous voir sans que vous leur fassiez mauvaise mine?

VANGLENNE.

Vous savez comme j'agis avec tout le monde.

MULSON.

Oh! sans doute....C'est ce que je leur ai dit, vous êtes bien le plus galant homme que je connaisse. Ah ça, cela est donc arrangé? Vous revenez comme si de rien n'était? J'en suis content, charmé. J'espère, monsieur, vous proposer quelques affaires d'une solidité....Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE.

Nous verrons cela, monsieur Mulson.

MULSON *à part*.

Mais j'ai réussi le plus heureusement du monde. (*Haut*) je vais donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation ?

VANGLENNE.

Oui, monsieur Mulson.

MULSON.

A merveille! ils en seront enchantés, vous dis-je.

(*A part*) bon! tout va bien. (*Haut*) je vous offre bien mes respects. (*Il sort*)

(*Mme Milville se lève.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

VANGLENNE, Mme. MILVILLE.

VANGLENNE.

Ils oseront venir. . . ! Cela est fort. En ce cas, j'aurai mon tour, Métal corrupteur, o malheureux argent, pourquoi es-tu à la fois l'échange de nos besoins et l'agent de nos crimes?

Mme MILVILLE.

Cher cousin, bon et généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frère assez malheureux déjà de méconnaître cette élévation de sentimens, qui est un don de la nature.

VANGLENNE.

Vous prétendez à toute force l'excuser, cela est à sa place, et digne de vous; mais moi, je sais ce qu'il faut que je fasse.

Mme. MILVILLE.

Mais l'effort d'une belle âme, d'une âme comme la vôtre......

VANGLENNE.

Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est l'infortuné caché sous l'habit que je portais; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement; et mon ressentiment est juste. De quel droit un homme accable-t-il

son semblable du fardeau du mépris ? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit être flétri ; et l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'insolent qui marchait sur la tête de son frère, soit à son tour humilié.

Mme MILVILLE.

Je ne prétends pas excuser sa conduite ; mais il eût peut-être fait dans la suite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLENNE.

Quand le premier mouvement du cœur humain n'est pas bon, le second devient pire encore ; et la triste humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commisération et de la pitié. Qui l'étouffe, est mort au bien.

Mme MILVILLE.

Hélas! il y aura donc entre vous une séparation éternelle!

VANGLENNE.

Oui; et de tout l'intervalle qui se trouve entre nos âmes. Je ne leur veux point de mal; mais, comme ils se sont faits petits pour de l'or, il m'est permis de rire de leur bassesse; et je retiendrai l'or qu'ils couvent des yeux, pour le placer dans des mains plus dignes de le recevoir. Voilà toute ma vengeance.

Mme MILVILLE.

Ah! modérez votre indignation, je vous supplie.

SCÈNE CINQUIÈME.

VANGLENNE, DORTIGNI, MME. DORTIGNI, MME. MILVILLE.

Mme MILVILLE.

Les voici.

Mme DORTIGNI.

Mon cher cousin, vraiment, vous êtes un aimable espiègle. Est-ce au Nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours-là? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante....

VANGLENNE.

Vous a-t-elle fait rire, madame?

DORTIGNI.

Vous avez très bien joué votre rôle.

VANGLENNE.

Et vous, monsieur, vous ne vous masquiez point, n'est-il pas vrai? Vous alliez à front découvert.

DORTIGNI.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous saluer, et de vous offrir nos excuses.

Mme DORTIGNI.

Nous avons un regret de ne vous avoir pas mieux accueilli, et nous venons....

VANGLENNE.

Mais ce n'est pas ici mon domicile, madame.

Mme DORTIGNI.

Comment donc?

VANGLENNE.

Vous le savez, je demeure rue de la Huchette, au Cadran bleu; telle est l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

Mme DORTIGNI.

Bonne folie! vous plaisantez encore.

VANGLENNE.

Je ne plaisante point, madame, si vous voulez me rendre visite, c'est là que vous me trouverez, et j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre sœur. *(Il s'éloigne, se jette dans le fauteuil qui est près de la table, et prend un livre qu'il lit négligemment.)*

Mme. DORTIGNI.

J'ai déjà vu la chère sœur; elle nous a annoncé votre générosité, je l'en ai félicitée sincèrement. Elle étonnerait de la part de tout autre; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

VANGLENNE.

Je connais d'autres êtres plus inconcevable encore, à qui il ne manque ni un vice ni un ridicule.

Mme. DORTIGNI, *(s'assied à côté de sa sœur, et lui fait mille caresses.*

Je vous trouve le meilleur visage du monde, chère sœur, un air content, satisfait. *(M. Dortigni qui n'a pas de fauteuil, va chercher une chaise, et s'assied).*

VANGLENNE.

Oui. Oh! cela ira de mieux, en mieux, j'y compte bien.

Mme. DORTIGNI,

Et les chers enfans, comment se portent-ils?

VANGLENNE.

Ils ont eu le temps de grandir depuis que vous ne les avez vus.

Mme. MILVILLE.

Et les vôtres, ma sœur ?

Mme. DORTIGNI.

Ils se portent bien.

VANGLENNE, *brusquement.*

Vous avez des enfans, madame ?

Mme. DORTIGNI.

Oui, cousin ; ils sont au collége.

VANGLENNE.

Vous ferez bien de les y laisser, madame.

Mme. DORTIGNI.

C'est mon intention.

VANGLENNE.

Et de prendre garde surtout de les élever vous-même.

Mme. DORTIGNI.

Vous voudrez bien remarquer, monsieur, que je ne saurais leur montrer du latin ; car on ne nous l'enseigne point.

VANGLENNE.

Du latin ! oh, qu'ils n'en sachent pas un mot, et qu'ils aient le sens droit, et surtout le cœur sensible et bon, voilà l'essentiel ; mais je crains pour eux le malheur de leur naissance.

Mme. DORTIGNI.

Le cher cousin a encore un peu de ressentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI, *se levant.*

Nous avouons nos torts ; et si nous venons ici, c'est pour les réparer. Vous avez trop d'esprit, mon cher cousin, pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y eussent été attrapés tout comme nous.

VANGLENNE.

Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale ? Ils vous doivent un remerciment.

Mme. DORTIGNI, *à sa belle-sœur.*

Chère sœur, faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

Mme. MILVILLE.

C'est l'objet de tous mes vœux, et je ne désire rien tant.

Mme. DORTIGNI, *après un long silence.*

On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe, que son sol est fertile, que son climat est sain et agréable, que l'eau y est renommée comme pure et salutaire. (*Après un silence.*) le cher cousin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paraît. . . . Je prendrai la liberté de lui envoyer des livres choisis de ma bibliothéque. . . . J'en ai de fort estimés, car je n'achète de livres qu'après avoir lu les extraits.

VANGLENNE.

Je lis peu ; mais j'examine le front de l'homme. Ce livre-là n'èst pas toujours agréable, il s'en faut ; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir. (*Il continue de lire.*)

Mme. DORTIGNI.

Celui que vous tenez paraît vous occuper fort. Pourrait-on savoir ce que c'est ? Est-ce une nouveauté ? il y en a peu d'agréables.

VANGLENNE.

Je ne sais ; c'est un assemblage de vers. Celui-ci est intitulé : *Le plus joli des Recueils.*

Mme. DORTIGNI.

Des vers, des vers, on ne voit que cela.

VANGLENNE.

Je viens de tomber par hasard sur une pièce qui me fait rire malgré moi.

Mme. DORTIGNI.

Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc ?

VANGLENNE.

Epître à mon habit. Ce titre-là, d'abord, est d'un homme qui voit, qui sent. Cela ne ressemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs. J'aime ce titre, *Epître à mon habit.*

DORTIGNI.

L'épître n'a pas fait fortune, je vous en préviens. Je ne l'ai point vue citée comme un modèle.

VANGLENNE.

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas-là ; mais enfin il se trouve un admirateur qui décide pour son compte. Voyons donc. (*Il lit.*)

Ah ! mon habit, que je vous remercie !

Je ne me lasse point d'admirer ce début, cette exclamation pleine de vérité et de sel.

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
Que je vaux aujourd'hui ; grâce à votre valeur.

DORTIGNI.

Vaux, valeur ! c'est un pléonasme.

VANGLENNE.

Soit.

Je me connais ; et, plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.

Qu'en dites-vous, monsieur l'Aristarque? Voyons, exercez toute votre adresse. Je vous devine: *gagner*, n'est peut-être pas le terme propre: un habit ne gagne point les cœurs. *Amadouer* serait le mot; mais je soupçonne que *gagner*, qu'en pensez-vous? devient un trait ironique. Continuons:

Dans un cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil......

Dans un grand fauteuil à bras. On le voit....

Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.

Toujours prêts à sourire. Cela est d'une expression vivante. Des yeux qui mentaient d'ailleurs....Qu'importe? Le poëte peint des dehors.

J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.

DORTIGNI.

Parler sans rien dire!

VANGLENNE.

Parler sans rien dire! Il y avait de quoi parler cependant; et il parlait probablement. Mais tel s'endurcit le cœur et les oreilles; cela revient au même.

Cette femme à grand falbala....

(*Il rit.*) Ah, ah, ah ! Je ne puis m'empêcher de rire.

Cette femme à grand falbala
Me consulta sur l'air de son visage

Je passe quelques vers.

Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.
On applaudit à tout ; j'avais tant de génie !

(*Il éternue, tous saluent ; il se lève, prend la basque de son habit, et la baise en disant :*)

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.

Eh bien ! monsieur, quel est, selon vous, le résultat de cette pièce ?

DORTIGNI, *avec humeur*.

C'est qu'il faut, monsieur, s'accommoder aux mœurs reçues, et puisqu'on n'a besoin dans le monde que d'un habit pour passer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, se refuser à l'endosser.

VANGLENNE.

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monsieur, et moi, je vais plus loin : je soutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or ; qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or ; qu'il faut être dur envers lui par caractère, insolent par principe. L'intérêt personnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre ; et il doit voir, comme s'il n'existait point, celui qui, n'ayant point d'or, ne lui est bon à rien (*Tous se lèvent.*)

Mme. DORTIGNI.

Mais j'ai cru vous entendre, mon cher cousin. Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'aperçois ici est à ma belle-sœur ; vous la comblez de vos largesses ; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie, ni jalousie, je vous le proteste du fond de l'âme ; au contraire, je jouis comme elle de son propre bonheur ; et dans ce moment, je ne veux, ne désire, ne demande, n'implore que son amitié et la vôtre.

VANGLENNE.

Vous aimez votre belle-sœur, madame ? vous demandez son amitié ? Vous vous réjouissez intérieurement du bien que je lui ai fait et que je lui prépare ? Vous voulez être son amie sincèrement ?

Mme. DORTIGNI.

Oui, mon cher cousin. (*Embrassant madame Milville.*) Je l'aime, et je lui en donnerai des marques dans toutes les occasions. Ne prenez pas, monsieur, les distractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'insensibilité.

VANGLENNE.

Vous l'aimez, et vous me l'assurez ?.... Ah ! prenez garde ; je suis habile à lire sur les visages ce qui se passe au fond des cœurs. Si je me suis trompé, comme cela se pourrait, si en effet la sensibilité réside encore au fond de votre âme, j'oublierai tout ; j'en suis capable. Je ne suis, madame, ni injuste, ni vindicatif ; je sais qu'il y a des sentimens vertueux qui dorment en nous sans être étouffés, et qui se réveillent, qui renaissent, quand les cœurs sont émus. Je sais qu'il ne faut jamais désespérer du cœur de l'homme faible, mais bon, chez

le grand nombre. Hélas ! nous avons tous trop besoin d'indulgence, pour ne pas apprendre à distinguer la faiblesse du vice, et l'erreur de la dureté. Je vais donc jouir de votre retour à la sensibilité, et il me sera bien cher. S'il est ainsi, tout sera oublié, et vous retrouverez en moi un parent. (*Il va prendre un papier sur la table.*) Or, écoutez ; voici une donation entière de mes biens que je fais à ma cousine. Elle est motivée sur ce qu'il y a de plus juste, l'amitié, l'estime, la reconnaissance. Tout le monde saura ce que j'ai fait pour elle, et pourquoi je l'ai fait. Je dirai à qui voudra l'entendre la manière généreuse, et noble dont j'ai été accueilli dans ses humbles foyers ; et tout le monde, je pense, m'applaudira. Mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachait à tout, bouleversait tout, dévorait tout, que l'on cassait les actes des vivans dès qu'ils étaient morts ; j'ai cherché la forme de donation la plus entière, la plus complète, la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de mariage réunissait tous ces points divers, et j'ai jugé à propos de faire dresser un tel acte.

Mme. DORTIGNI, *à part.*

Voilà ce que je redoutais. Contraignons-nous.

VANGLENNE, *à Mme. Milville.*

Voici le moment que je vous ai annoncé tantôt, et la seule manière de mettre le porte-feuille en communauté. Gardez-le, ou daignez signer.

Mme. MILVILLE.

Ah ! mon bienfaiteur ! ne pouvons-nous vivre sous les lois de l'amitié ! Voilà ce que vous m'aviez promis.

VANGLENNE.

Je comptais vivre ainsi avec vous, chère cousine, mais

la calomnie, cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chastes, ne tarderait pas à souiller la pureté de notre amitié, et elle y supposerait des liens qui la déshonoreraient. Je veux la faire taire. J'aspire enfin à m'unir à un cœur que je suis sûr d'estimer à jamais.

Mme. MILVILLE.

Vous m'avez choisie....je vous dois tout....Eh bien! je donne un père à mes enfans.

VANGLENNE.

Oui, je vous le jure, et j'en atteste le ciel et l'honneur.

Mme. DORTIGNI, *à part.*

Je vais m'évanouir, je le sens.

VANGLENNE, *à Madame Dortigni.*

Allons, madame, voilà le sceau éternel de la réconciliation ; elle sera entière de mon côté ; que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre sentiment s'efface. Signez le bonheur de votre sœur et le mien. Tenez, prenez, voilà la plume; et vous, monsieur, après, s'il vous plaît.

Mme. DORTIGNI *prenant la plume.*

Ah! de tout mon cœur. *(Approchant de la table)* pourrai-je me vaincre?....Essayons. Ah! *(elle jette un cri de rage étouffé, et s'évanouit.)* Dieu! je n'en puis plus........Je me meurs.

Mme. MILVILLE, *jetant un cri.*

Est-il possible! il faut du secours.

DORTIGNI.

Elle est quelquefois sujette à ces accidens-là.

(Il emmène Mme. Dortigni.)

SCÈNE SIXÈME.

VANGLENNE, MADAME MILVILLE.

VANGLENNE.

Femme cruelle et lâche ! tu n'étais pas même digne de ma vengeance....Je la regrette. Oublions, dans le sein de l'amitié, qu'il existe des cœurs à ce point insensible et envieux.

FIN.

LONDRES:
IMPRIMÉ PAR G. SCHULZE, 13, POLAND STREET.

